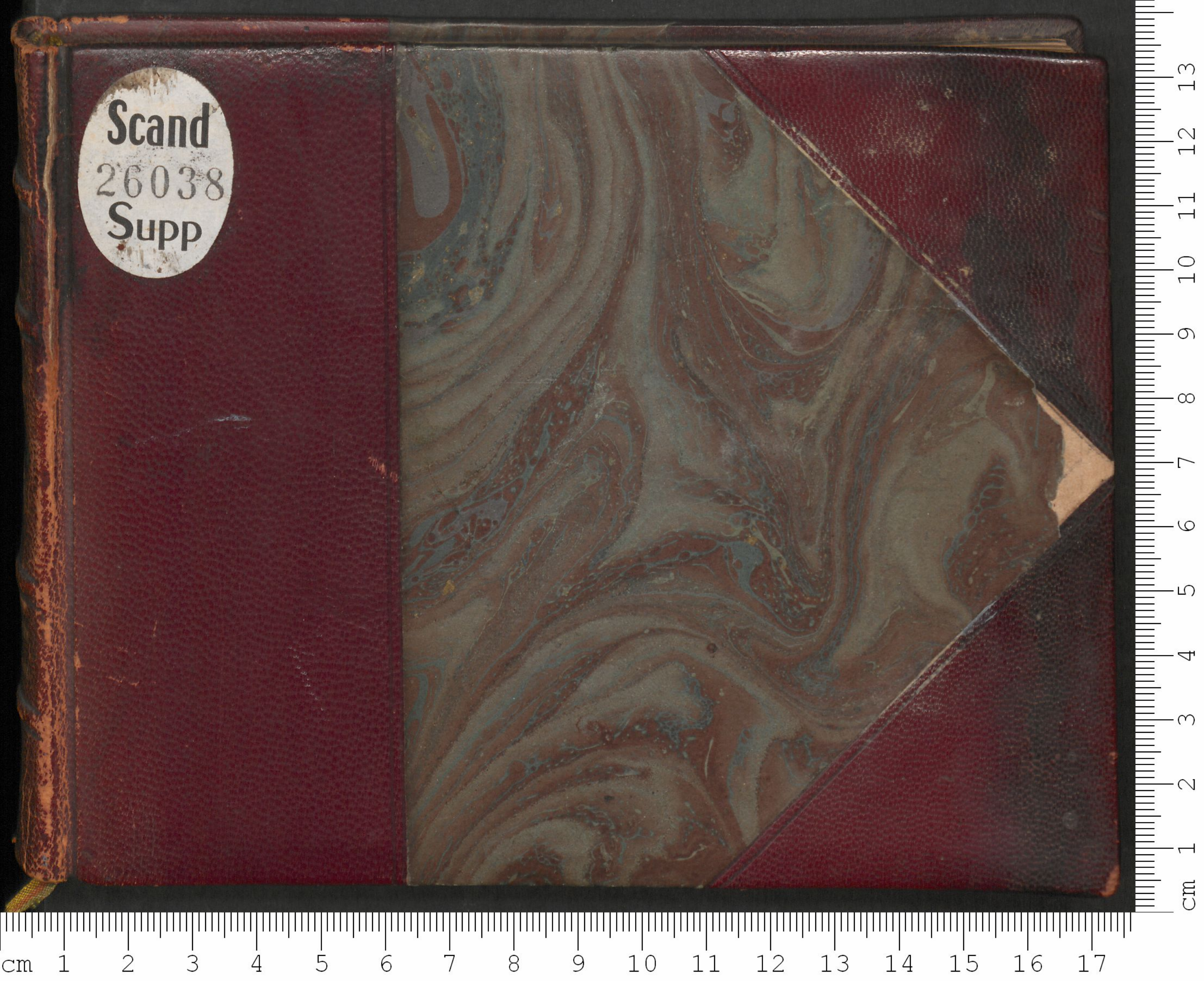
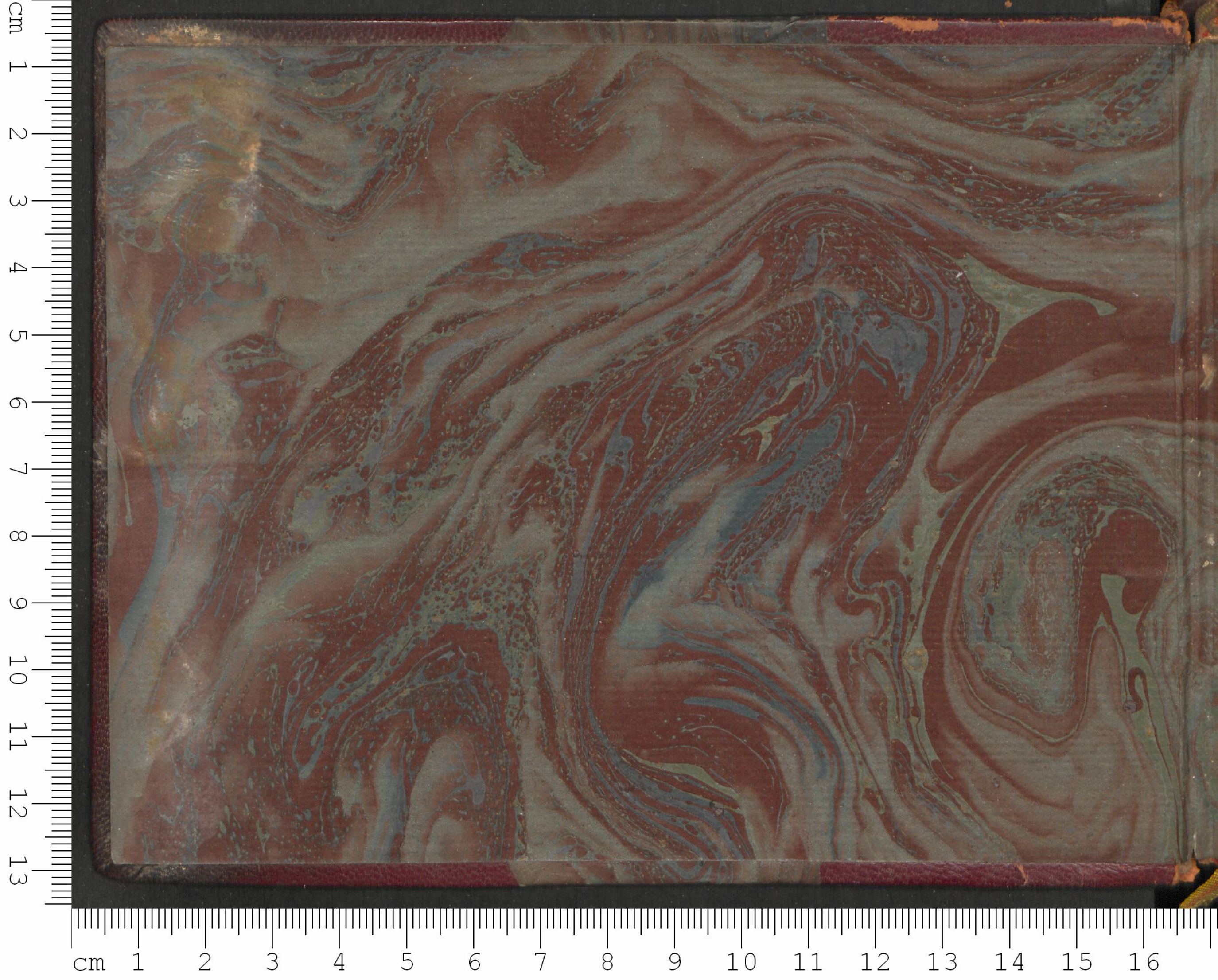
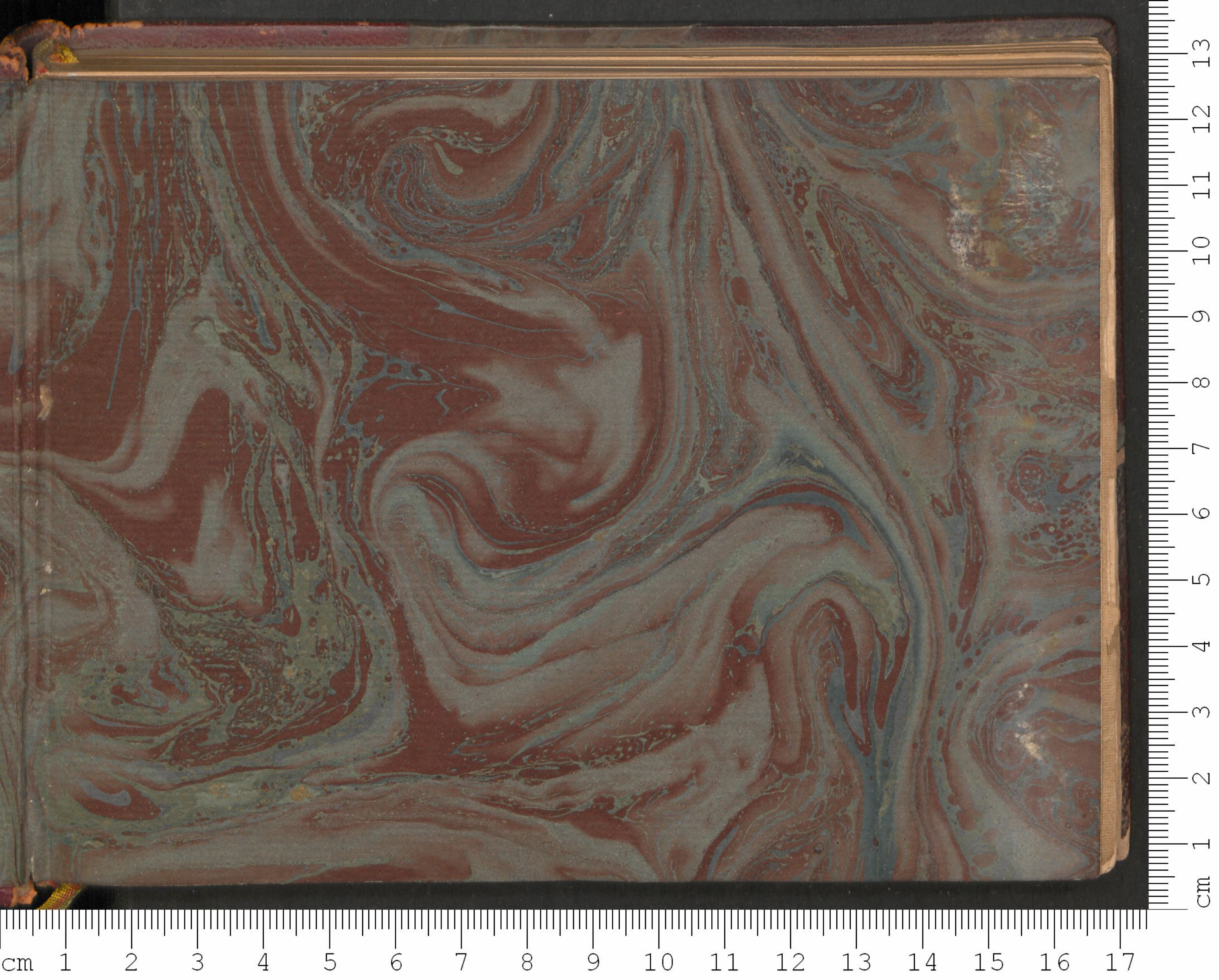

EUGÈNE
MOREL
TEINTES
DU NORD

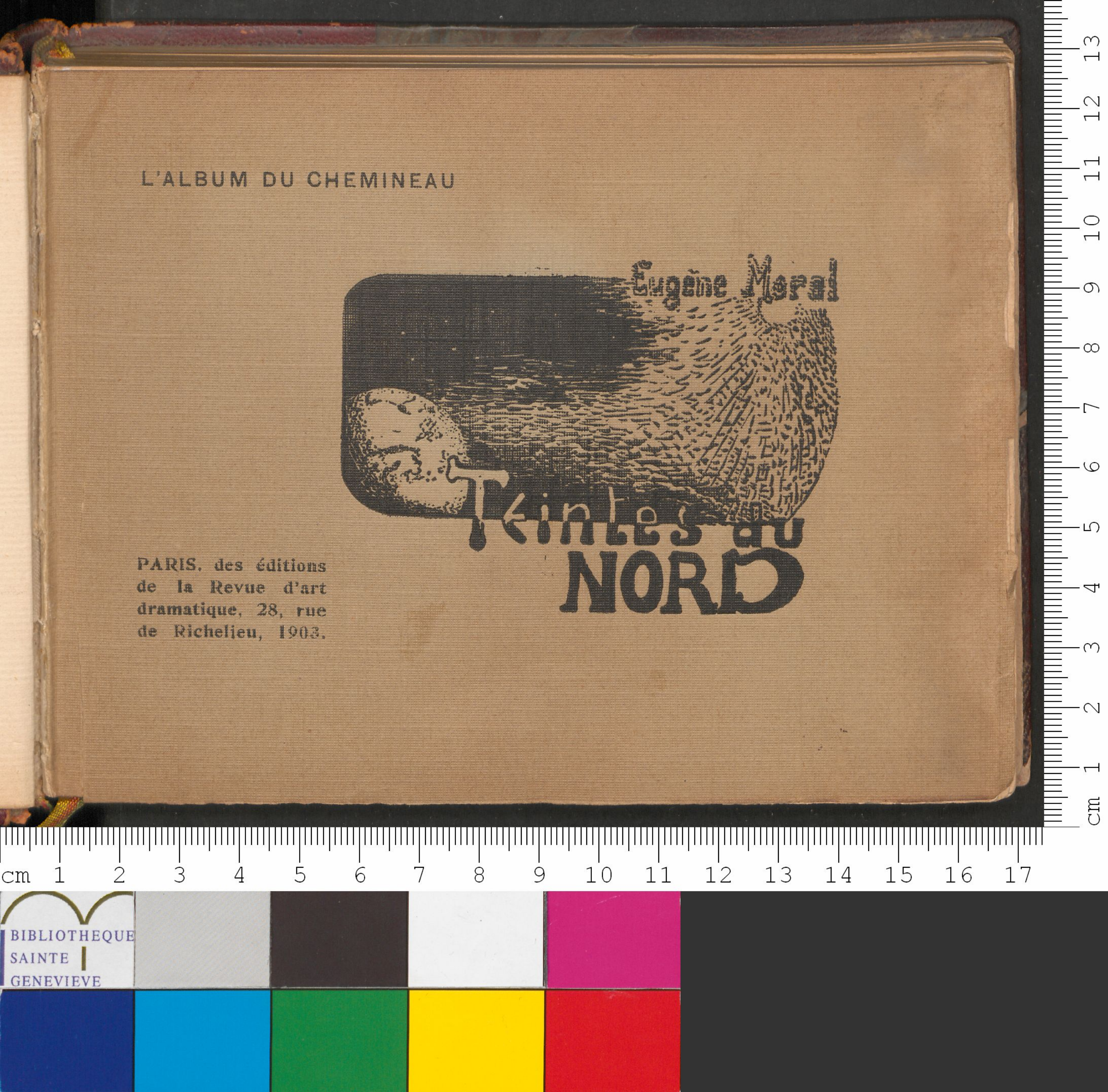



Scand
26038
Supp






2568


L'ALBUM DU CHEMINEAU
Eugène Morel
Teintes du
NORD
PARIS, des éditions
de la Revue d'art
dramatique, 28, rue
de Richelieu, 1903.
BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

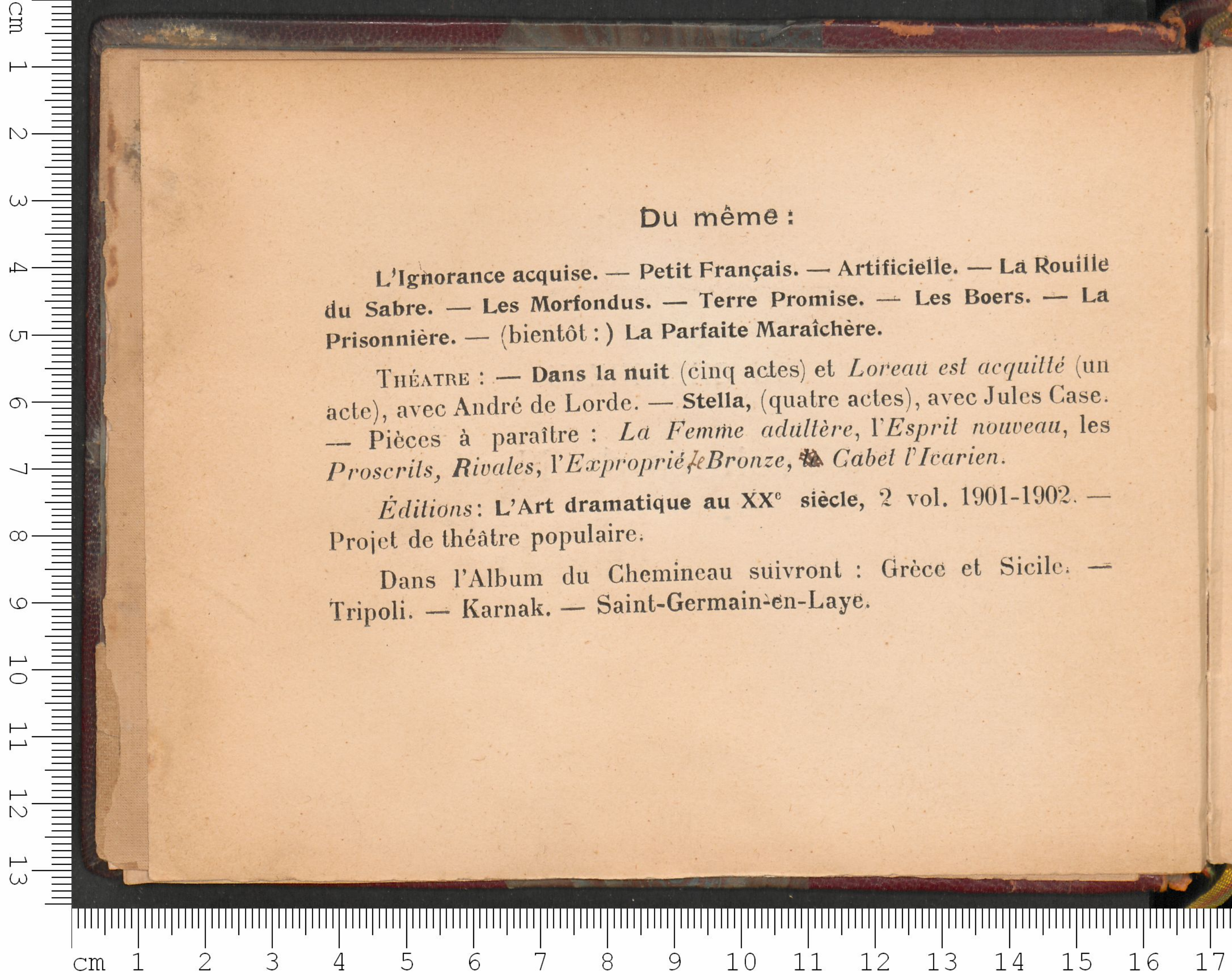
A P. G. La Chesnais

Bien Cordialement

L'ALBUM DU CHEMINEAU

Teintes du Nord

Morel



Du même :

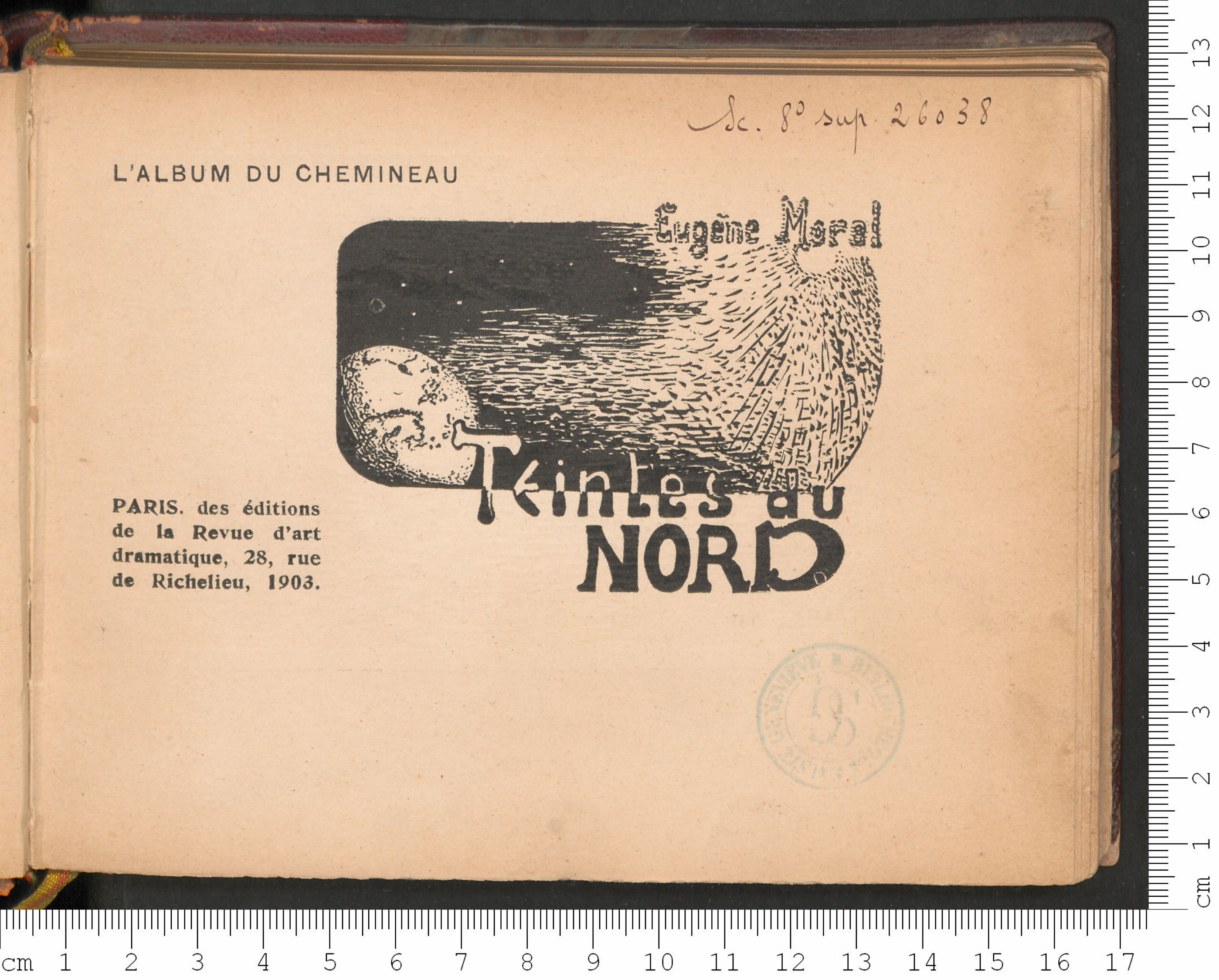
L'Ignorance acquise. — Petit Français. — Artificielle. — La Rouille du Sabre. — Les Morfondus. — Terre Promise. — Les Boers. — La Prisonnière. — (bientôt :) **La Parfaite Maraîchère.**

Théatre : — **Dans la nuit** (cinq actes) et *Loreau est acquitté* (un acte), avec André de Lorde. — **Stella,** (quatre actes), avec Jules Case. — Pièces à paraître : *La Femme adultère*, l'*Esprit nouveau*, les *Proscrits*, *Rivales*, l'*Exproprié*, *le Bronze*, *Cabet l'Icarien*.

Éditions: **L'Art dramatique au XXe siècle,** 2 vol. 1901-1902. — Projet de théâtre populaire.

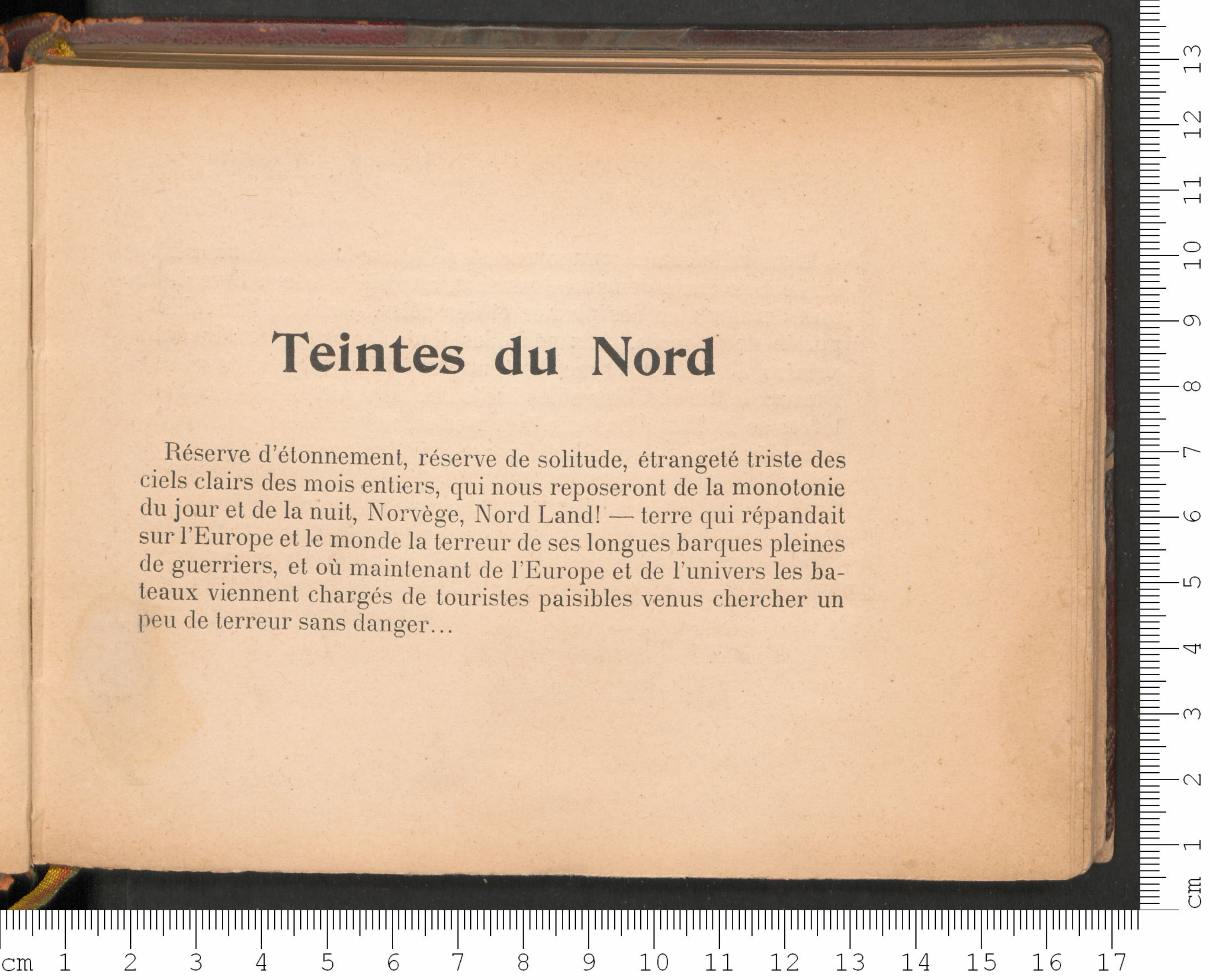
Dans l'Album du Chemineau suivront : Grèce et Sicile. — Tripoli. — Karnak. — Saint-Germain-en-Laye.

L'ALBUM DU CHEMINEAU



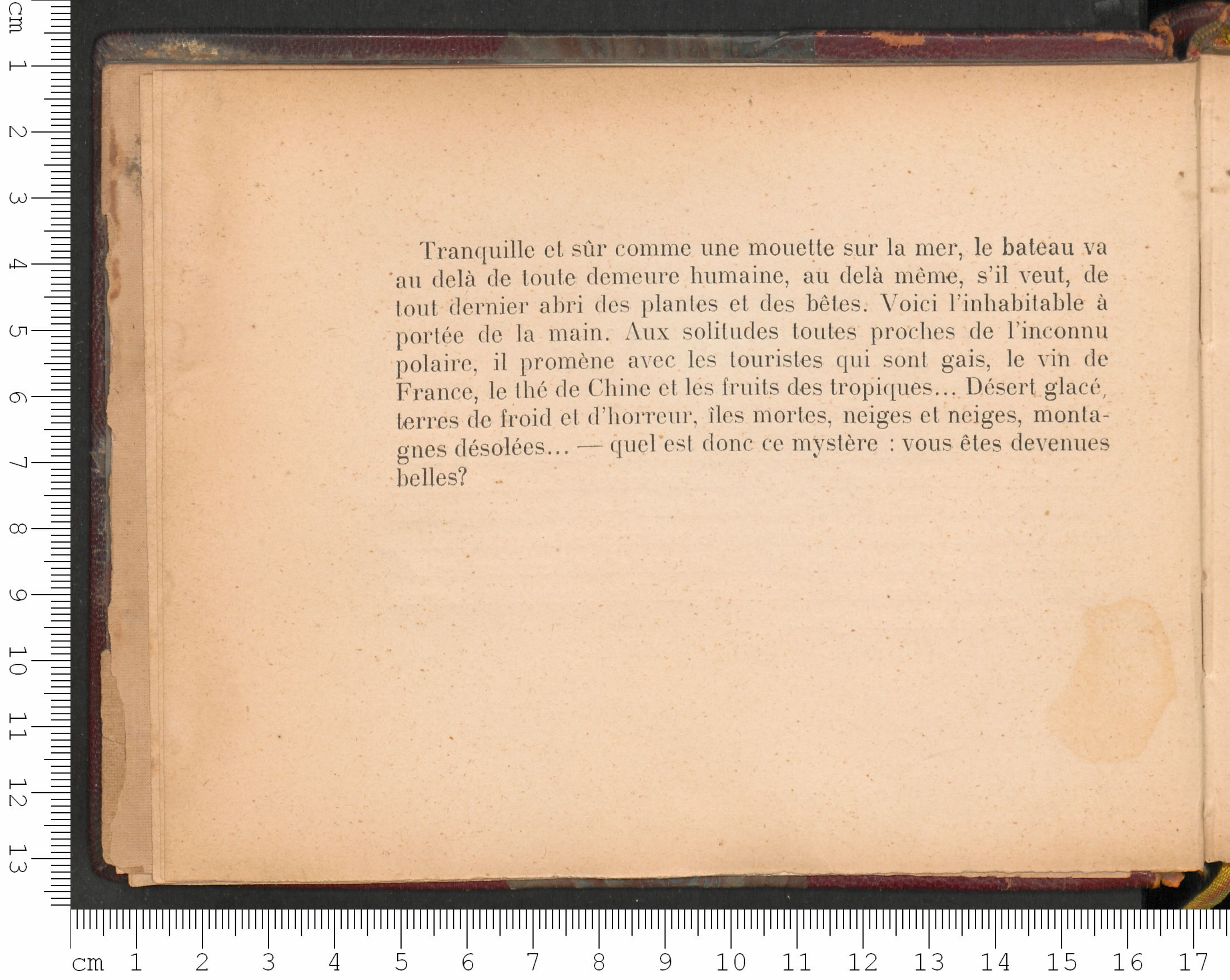
PARIS. des éditions de la Revue d'art dramatique, 28, rue de Richelieu, 1903.


Bodø

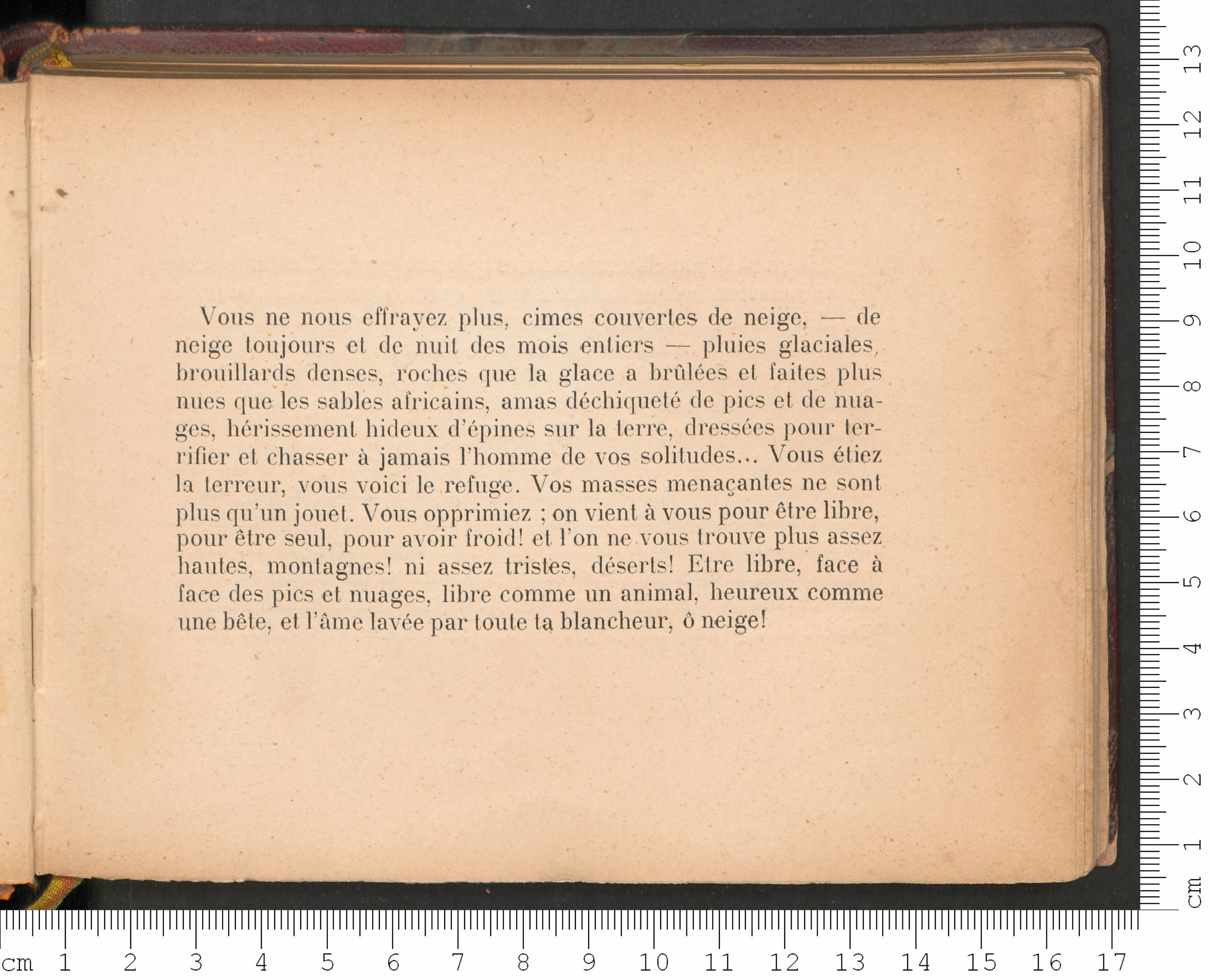


Teintes du Nord

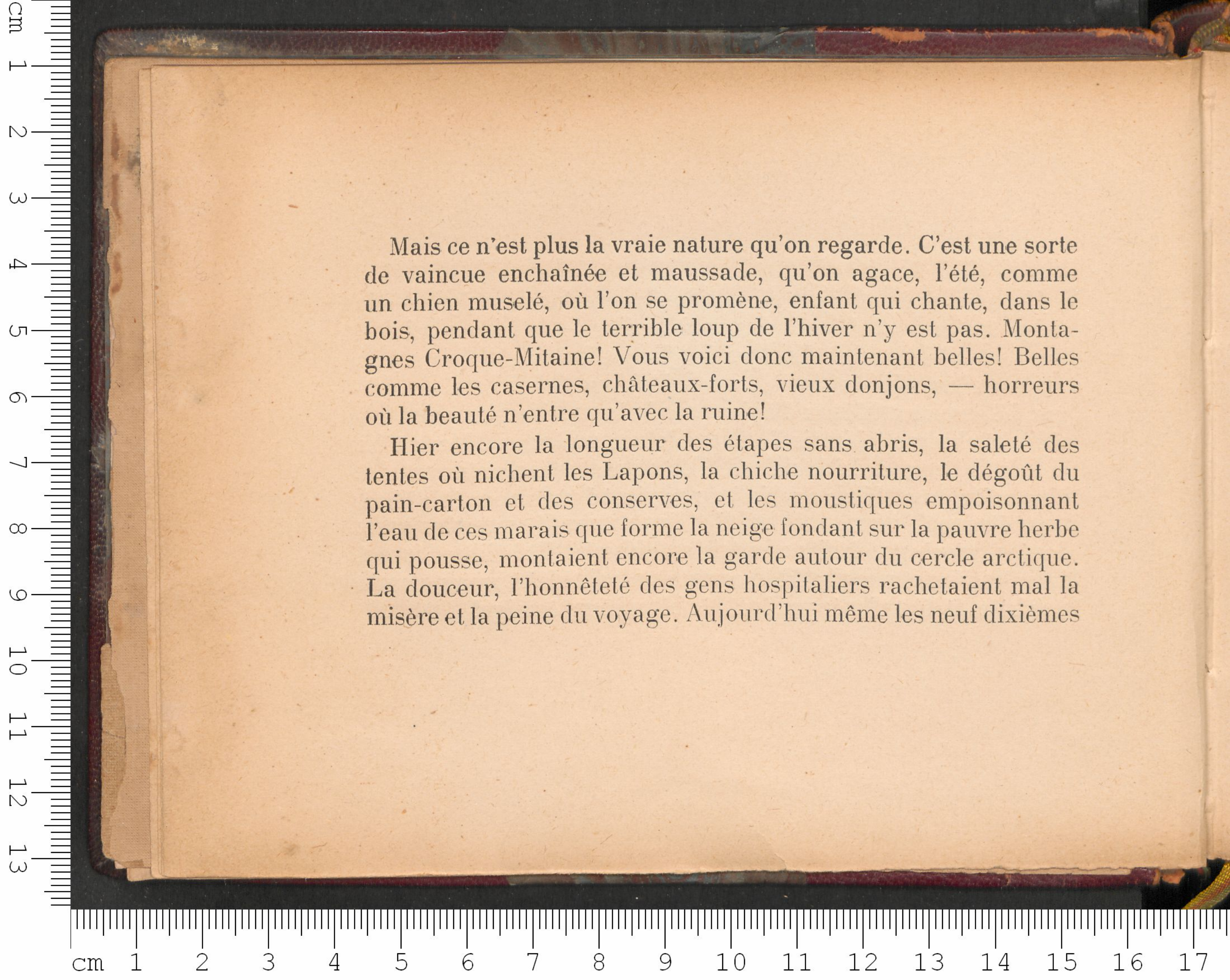
Réserve d'étonnement, réserve de solitude, étrangeté triste des ciels clairs des mois entiers, qui nous reposeront de la monotonie du jour et de la nuit, Norvège, Nord Land! — terre qui répandait sur l'Europe et le monde la terreur de ses longues barques pleines de guerriers, et où maintenant de l'Europe et de l'univers les bateaux viennent chargés de touristes paisibles venus chercher un peu de terreur sans danger…



Tranquille et sûr comme une mouette sur la mer, le bateau va au delà de toute demeure humaine, au delà même, s'il veut, de tout dernier abri des plantes et des bêtes. Voici l'inhabitable à portée de la main. Aux solitudes toutes proches de l'inconnu polaire, il promène avec les touristes qui sont gais, le vin de France, le thé de Chine et les fruits des tropiques... Désert glacé, terres de froid et d'horreur, îles mortes, neiges et neiges, montagnes désolées... — quel est donc ce mystère : vous êtes devenues belles?

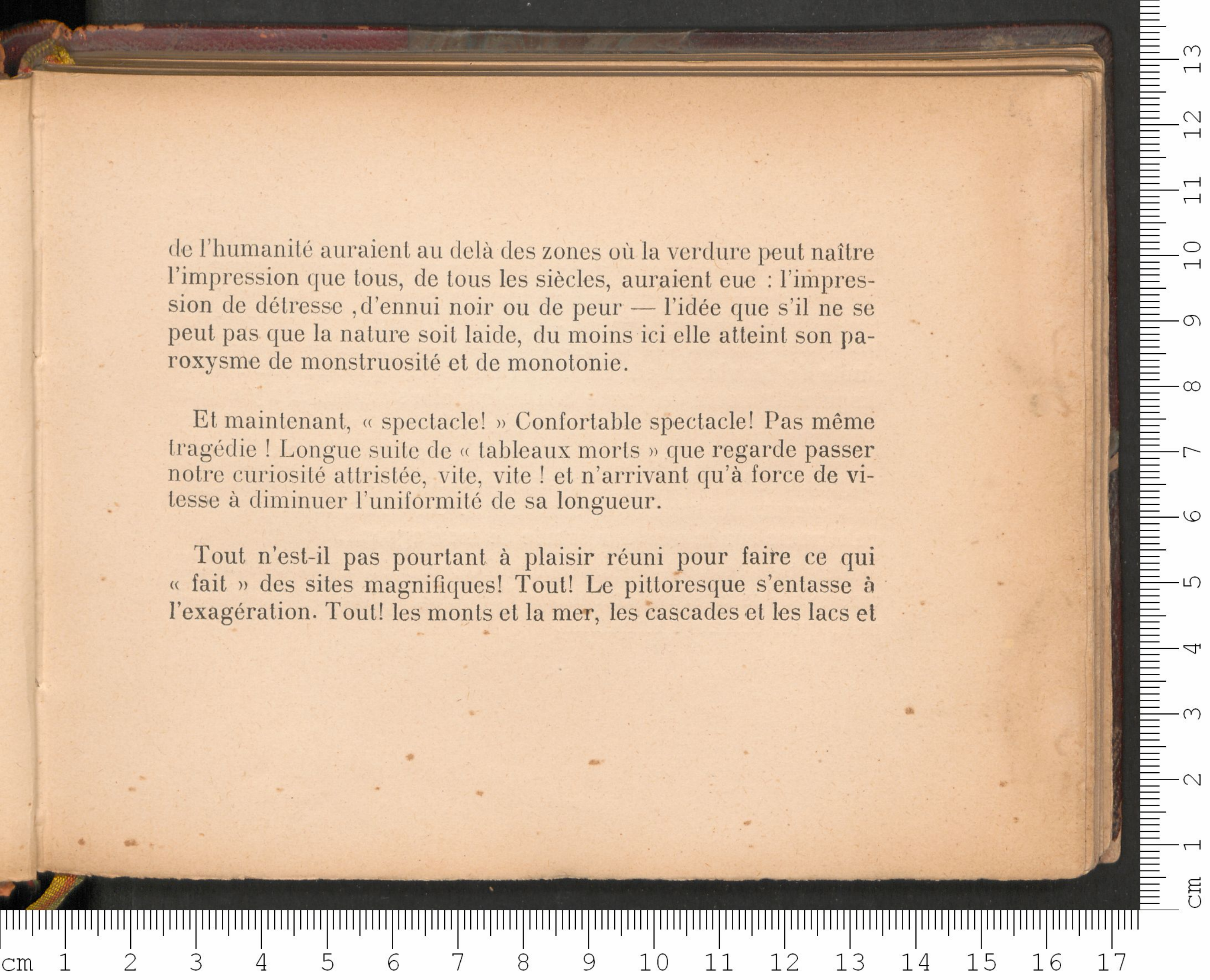


Vous ne nous effrayez plus, cimes couvertes de neige, — de neige toujours et de nuit des mois entiers — pluies glaciales, brouillards denses, roches que la glace a brûlées et faites plus nues que les sables africains, amas déchiqueté de pics et de nuages, hérissement hideux d'épines sur la terre, dressées pour terrifier et chasser à jamais l'homme de vos solitudes... Vous étiez la terreur, vous voici le refuge. Vos masses menaçantes ne sont plus qu'un jouet. Vous opprimiez ; on vient à vous pour être libre, pour être seul, pour avoir froid! et l'on ne vous trouve plus assez hautes, montagnes! ni assez tristes, déserts! Etre libre, face à face des pics et nuages, libre comme un animal, heureux comme une bête, et l'âme lavée par toute ta blancheur, ô neige!



Mais ce n'est plus la vraie nature qu'on regarde. C'est une sorte de vaincue enchaînée et maussade, qu'on agace, l'été, comme un chien muselé, où l'on se promène, enfant qui chante, dans le bois, pendant que le terrible loup de l'hiver n'y est pas. Montagnes Croque-Mitaine! Vous voici donc maintenant belles! Belles comme les casernes, châteaux-forts, vieux donjons, — horreurs où la beauté n'entre qu'avec la ruine!

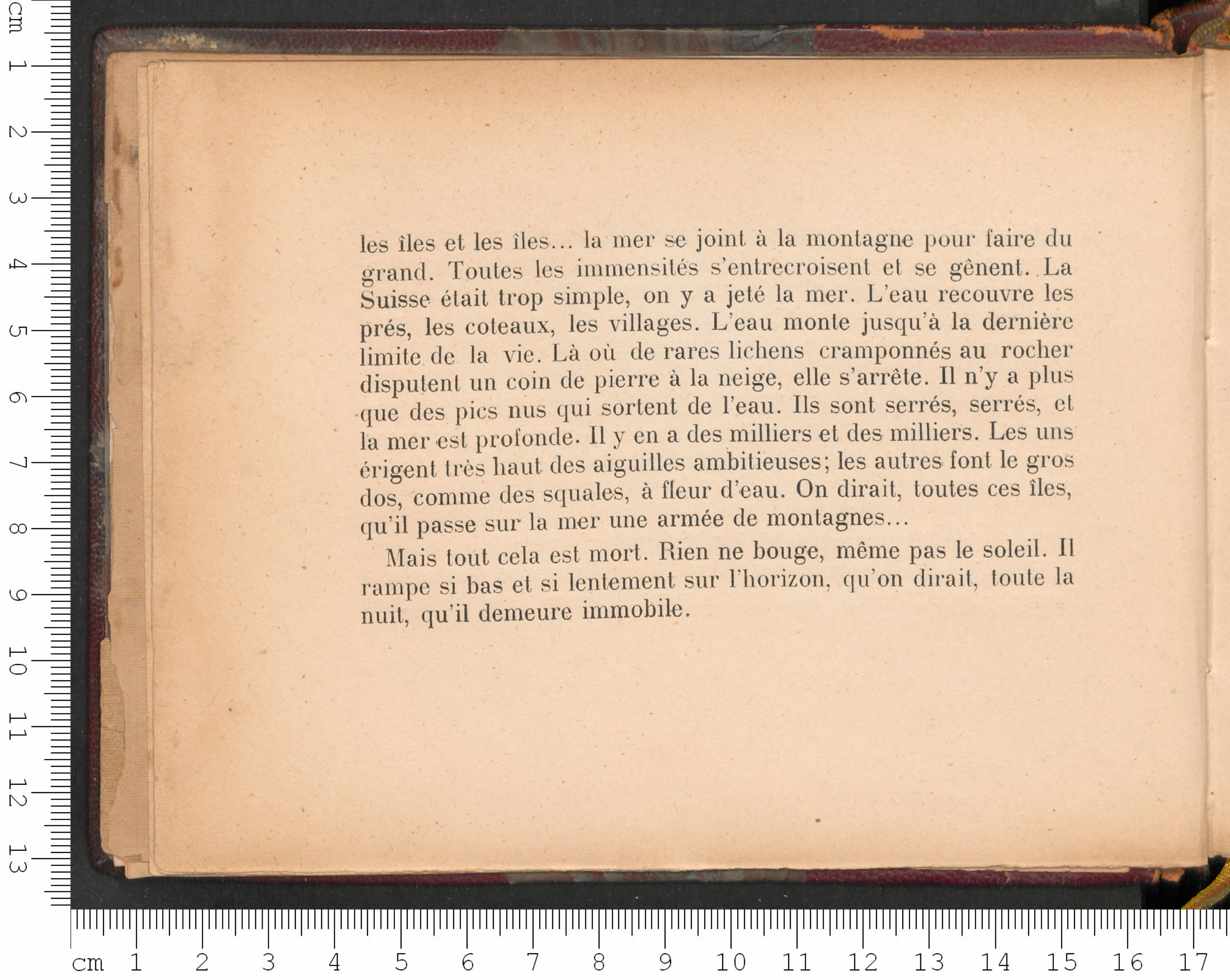
Hier encore la longueur des étapes sans abris, la saleté des tentes où nichent les Lapons, la chiche nourriture, le dégoût du pain-carton et des conserves, et les moustiques empoisonnant l'eau de ces marais que forme la neige fondant sur la pauvre herbe qui pousse, montaient encore la garde autour du cercle arctique. La douceur, l'honnêteté des gens hospitaliers rachetaient mal la misère et la peine du voyage. Aujourd'hui même les neuf dixièmes



de l'humanité auraient au delà des zones où la verdure peut naître l'impression que tous, de tous les siècles, auraient eue : l'impression de détresse ,d'ennui noir ou de peur — l'idée que s'il ne se peut pas que la nature soit laide, du moins ici elle atteint son paroxysme de monstruosité et de monotonie.

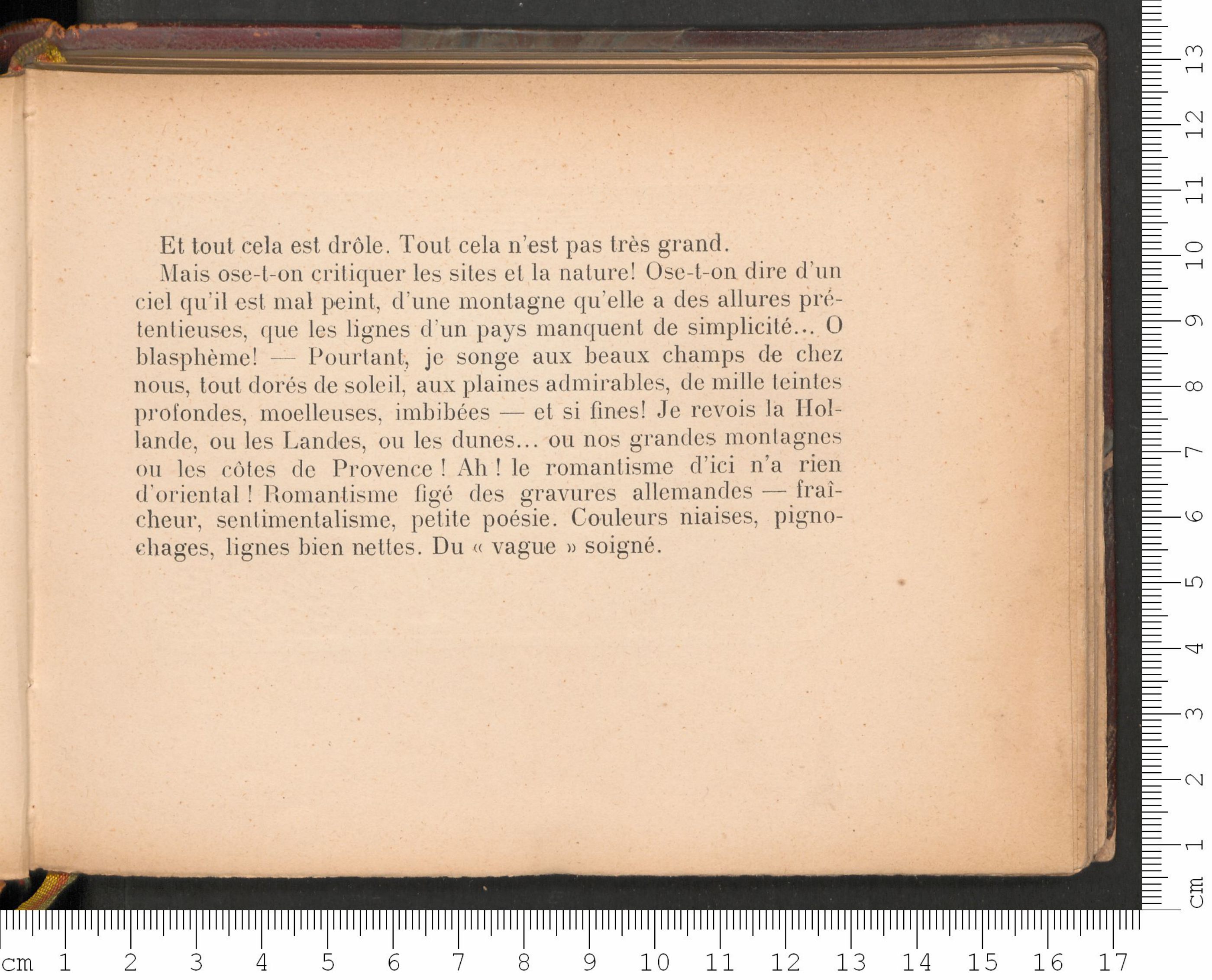
Et maintenant, « spectacle! » Confortable spectacle! Pas même tragédie ! Longue suite de « tableaux morts » que regarde passer notre curiosité attristée, vite, vite ! et n'arrivant qu'à force de vitesse à diminuer l'uniformité de sa longueur.

Tout n'est-il pas pourtant à plaisir réuni pour faire ce qui « fait » des sites magnifiques! Tout! Le pittoresque s'entasse à l'exagération. Tout! les monts et la mer, les cascades et les lacs et



les îles et les îles... la mer se joint à la montagne pour faire du grand. Toutes les immensités s'entrecroisent et se gênent. La Suisse était trop simple, on y a jeté la mer. L'eau recouvre les prés, les coteaux, les villages. L'eau monte jusqu'à la dernière limite de la vie. Là où de rares lichens cramponnés au rocher disputent un coin de pierre à la neige, elle s'arrête. Il n'y a plus que des pics nus qui sortent de l'eau. Ils sont serrés, serrés, et la mer est profonde. Il y en a des milliers et des milliers. Les uns érigent très haut des aiguilles ambitieuses; les autres font le gros dos, comme des squales, à fleur d'eau. On dirait, toutes ces îles, qu'il passe sur la mer une armée de montagnes...

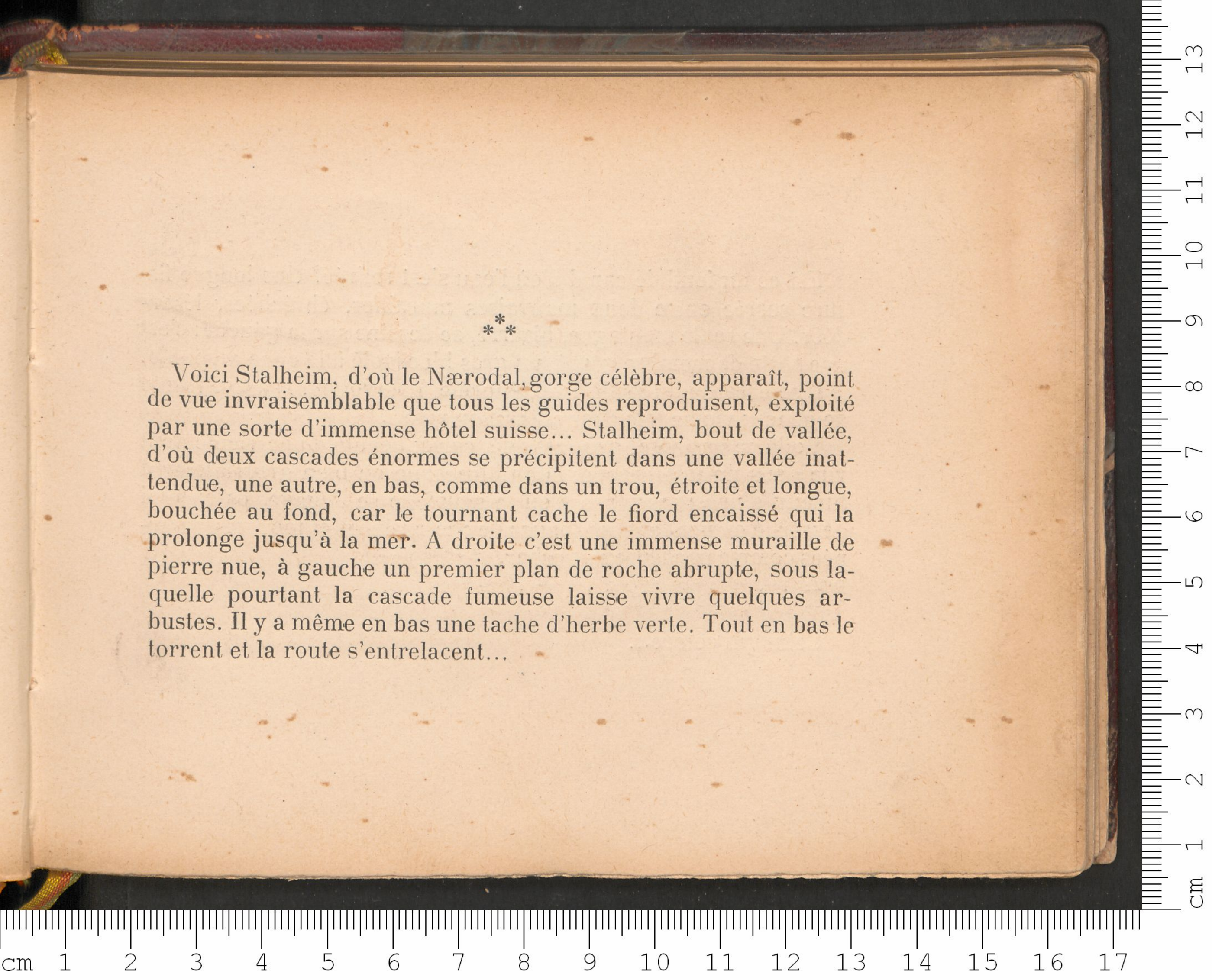
Mais tout cela est mort. Rien ne bouge, même pas le soleil. Il rampe si bas et si lentement sur l'horizon, qu'on dirait, toute la nuit, qu'il demeure immobile.



Et tout cela est drôle. Tout cela n'est pas très grand.

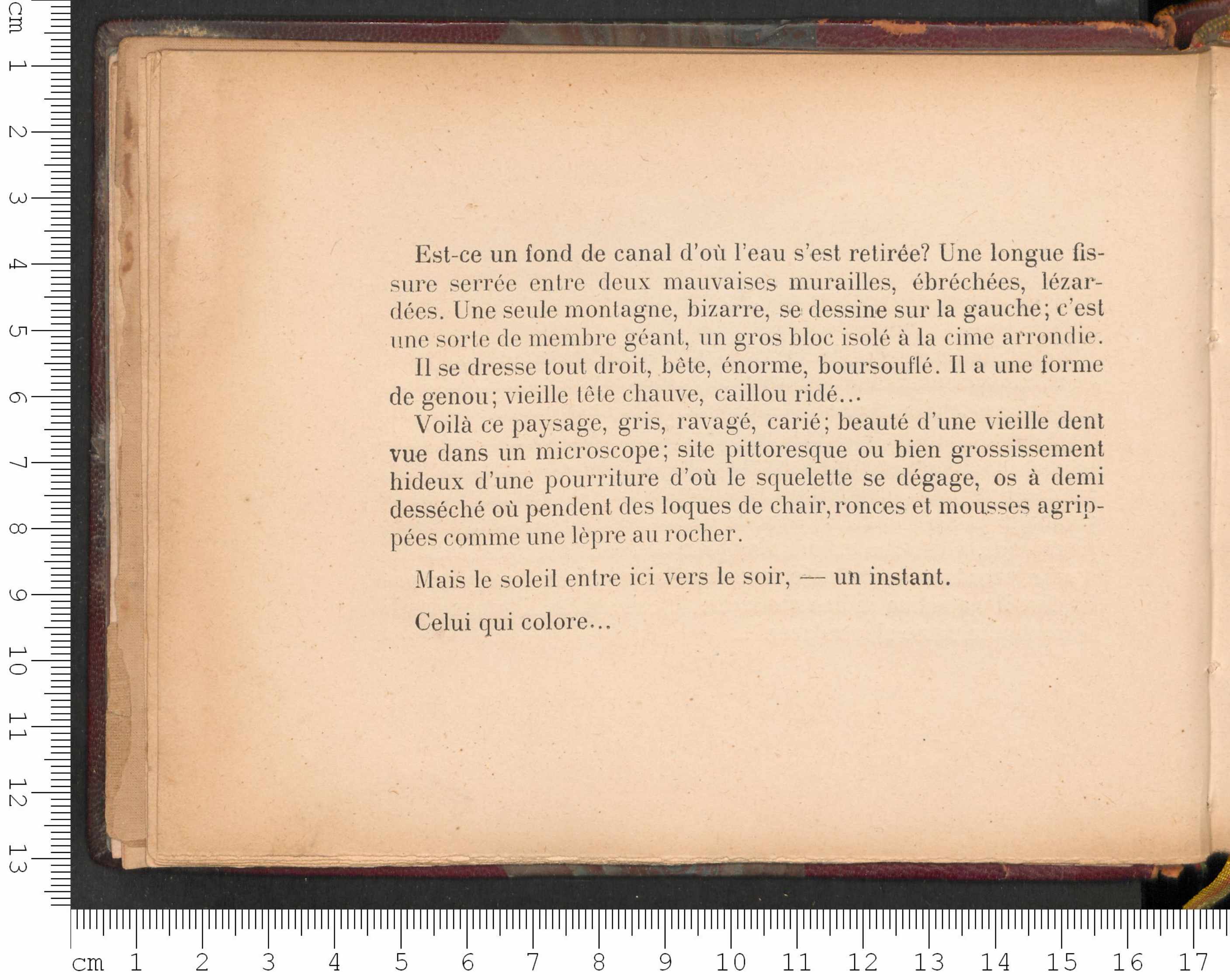
Mais ose-t-on critiquer les sites et la nature! Ose-t-on dire d'un ciel qu'il est mal peint, d'une montagne qu'elle a des allures prétentieuses, que les lignes d'un pays manquent de simplicité... O blasphème! — Pourtant, je songe aux beaux champs de chez nous, tout dorés de soleil, aux plaines admirables, de mille teintes profondes, moelleuses, imbibées — et si fines! Je revois la Hollande, ou les Landes, ou les dunes... ou nos grandes montagnes ou les côtes de Provence ! Ah ! le romantisme d'ici n'a rien d'oriental ! Romantisme figé des gravures allemandes — fraîcheur, sentimentalisme, petite poésie. Couleurs niaises, pignochages, lignes bien nettes. Du « vague » soigné.





⁂

Voici Stalheim, d'où le Nærodal, gorge célèbre, apparaît, point de vue invraisemblable que tous les guides reproduisent, exploité par une sorte d'immense hôtel suisse... Stalheim, bout de vallée, d'où deux cascades énormes se précipitent dans une vallée inattendue, une autre, en bas, comme dans un trou, étroite et longue, bouchée au fond, car le tournant cache le fiord encaissé qui la prolonge jusqu'à la mer. A droite c'est une immense muraille de pierre nue, à gauche un premier plan de roche abrupte, sous laquelle pourtant la cascade fumeuse laisse vivre quelques arbustes. Il y a même en bas une tache d'herbe verte. Tout en bas le torrent et la route s'entrelacent...



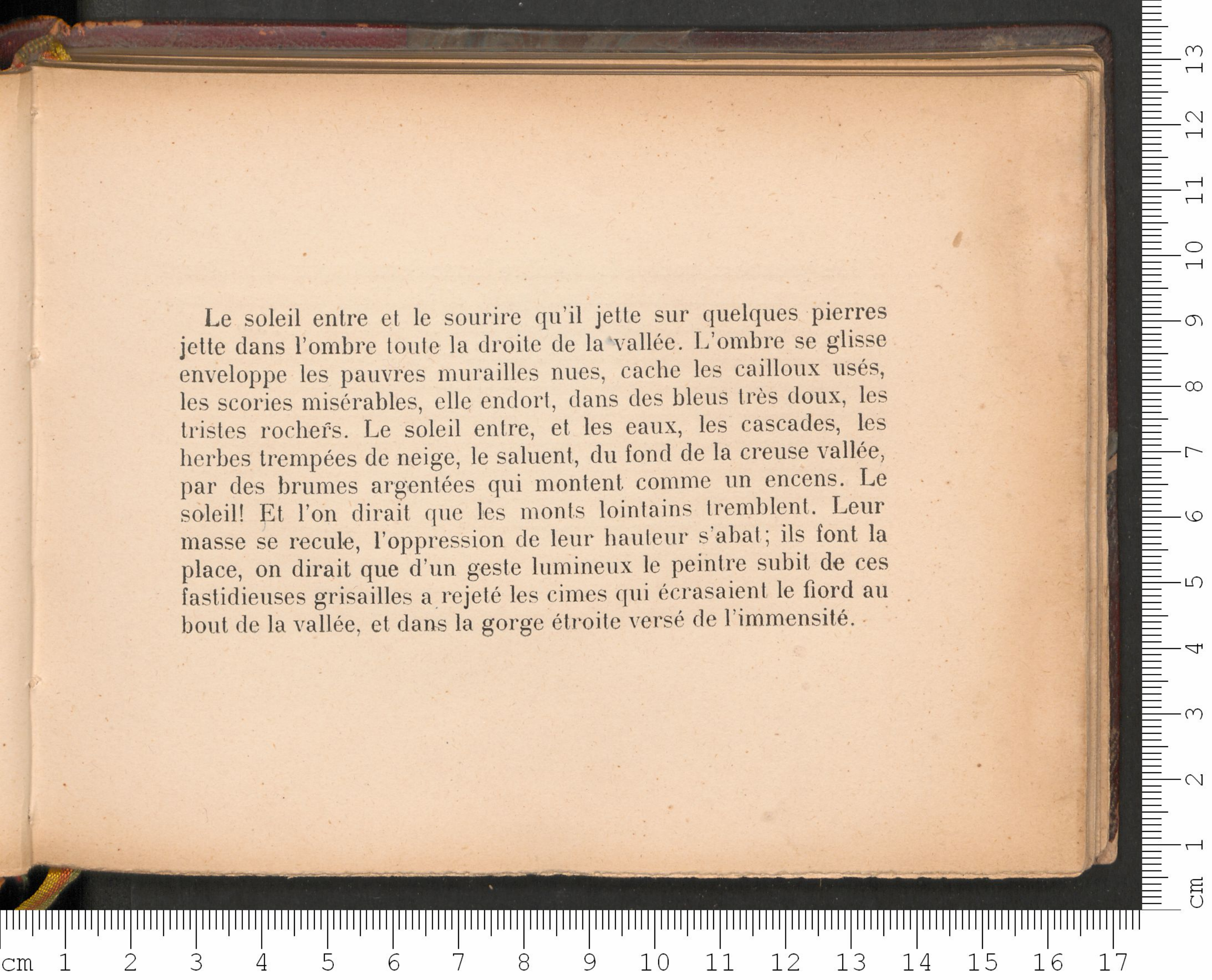
Est-ce un fond de canal d'où l'eau s'est retirée? Une longue fissure serrée entre deux mauvaises murailles, ébréchées, lézardées. Une seule montagne, bizarre, se dessine sur la gauche; c'est une sorte de membre géant, un gros bloc isolé à la cime arrondie.

Il se dresse tout droit, bête, énorme, boursouflé. Il a une forme de genou; vieille tête chauve, caillou ridé...

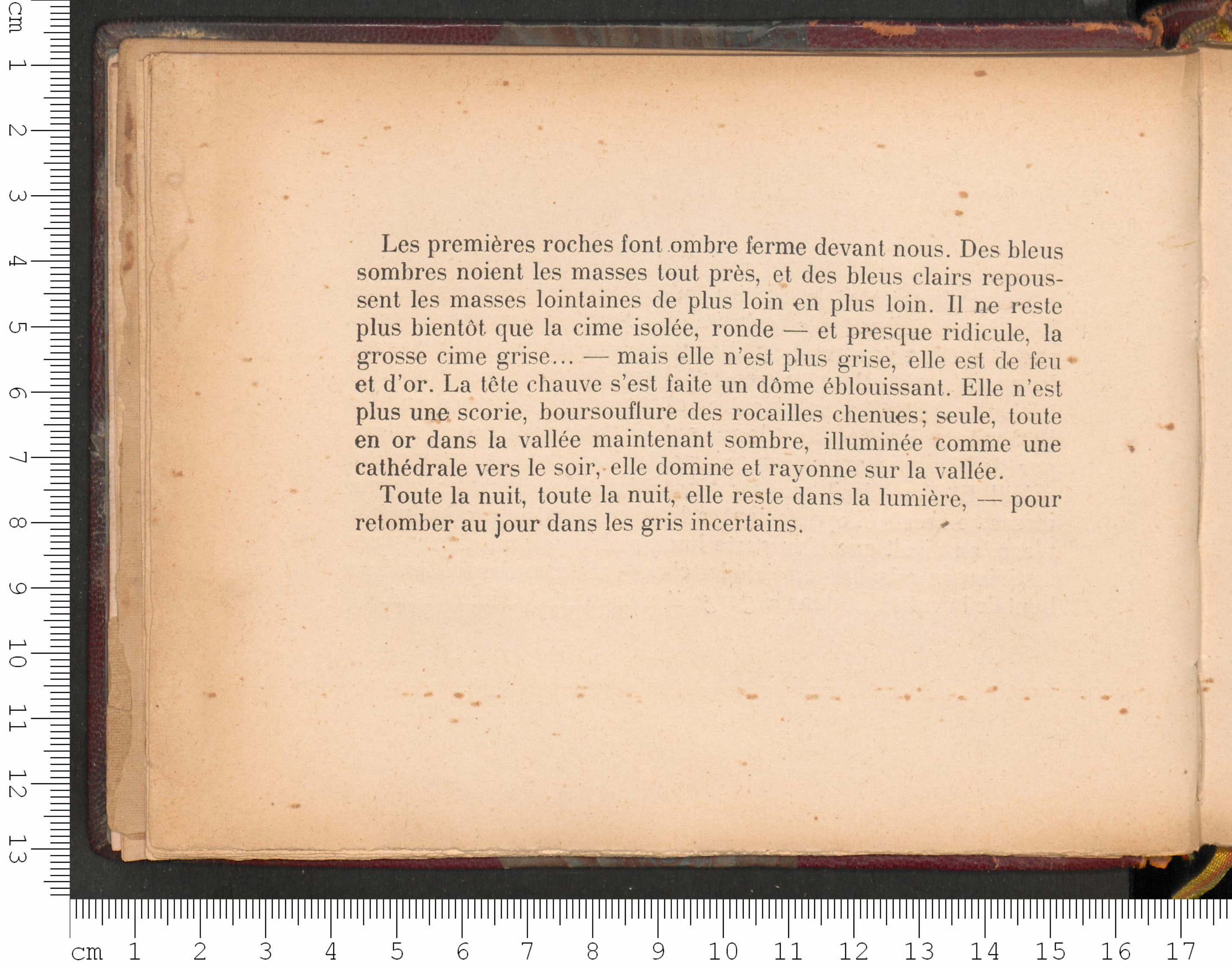
Voilà ce paysage, gris, ravagé, carié; beauté d'une vieille dent vue dans un microscope; site pittoresque ou bien grossissement hideux d'une pourriture d'où le squelette se dégage, os à demi desséché où pendent des loques de chair, ronces et mousses agrippées comme une lèpre au rocher.

Mais le soleil entre ici vers le soir, — un instant.

Celui qui colore...

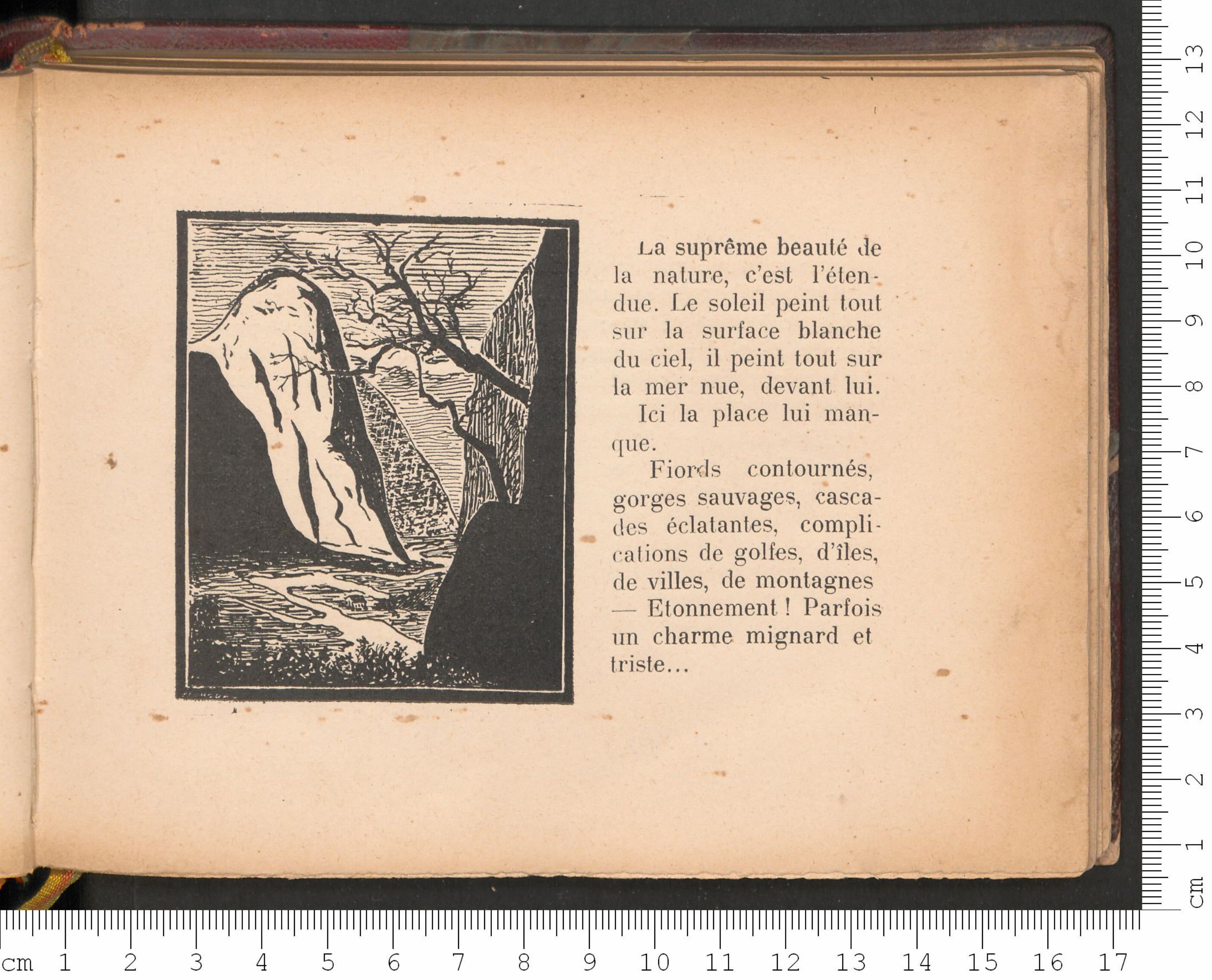


Le soleil entre et le sourire qu'il jette sur quelques pierres jette dans l'ombre toute la droite de la vallée. L'ombre se glisse enveloppe les pauvres murailles nues, cache les cailloux usés, les scories misérables, elle endort, dans des bleus très doux, les tristes rochers. Le soleil entre, et les eaux, les cascades, les herbes trempées de neige, le saluent, du fond de la creuse vallée, par des brumes argentées qui montent comme un encens. Le soleil! Et l'on dirait que les monts lointains tremblent. Leur masse se recule, l'oppression de leur hauteur s'abat; ils font la place, on dirait que d'un geste lumineux le peintre subit de ces fastidieuses grisailles a rejeté les cimes qui écrasaient le fiord au bout de la vallée, et dans la gorge étroite versé de l'immensité.



Les premières roches font ombre ferme devant nous. Des bleus sombres noient les masses tout près, et des bleus clairs repoussent les masses lointaines de plus loin en plus loin. Il ne reste plus bientôt que la cime isolée, ronde — et presque ridicule, la grosse cime grise... — mais elle n'est plus grise, elle est de feu et d'or. La tête chauve s'est faite un dôme éblouissant. Elle n'est plus une scorie, boursouflure des rocailles chenues; seule, toute en or dans la vallée maintenant sombre, illuminée comme une cathédrale vers le soir, elle domine et rayonne sur la vallée.

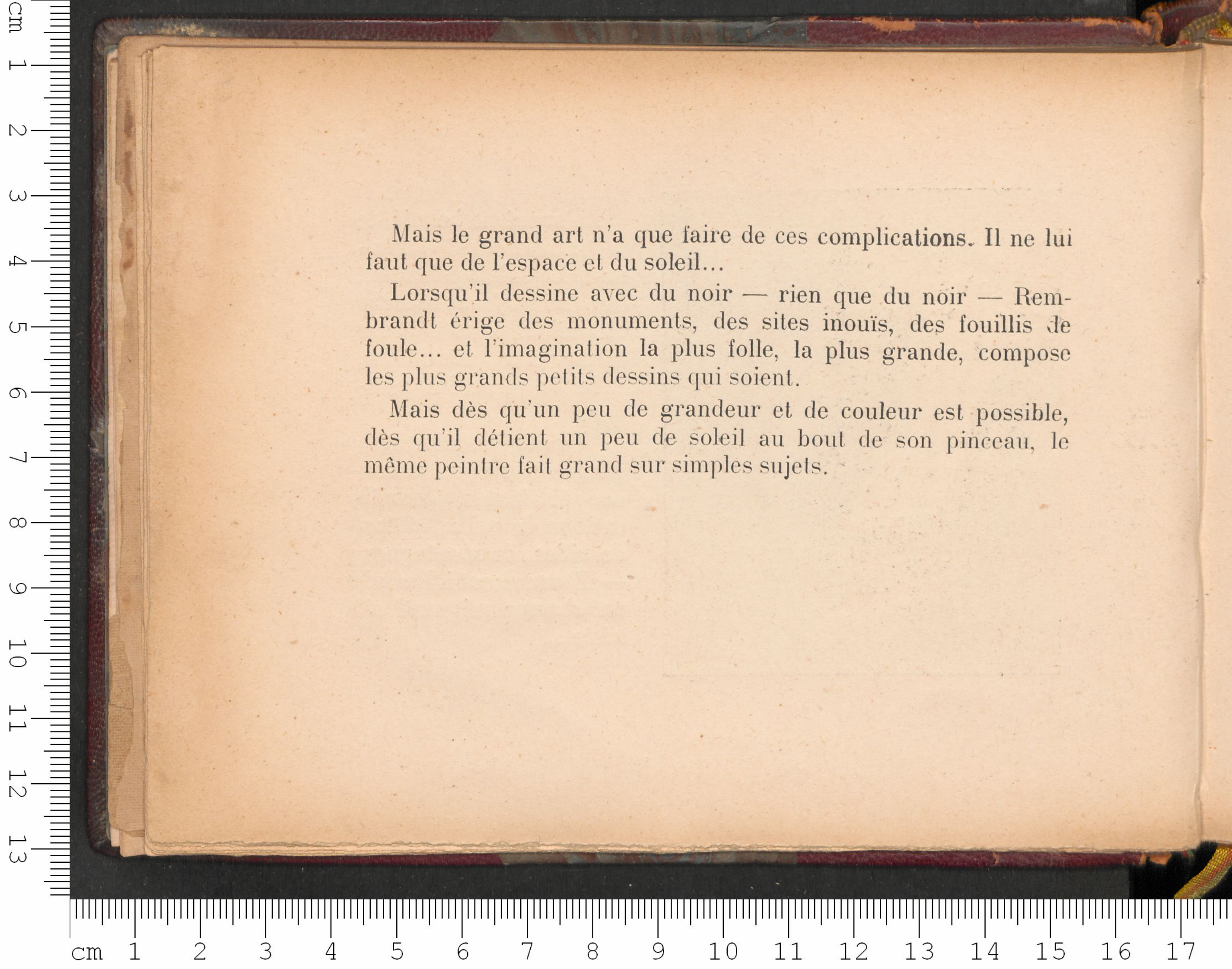
Toute la nuit, toute la nuit, elle reste dans la lumière, — pour retomber au jour dans les gris incertains.



La suprême beauté de la nature, c'est l'étendue. Le soleil peint tout sur la surface blanche du ciel, il peint tout sur la mer nue, devant lui.

Ici la place lui manque.

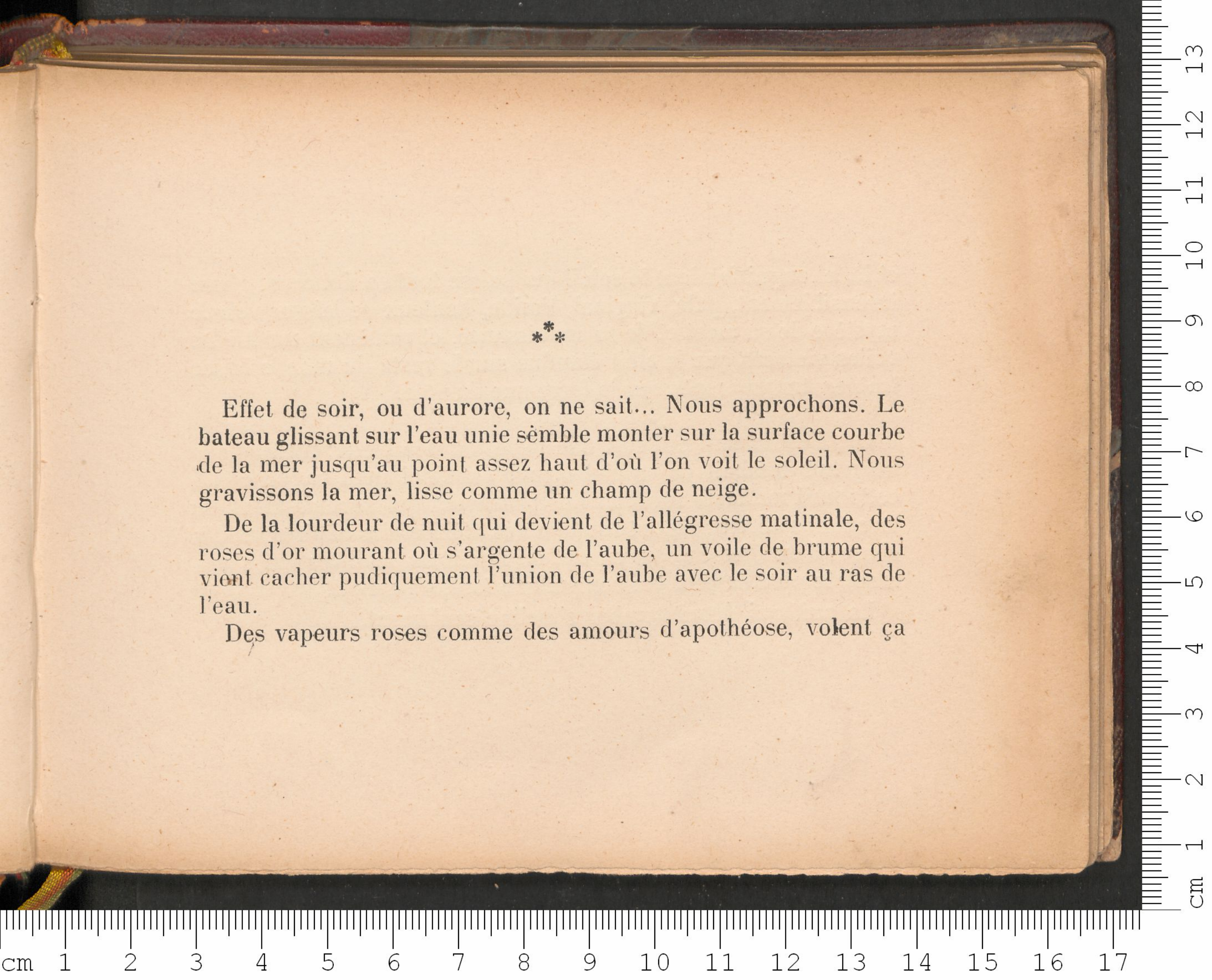
Fiords contournés, gorges sauvages, cascades éclatantes, complications de golfes, d'îles, de villes, de montagnes — Etonnement ! Parfois un charme mignard et triste...



Mais le grand art n'a que faire de ces complications. Il ne lui faut que de l'espace et du soleil...

Lorsqu'il dessine avec du noir — rien que du noir — Rembrandt érige des monuments, des sites inouïs, des fouillis de foule... et l'imagination la plus folle, la plus grande, compose les plus grands petits dessins qui soient.

Mais dès qu'un peu de grandeur et de couleur est possible, dès qu'il détient un peu de soleil au bout de son pinceau, le même peintre fait grand sur simples sujets.

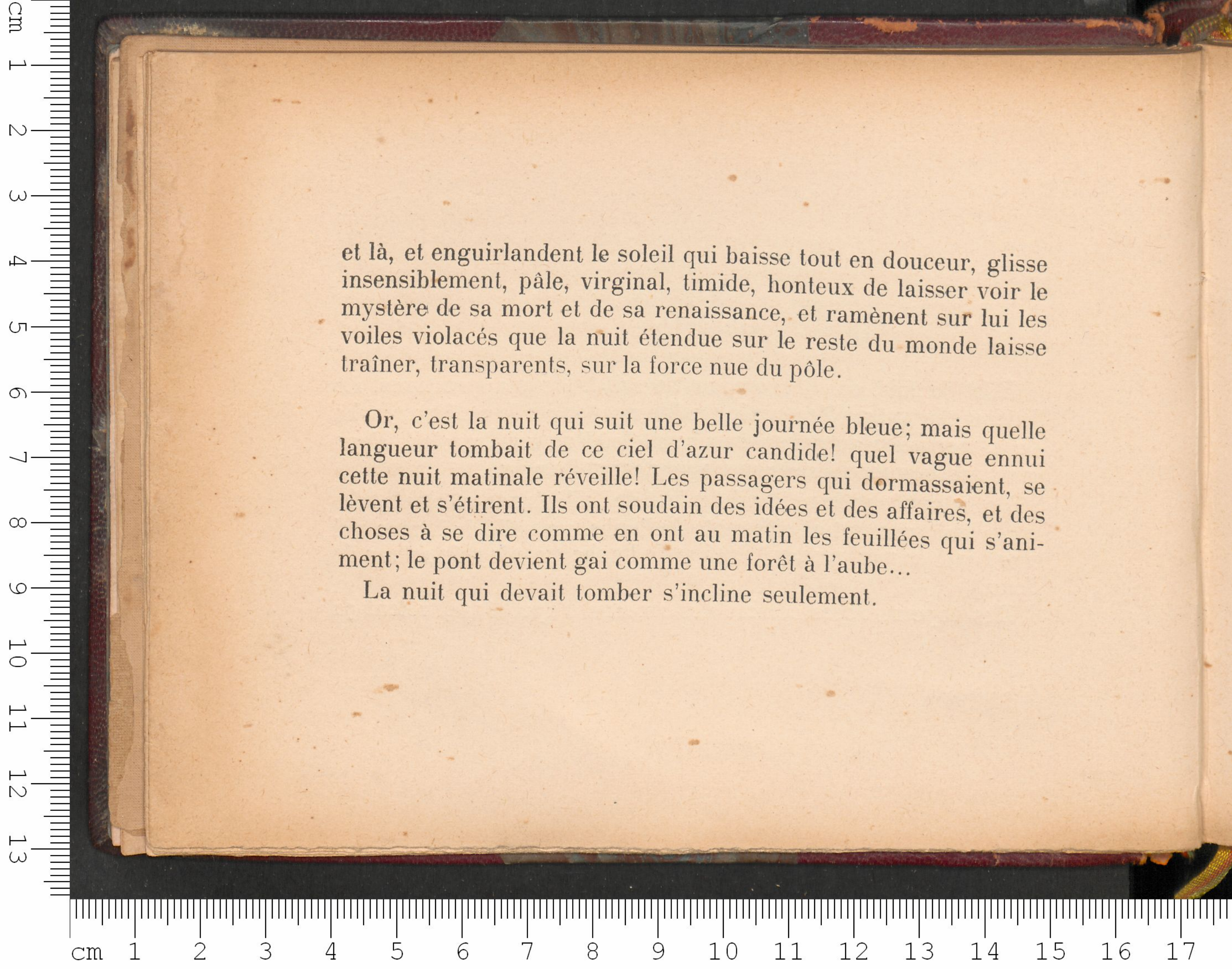


***

Effet de soir, ou d'aurore, on ne sait... Nous approchons. Le bateau glissant sur l'eau unie semble monter sur la surface courbe de la mer jusqu'au point assez haut d'où l'on voit le soleil. Nous gravissons la mer, lisse comme un champ de neige.

De la lourdeur de nuit qui devient de l'allégresse matinale, des roses d'or mourant où s'argente de l'aube, un voile de brume qui vient cacher pudiquement l'union de l'aube avec le soir au ras de l'eau.

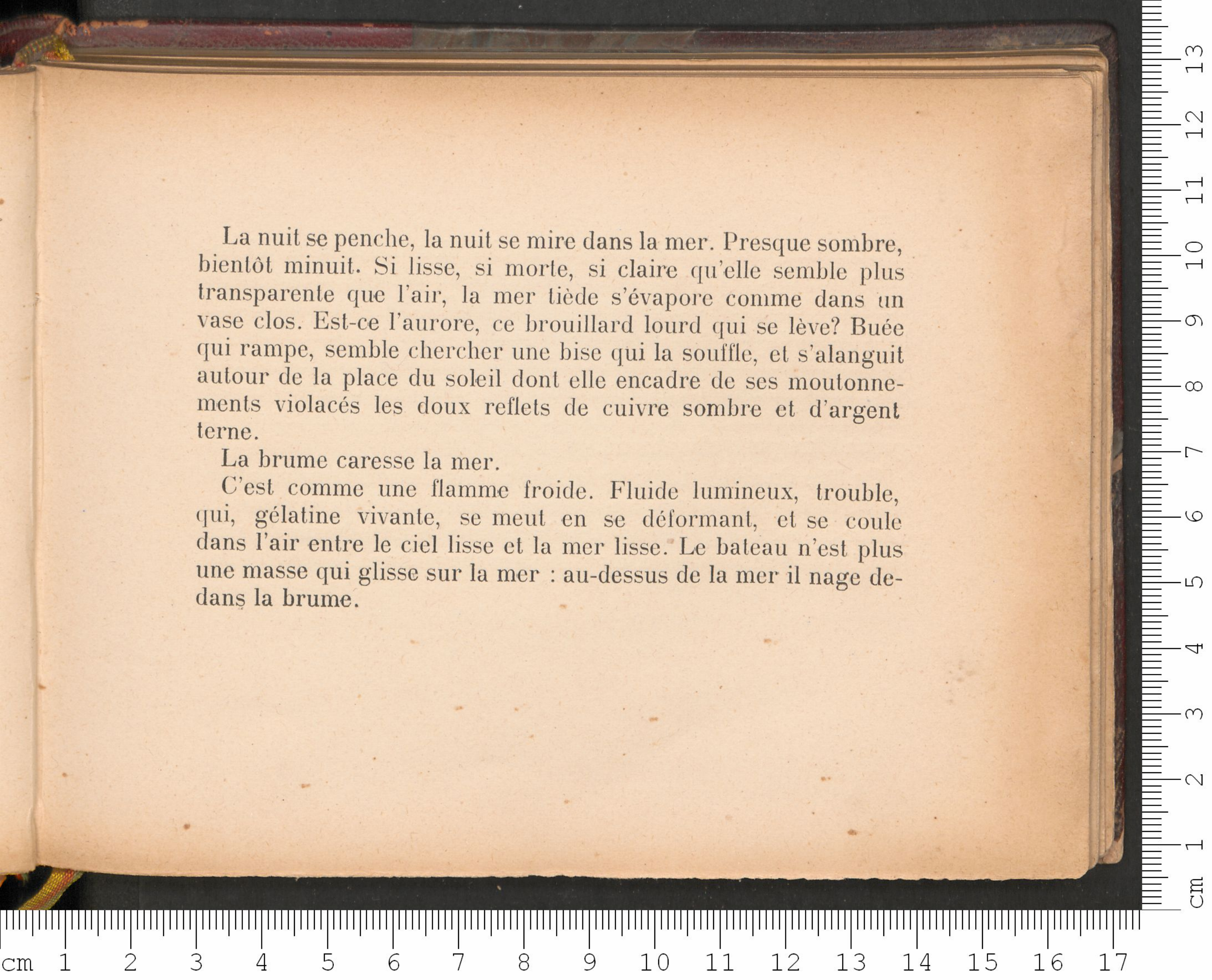
Des vapeurs roses comme des amours d'apothéose, volent ça



et là, et enguirlandent le soleil qui baisse tout en douceur, glisse insensiblement, pâle, virginal, timide, honteux de laisser voir le mystère de sa mort et de sa renaissance, et ramènent sur lui les voiles violacés que la nuit étendue sur le reste du monde laisse traîner, transparents, sur la force nue du pôle.

Or, c'est la nuit qui suit une belle journée bleue; mais quelle langueur tombait de ce ciel d'azur candide! quel vague ennui cette nuit matinale réveille! Les passagers qui dormassaient, se lèvent et s'étirent. Ils ont soudain des idées et des affaires, et des choses à se dire comme en ont au matin les feuillées qui s'animent; le pont devient gai comme une forêt à l'aube...

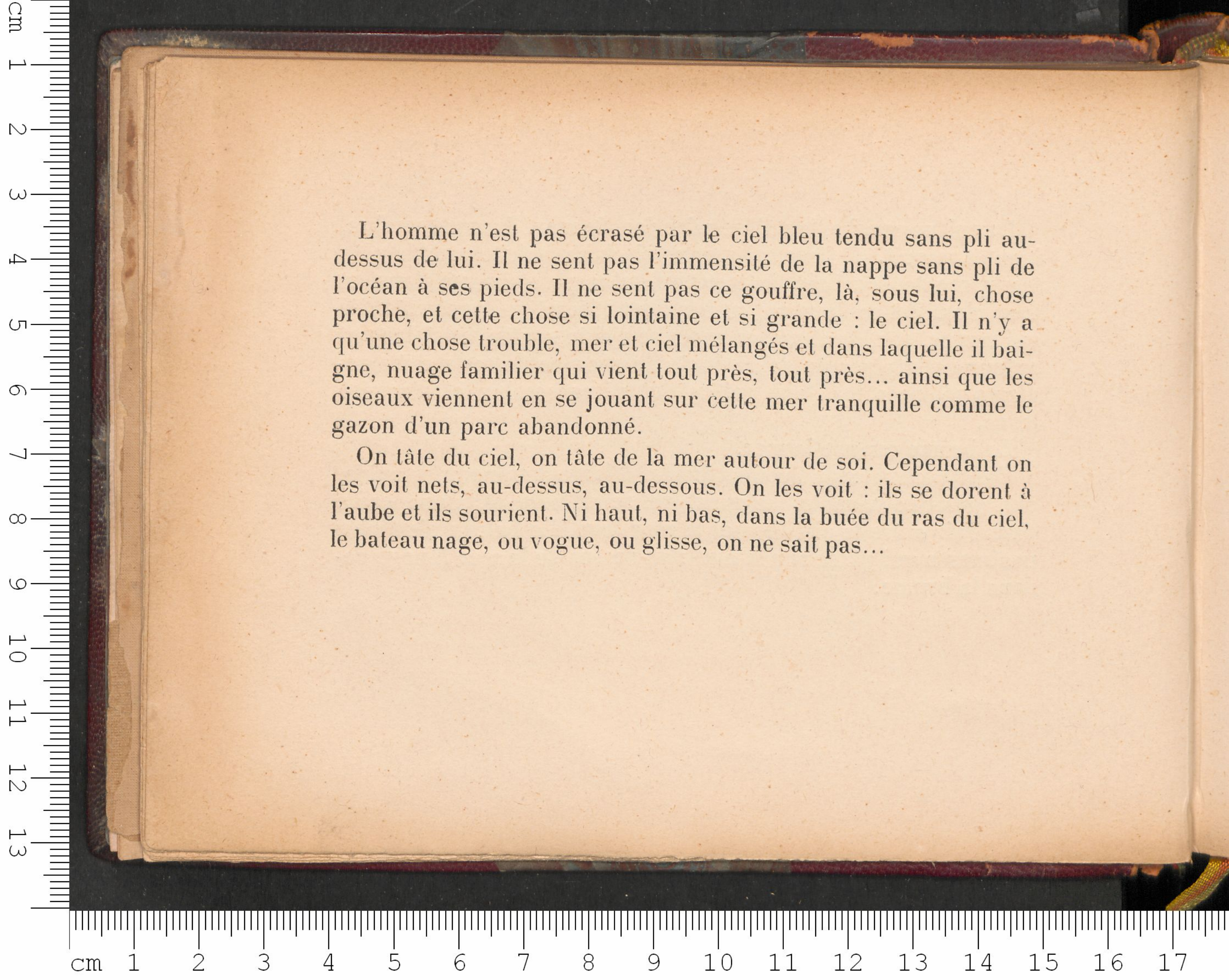
La nuit qui devait tomber s'incline seulement.



La nuit se penche, la nuit se mire dans la mer. Presque sombre, bientôt minuit. Si lisse, si morte, si claire qu'elle semble plus transparente que l'air, la mer tiède s'évapore comme dans un vase clos. Est-ce l'aurore, ce brouillard lourd qui se lève? Buée qui rampe, semble chercher une bise qui la souffle, et s'alanguit autour de la place du soleil dont elle encadre de ses moutonnements violacés les doux reflets de cuivre sombre et d'argent terne.

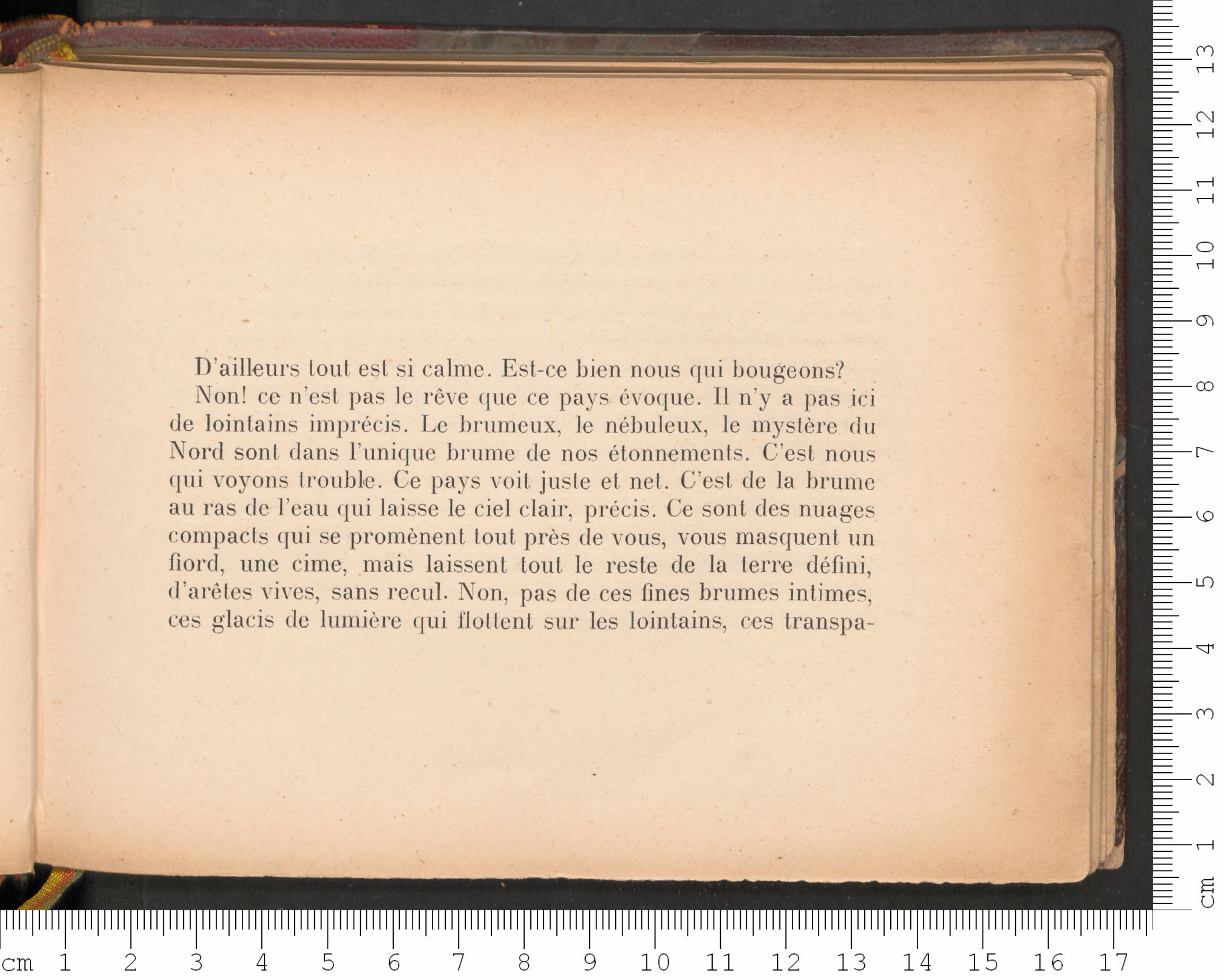
La brume caresse la mer.

C'est comme une flamme froide. Fluide lumineux, trouble, qui, gélatine vivante, se meut en se déformant, et se coule dans l'air entre le ciel lisse et la mer lisse. Le bateau n'est plus une masse qui glisse sur la mer : au-dessus de la mer il nage dedans la brume.



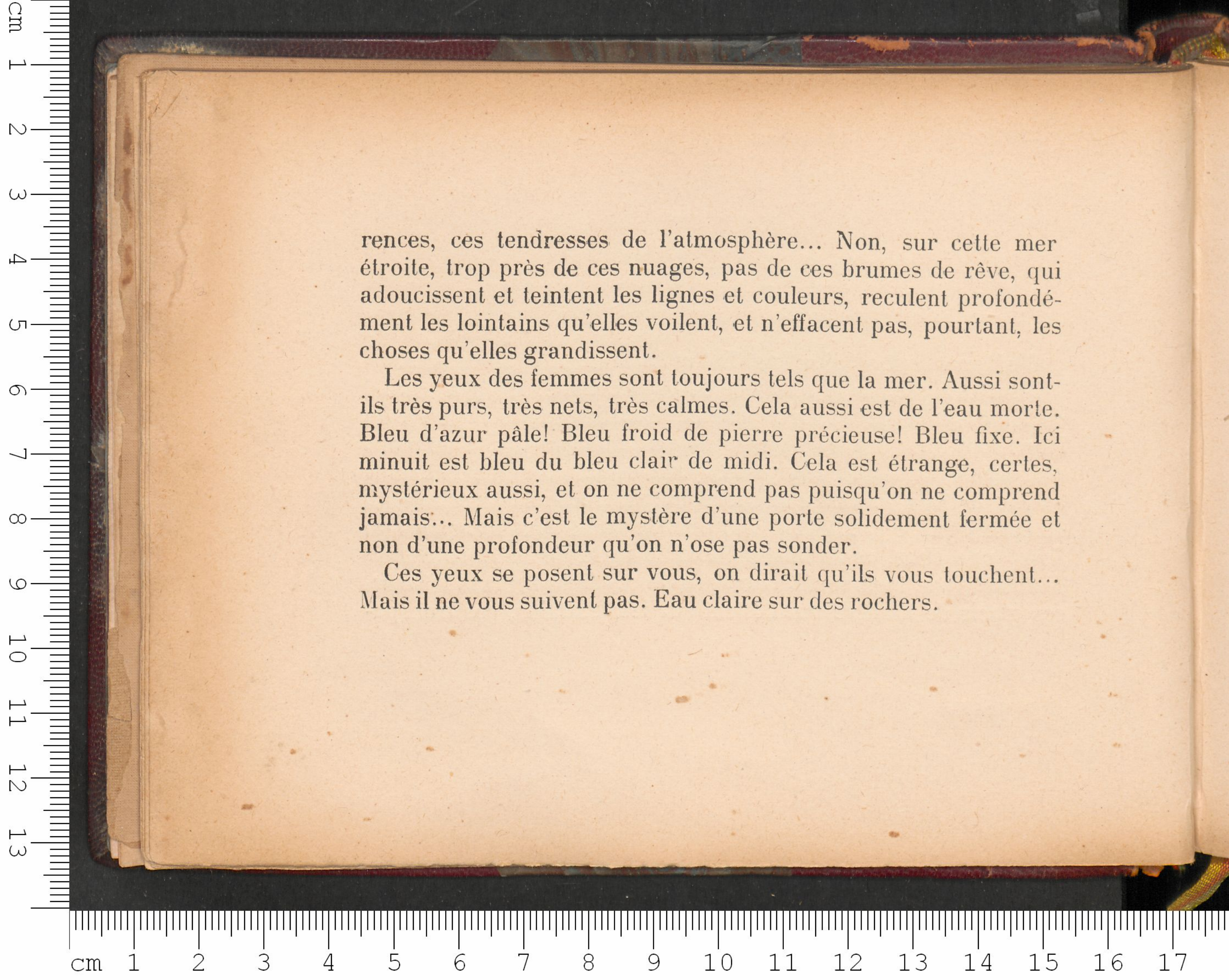
L'homme n'est pas écrasé par le ciel bleu tendu sans pli au-dessus de lui. Il ne sent pas l'immensité de la nappe sans pli de l'océan à ses pieds. Il ne sent pas ce gouffre, là, sous lui, chose proche, et cette chose si lointaine et si grande : le ciel. Il n'y a qu'une chose trouble, mer et ciel mélangés et dans laquelle il baigne, nuage familier qui vient tout près, tout près... ainsi que les oiseaux viennent en se jouant sur cette mer tranquille comme le gazon d'un parc abandonné.

On tâte du ciel, on tâte de la mer autour de soi. Cependant on les voit nets, au-dessus, au-dessous. On les voit : ils se dorent à l'aube et ils sourient. Ni haut, ni bas, dans la buée du ras du ciel, le bateau nage, ou vogue, ou glisse, on ne sait pas...



D'ailleurs tout est si calme. Est-ce bien nous qui bougeons?

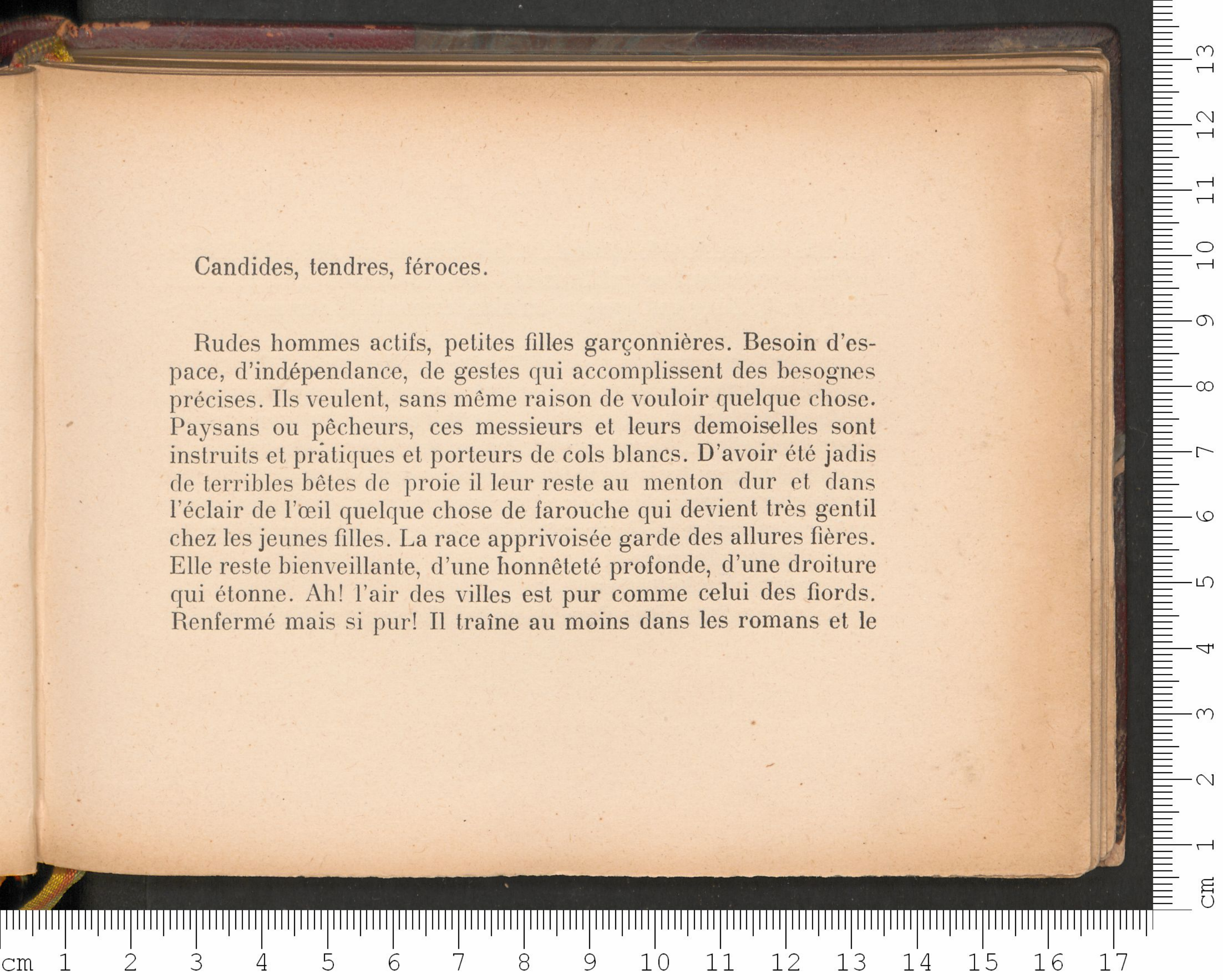
Non! ce n'est pas le rêve que ce pays évoque. Il n'y a pas ici de lointains imprécis. Le brumeux, le nébuleux, le mystère du Nord sont dans l'unique brume de nos étonnements. C'est nous qui voyons trouble. Ce pays voit juste et net. C'est de la brume au ras de l'eau qui laisse le ciel clair, précis. Ce sont des nuages compacts qui se promènent tout près de vous, vous masquent un fiord, une cime, mais laissent tout le reste de la terre défini, d'arêtes vives, sans recul. Non, pas de ces fines brumes intimes, ces glacis de lumière qui flottent sur les lointains, ces transpa-



rences, ces tendresses de l'atmosphère... Non, sur cette mer étroite, trop près de ces nuages, pas de ces brumes de rêve, qui adoucissent et teintent les lignes et couleurs, reculent profondément les lointains qu'elles voilent, et n'effacent pas, pourtant, les choses qu'elles grandissent.

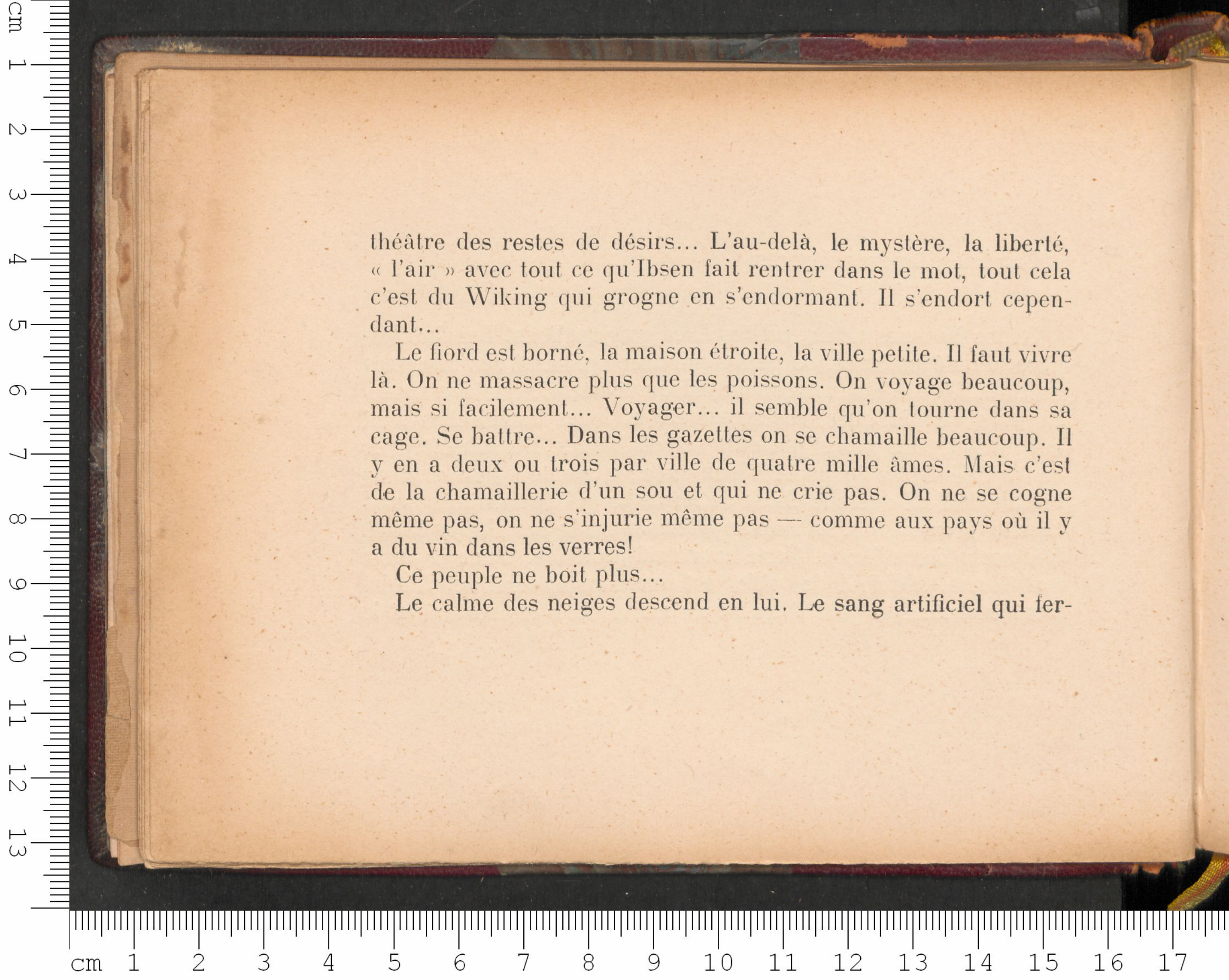
Les yeux des femmes sont toujours tels que la mer. Aussi sont-ils très purs, très nets, très calmes. Cela aussi est de l'eau morte. Bleu d'azur pâle! Bleu froid de pierre précieuse! Bleu fixe. Ici minuit est bleu du bleu clair de midi. Cela est étrange, certes, mystérieux aussi, et on ne comprend pas puisqu'on ne comprend jamais... Mais c'est le mystère d'une porte solidement fermée et non d'une profondeur qu'on n'ose pas sonder.

Ces yeux se posent sur vous, on dirait qu'ils vous touchent... Mais il ne vous suivent pas. Eau claire sur des rochers.



Candides, tendres, féroces.

Rudes hommes actifs, petites filles garçonnières. Besoin d'espace, d'indépendance, de gestes qui accomplissent des besognes précises. Ils veulent, sans même raison de vouloir quelque chose. Paysans ou pêcheurs, ces messieurs et leurs demoiselles sont instruits et pratiques et porteurs de cols blancs. D'avoir été jadis de terribles bêtes de proie il leur reste au menton dur et dans l'éclair de l'œil quelque chose de farouche qui devient très gentil chez les jeunes filles. La race apprivoisée garde des allures fières. Elle reste bienveillante, d'une honnêteté profonde, d'une droiture qui étonne. Ah! l'air des villes est pur comme celui des fiords. Renfermé mais si pur! Il traîne au moins dans les romans et le

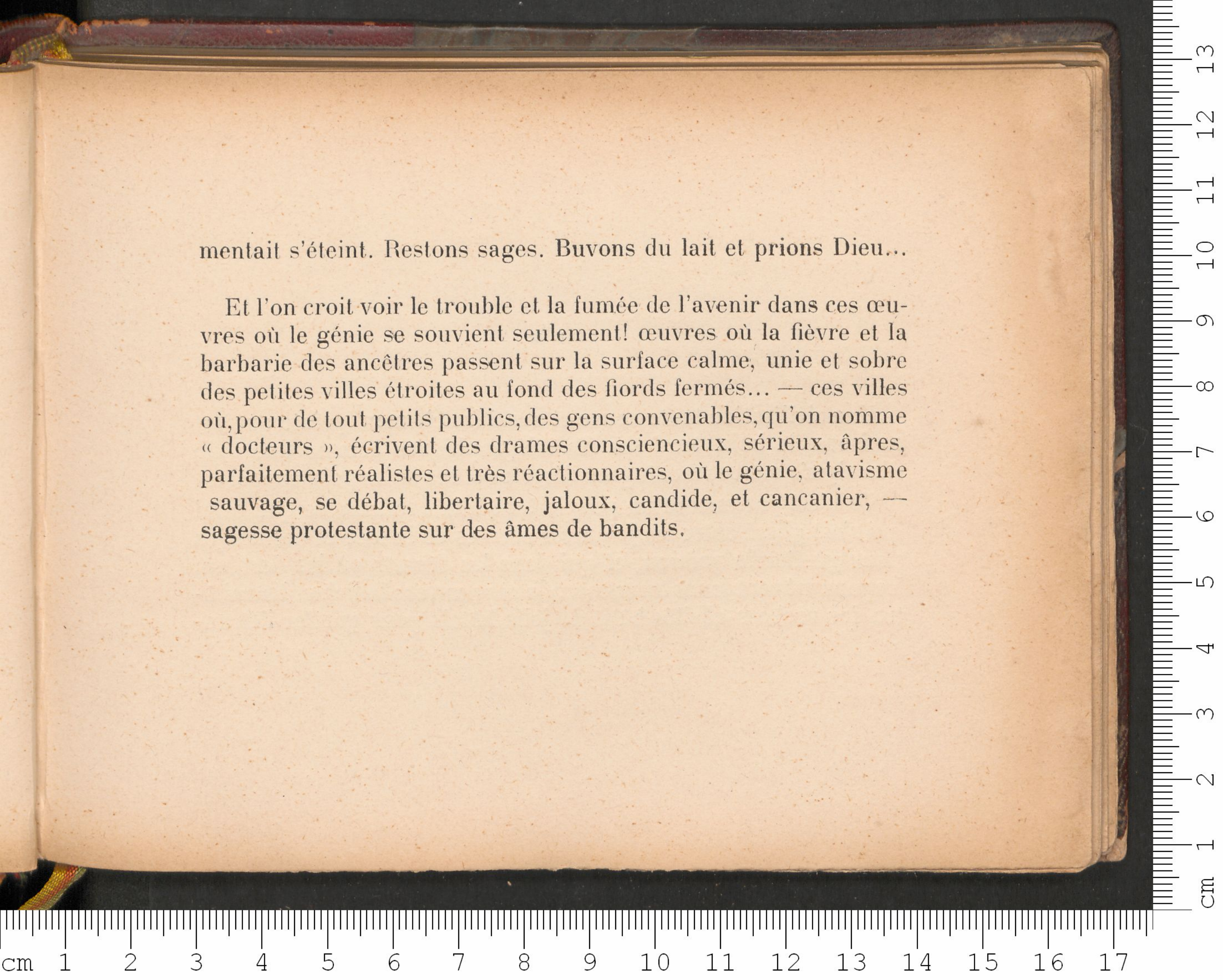


théâtre des restes de désirs... L'au-delà, le mystère, la liberté, « l'air » avec tout ce qu'Ibsen fait rentrer dans le mot, tout cela c'est du Wiking qui grogne en s'endormant. Il s'endort cependant...

Le fiord est borné, la maison étroite, la ville petite. Il faut vivre là. On ne massacre plus que les poissons. On voyage beaucoup, mais si facilement... Voyager... il semble qu'on tourne dans sa cage. Se battre... Dans les gazettes on se chamaille beaucoup. Il y en a deux ou trois par ville de quatre mille âmes. Mais c'est de la chamaillerie d'un sou et qui ne crie pas. On ne se cogne même pas, on ne s'injurie même pas — comme aux pays où il y a du vin dans les verres!

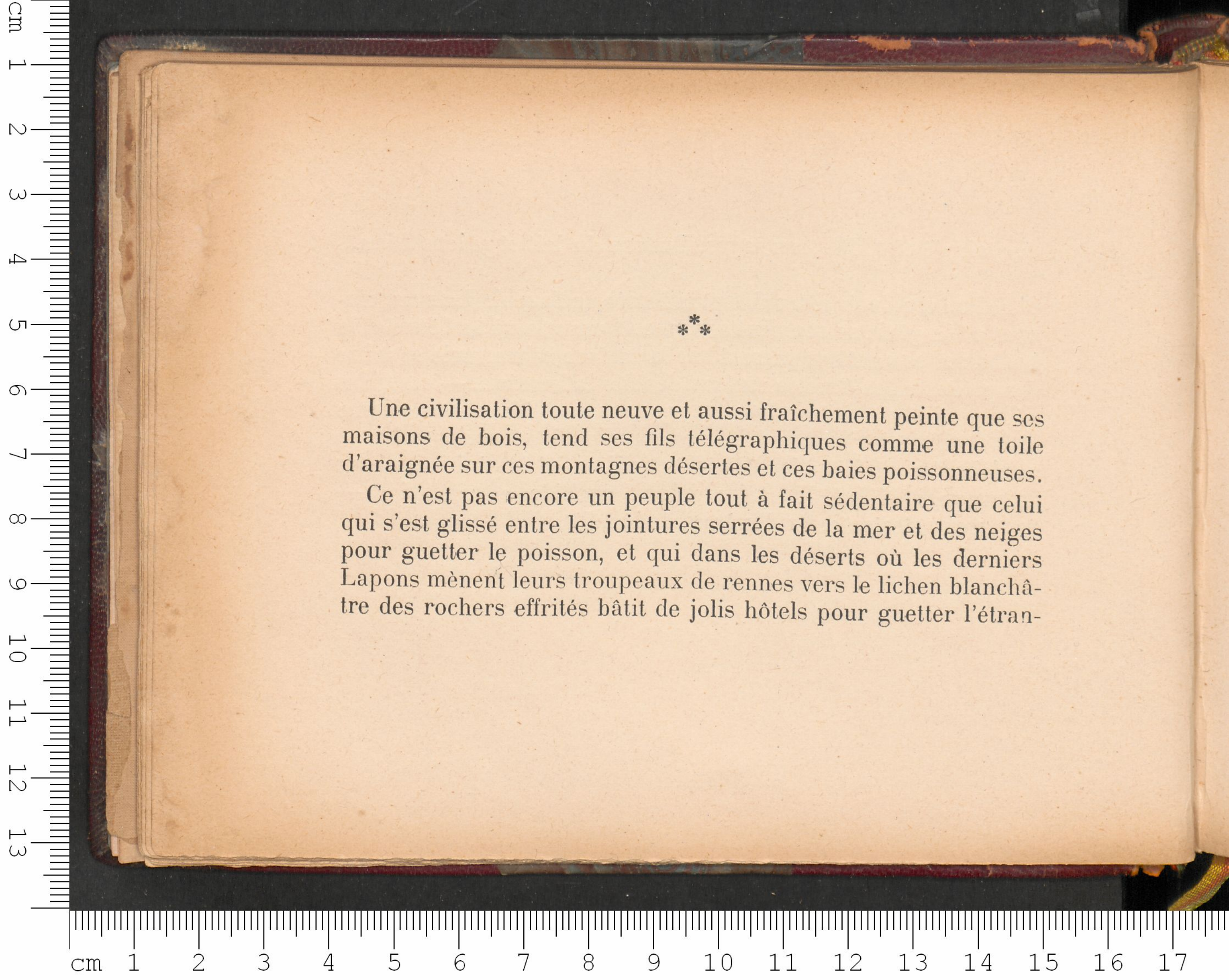
Ce peuple ne boit plus...

Le calme des neiges descend en lui. Le sang artificiel qui fer-



mentait s'éteint. Restons sages. Buvons du lait et prions Dieu...

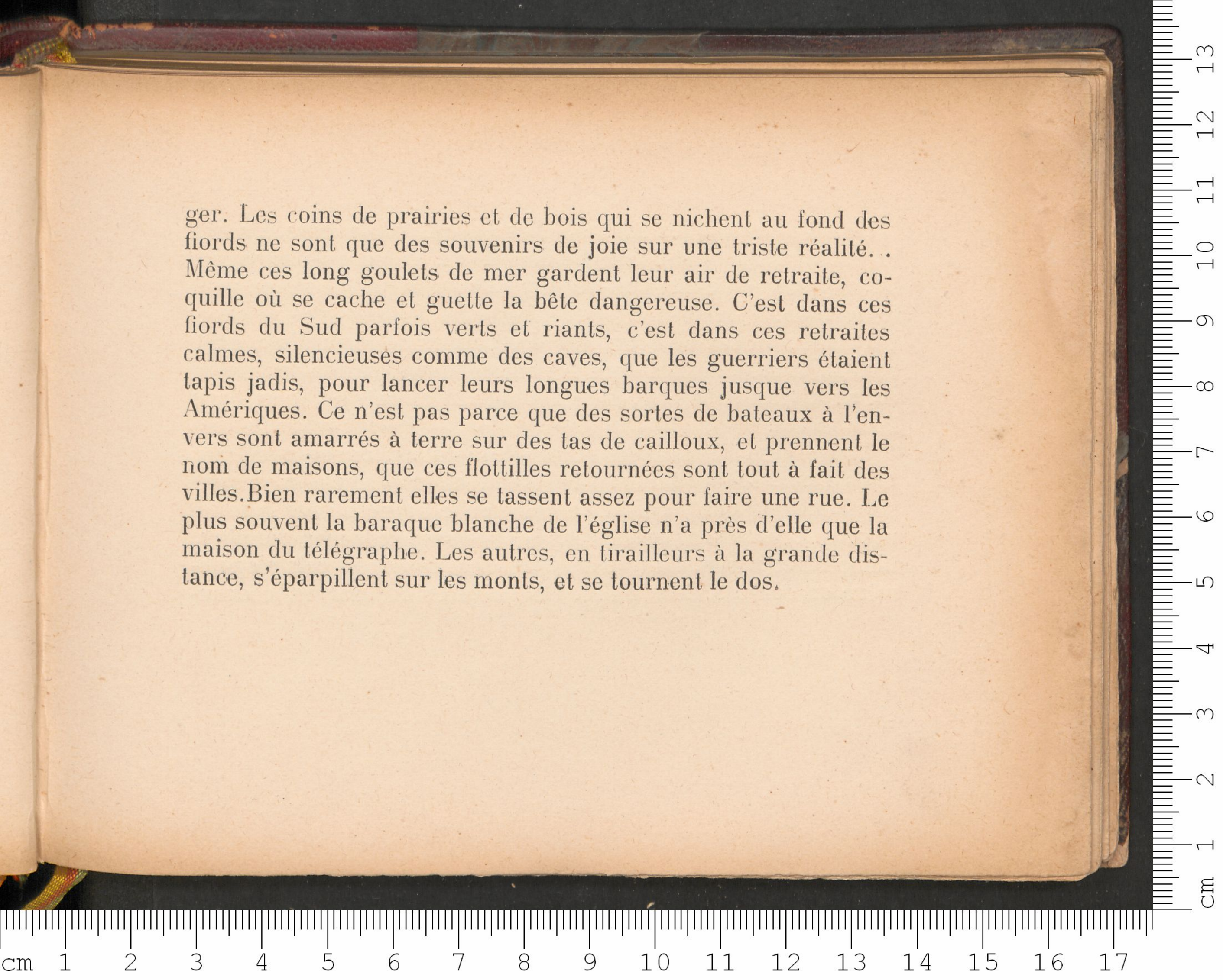
Et l'on croit voir le trouble et la fumée de l'avenir dans ces œuvres où le génie se souvient seulement! œuvres où la fièvre et la barbarie des ancêtres passent sur la surface calme, unie et sobre des petites villes étroites au fond des fiords fermés... — ces villes où, pour de tout petits publics, des gens convenables, qu'on nomme « docteurs », écrivent des drames consciencieux, sérieux, âpres, parfaitement réalistes et très réactionnaires, où le génie, atavisme sauvage, se débat, libertaire, jaloux, candide, et cancanier, — sagesse protestante sur des âmes de bandits.



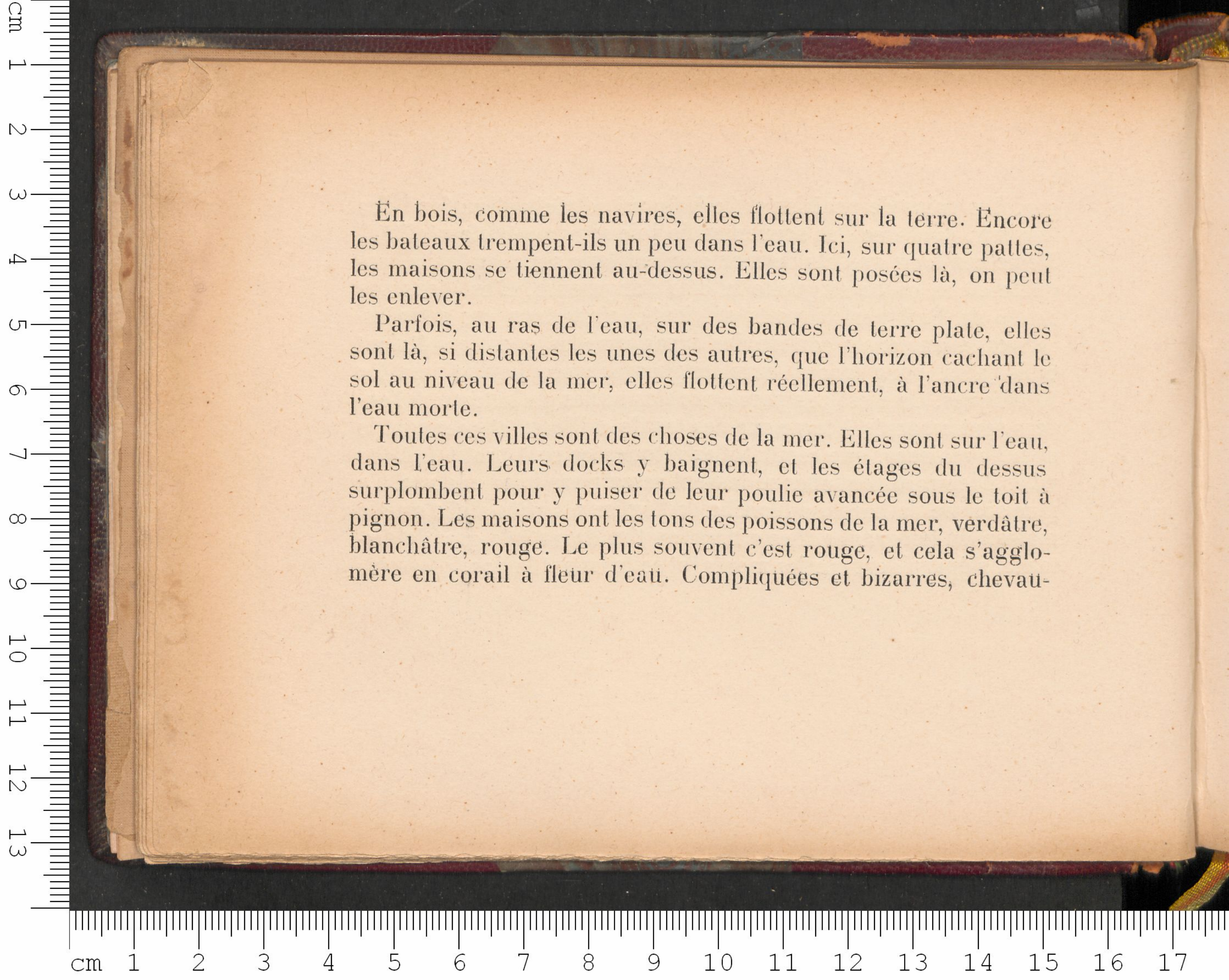
***

Une civilisation toute neuve et aussi fraîchement peinte que ses maisons de bois, tend ses fils télégraphiques comme une toile d'araignée sur ces montagnes désertes et ces baies poissonneuses.

Ce n'est pas encore un peuple tout à fait sédentaire que celui qui s'est glissé entre les jointures serrées de la mer et des neiges pour guetter le poisson, et qui dans les déserts où les derniers Lapons mènent leurs troupeaux de rennes vers le lichen blanchâtre des rochers effrités bâtit de jolis hôtels pour guetter l'étran-



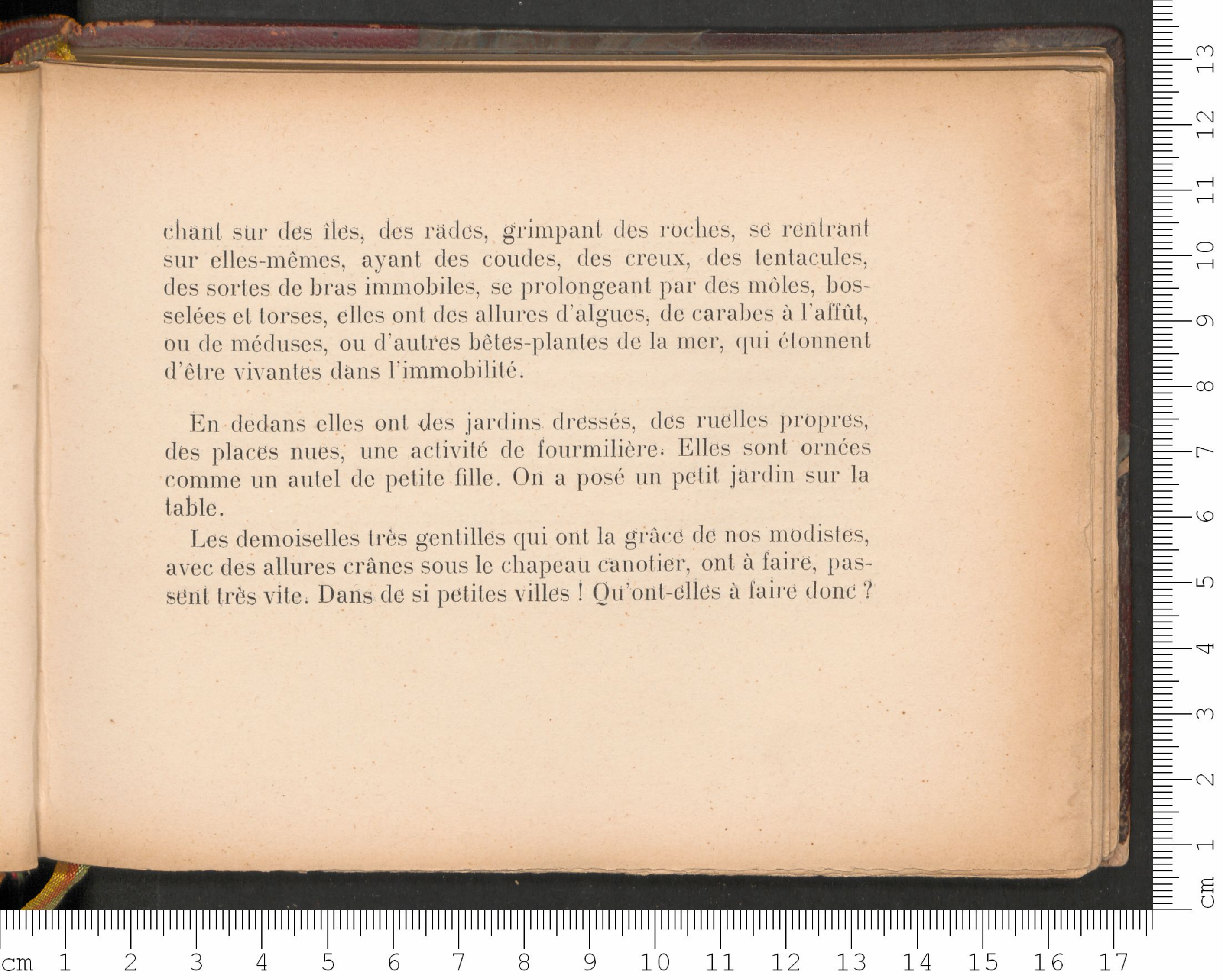
ger. Les coins de prairies et de bois qui se nichent au fond des fiords ne sont que des souvenirs de joie sur une triste réalité... Même ces long goulets de mer gardent leur air de retraite, coquille où se cache et guette la bête dangereuse. C'est dans ces fiords du Sud parfois verts et riants, c'est dans ces retraites calmes, silencieuses comme des caves, que les guerriers étaient tapis jadis, pour lancer leurs longues barques jusque vers les Amériques. Ce n'est pas parce que des sortes de bateaux à l'envers sont amarrés à terre sur des tas de cailloux, et prennent le nom de maisons, que ces flottilles retournées sont tout à fait des villes. Bien rarement elles se tassent assez pour faire une rue. Le plus souvent la baraque blanche de l'église n'a près d'elle que la maison du télégraphe. Les autres, en tirailleurs à la grande distance, s'éparpillent sur les monts, et se tournent le dos.



En bois, comme les navires, elles flottent sur la terre. Encore les bateaux trempent-ils un peu dans l'eau. Ici, sur quatre pattes, les maisons se tiennent au-dessus. Elles sont posées là, on peut les enlever.

Parfois, au ras de l'eau, sur des bandes de terre plate, elles sont là, si distantes les unes des autres, que l'horizon cachant le sol au niveau de la mer, elles flottent réellement, à l'ancre dans l'eau morte.

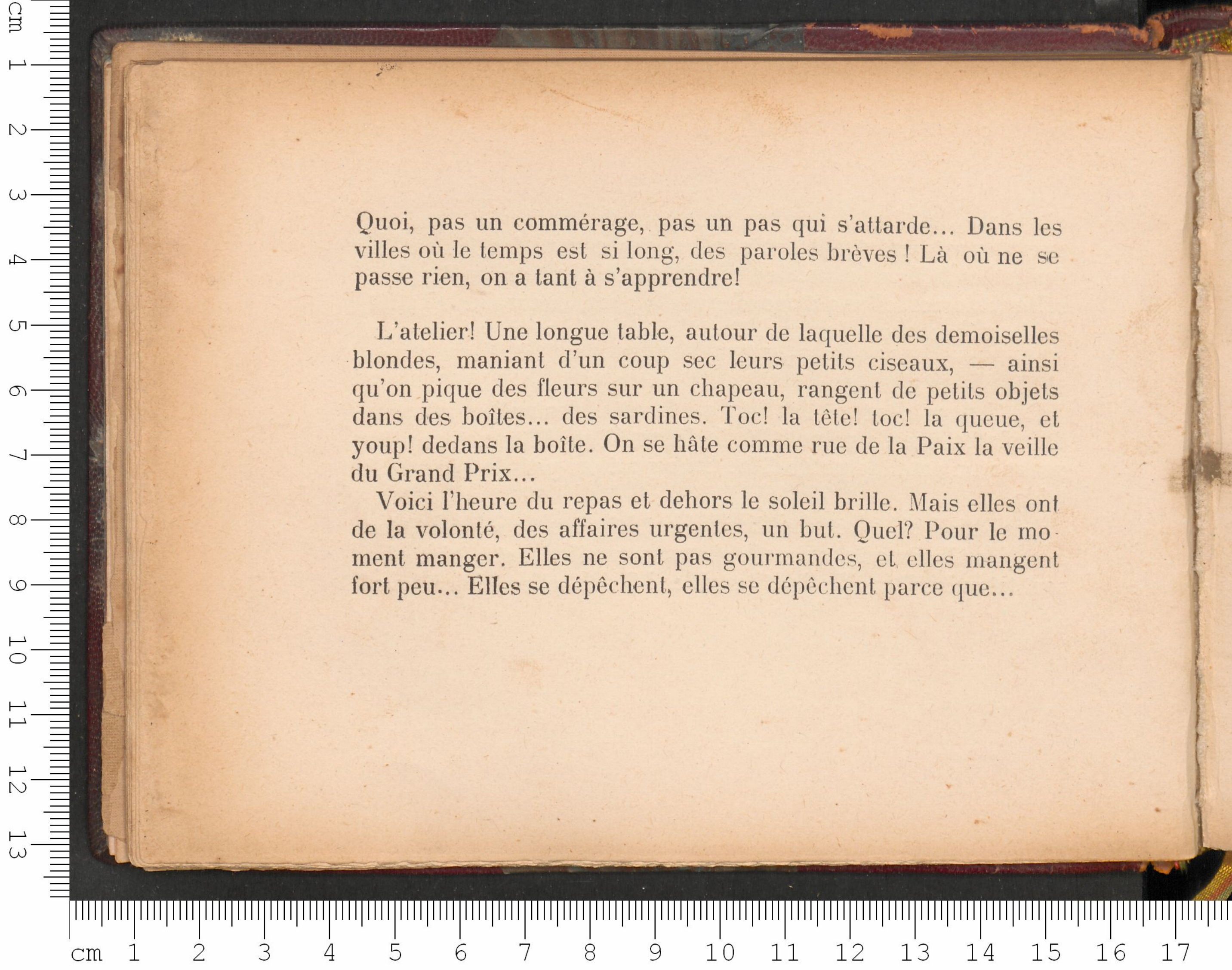
Toutes ces villes sont des choses de la mer. Elles sont sur l'eau, dans l'eau. Leurs docks y baignent, et les étages du dessus surplombent pour y puiser de leur poulie avancée sous le toit à pignon. Les maisons ont les tons des poissons de la mer, verdâtre, blanchâtre, rouge. Le plus souvent c'est rouge, et cela s'agglomère en corail à fleur d'eau. Compliquées et bizarres, chevau-



chant sur des îles, des rades, grimpant des roches, se rentrant sur elles-mêmes, ayant des coudes, des creux, des tentacules, des sortes de bras immobiles, se prolongeant par des môles, bosselées et torses, elles ont des allures d'algues, de carabes à l'affût, ou de méduses, ou d'autres bêtes-plantes de la mer, qui étonnent d'être vivantes dans l'immobilité.

En dedans elles ont des jardins dressés, des ruelles propres, des places nues, une activité de fourmilière. Elles sont ornées comme un autel de petite fille. On a posé un petit jardin sur la table.

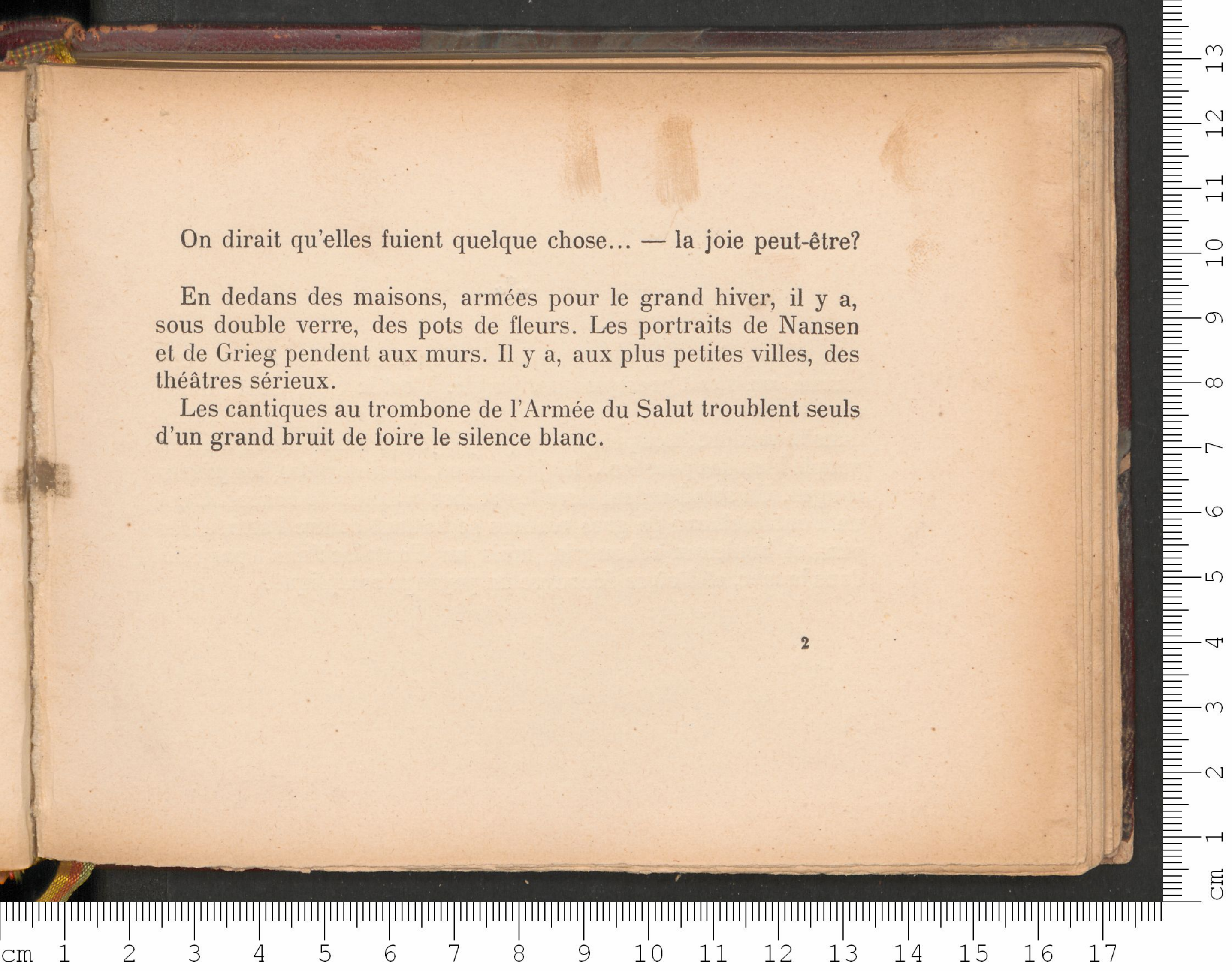
Les demoiselles très gentilles qui ont la grâce de nos modistes, avec des allures crânes sous le chapeau canotier, ont à faire, passent très vite. Dans de si petites villes ! Qu'ont-elles à faire donc ?



Quoi, pas un commérage, pas un pas qui s'attarde... Dans les villes où le temps est si long, des paroles brèves ! Là où ne se passe rien, on a tant à s'apprendre!

L'atelier! Une longue table, autour de laquelle des demoiselles blondes, maniant d'un coup sec leurs petits ciseaux, — ainsi qu'on pique des fleurs sur un chapeau, rangent de petits objets dans des boîtes... des sardines. Toc! la tête! toc! la queue, et youp! dedans la boîte. On se hâte comme rue de la Paix la veille du Grand Prix...

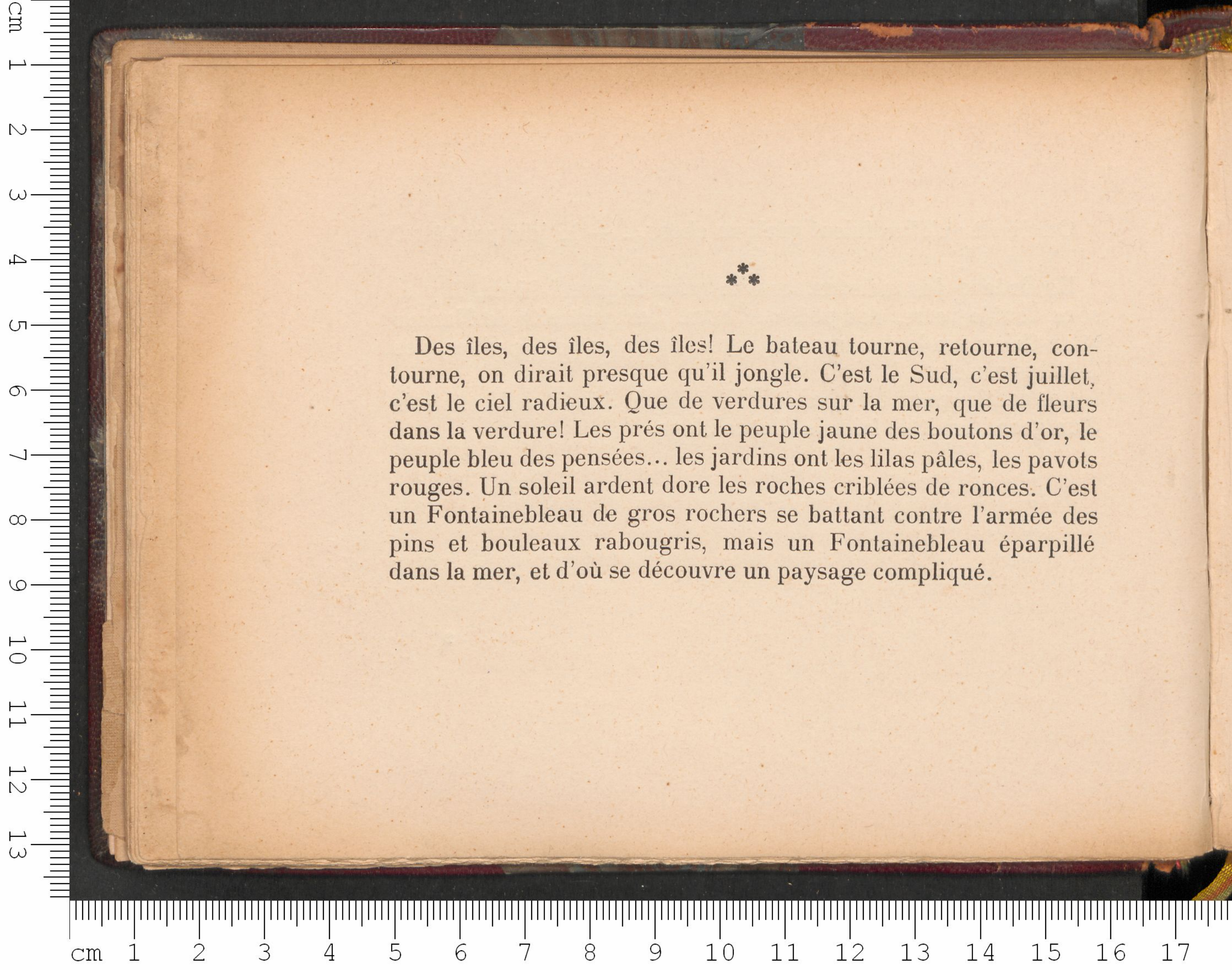
Voici l'heure du repas et dehors le soleil brille. Mais elles ont de la volonté, des affaires urgentes, un but. Quel? Pour le moment manger. Elles ne sont pas gourmandes, et elles mangent fort peu... Elles se dépêchent, elles se dépêchent parce que...



On dirait qu'elles fuient quelque chose... — la joie peut-être?

En dedans des maisons, armées pour le grand hiver, il y a, sous double verre, des pots de fleurs. Les portraits de Nansen et de Grieg pendent aux murs. Il y a, aux plus petites villes, des théâtres sérieux.

Les cantiques au trombone de l'Armée du Salut troublent seuls d'un grand bruit de foire le silence blanc.



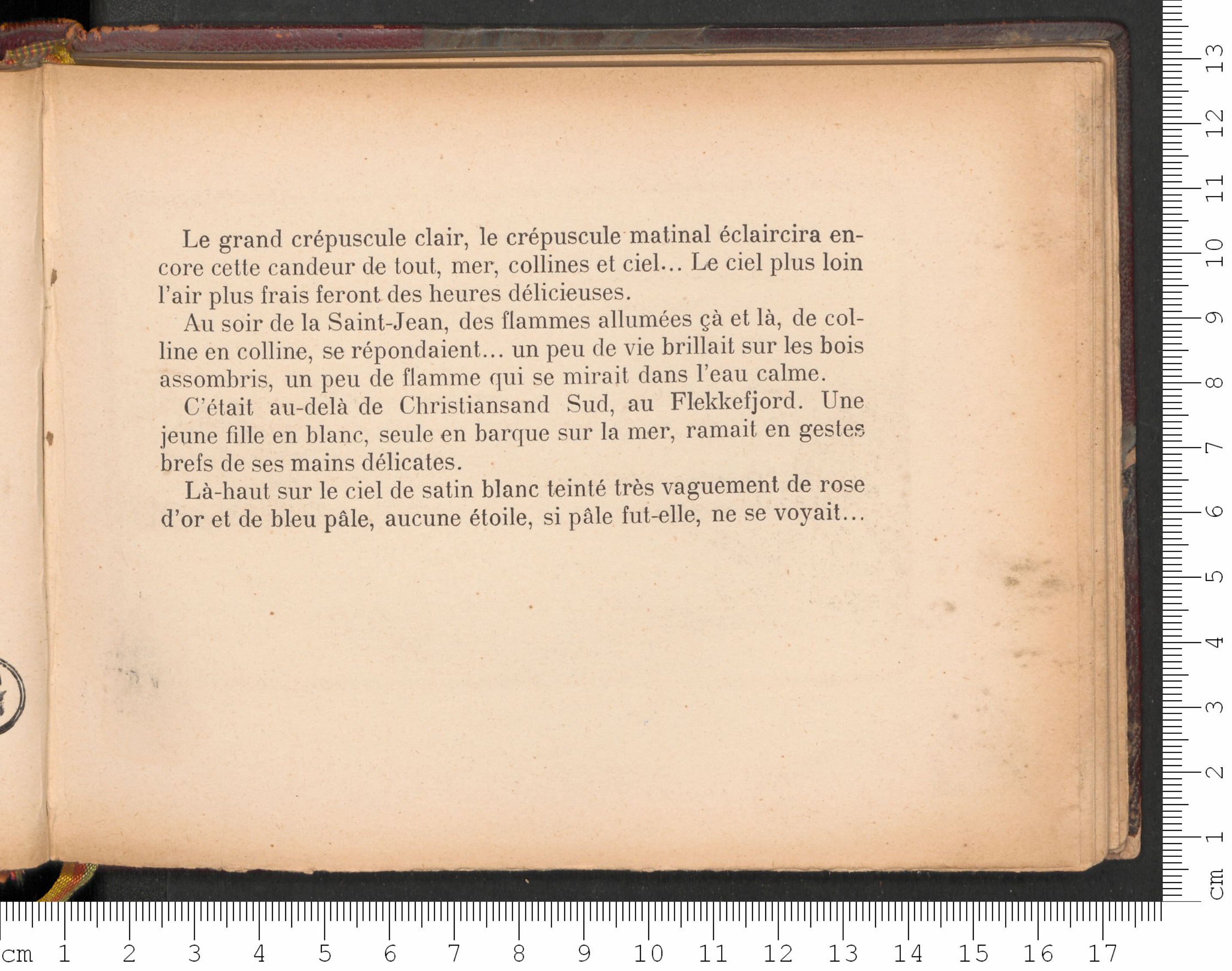
⁂

Des îles, des îles, des îles! Le bateau tourne, retourne, contourne, on dirait presque qu'il jongle. C'est le Sud, c'est juillet, c'est le ciel radieux. Que de verdures sur la mer, que de fleurs dans la verdure! Les prés ont le peuple jaune des boutons d'or, le peuple bleu des pensées... les jardins ont les lilas pâles, les pavots rouges. Un soleil ardent dore les roches criblées de ronces. C'est un Fontainebleau de gros rochers se battant contre l'armée des pins et bouleaux rabougris, mais un Fontainebleau éparpillé dans la mer, et d'où se découvre un paysage compliqué.

Entre des prés fleuris un beau fleuve bleu coule ; c'est fête ! les deux côtés des collines aux belles forêts. Des maisons me rappellent les baraques de jadis où les canotiers joyeux du dimanche remisaient à Bougival leurs amours et leur barque... O joie! des bruyères roses si près de l'eau claire... O fleuve! — Mais ce n'est pas un fleuve, c'est de l'eau de mer, c'est un fiord. Morte, cette eau. Aucun chant n'anime ces maisons. Elles ne sont pas posées là à la diable, pour une fête, elles sont là pour toute la neige et toute la nuit du long hiver...

En ce moment c'est le long beau jour du court été. Ce ciel clair et bleu va rester bleu et clair au-dessus des bois, au-dessus des fleurs qui ne se fermeront pas. Est-ce là le Paradis? Du « toujours » dans le bleu?


FLEKKEFJORD



Le grand crépuscule clair, le crépuscule matinal éclaircira encore cette candeur de tout, mer, collines et ciel... Le ciel plus loin l'air plus frais feront des heures délicieuses.

Au soir de la Saint-Jean, des flammes allumées çà et là, de colline en colline, se répondaient... un peu de vie brillait sur les bois assombris, un peu de flamme qui se mirait dans l'eau calme.

C'était au-delà de Christiansand Sud, au Flekkefjord. Une jeune fille en blanc, seule en barque sur la mer, ramait en gestes brefs de ses mains délicates.

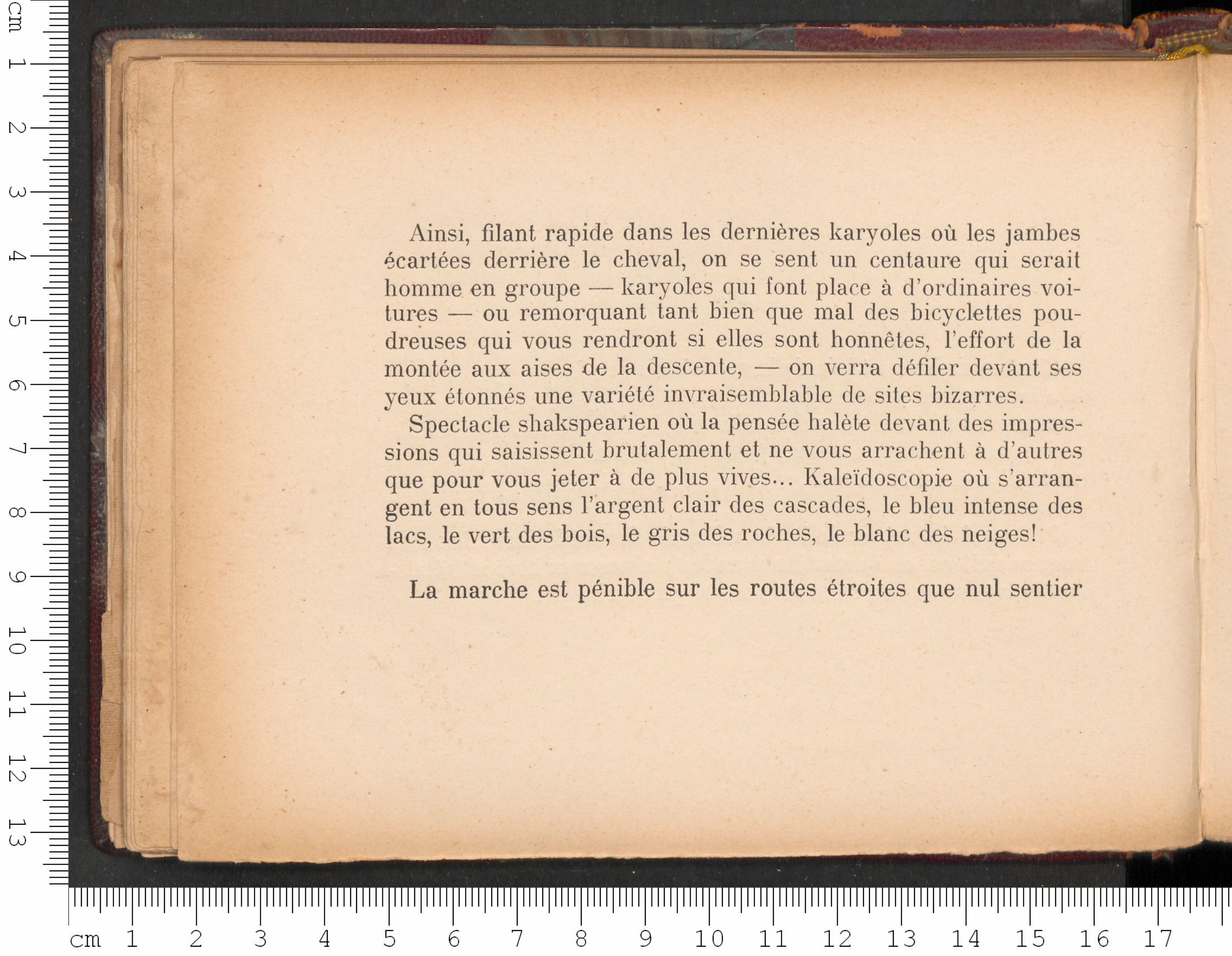
Là-haut sur le ciel de satin blanc teinté très vaguement de rose d'or et de bleu pâle, aucune étoile, si pâle fut-elle, ne se voyait...



***

C'est en dedans, et loin de la monotonie des fiords, que ce pays révèle sa grâce pittoresque. Sa netteté de lignes et son peu de profondeur demandent qu'on aille vite, qu'on agisse. Pas de flânerie, pas de rêve, marchez, passez... Rien ne bouge, c'est vous seul qui animez la terre. Les distances sont énormes, passez très vite...

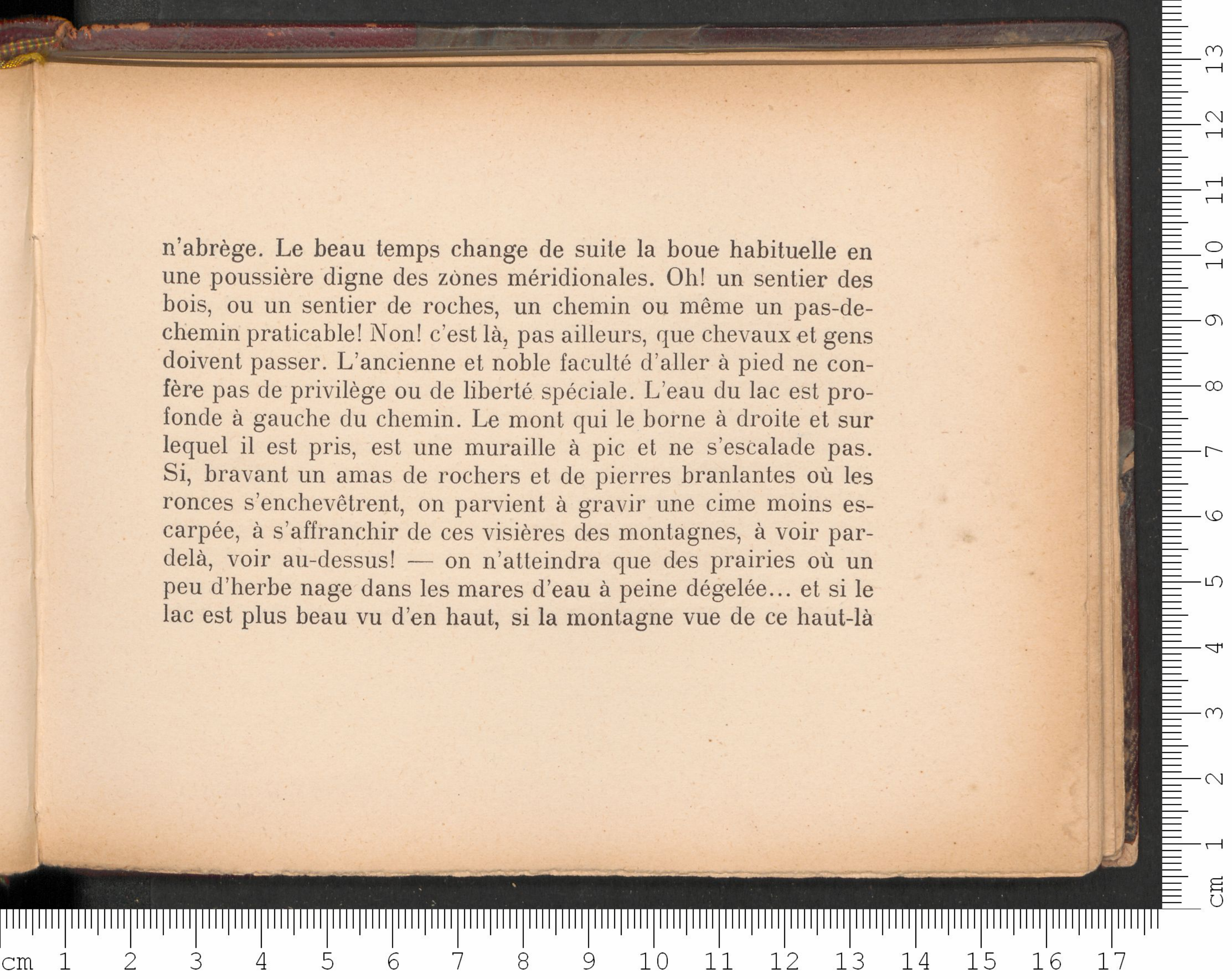
Patience! Au retour de la Scandinavie devant la mer libre aux vagues agitées, ou devant les grandes plaines aux herbes frémissantes, vous vous arrêterez et vous regarderez agir.



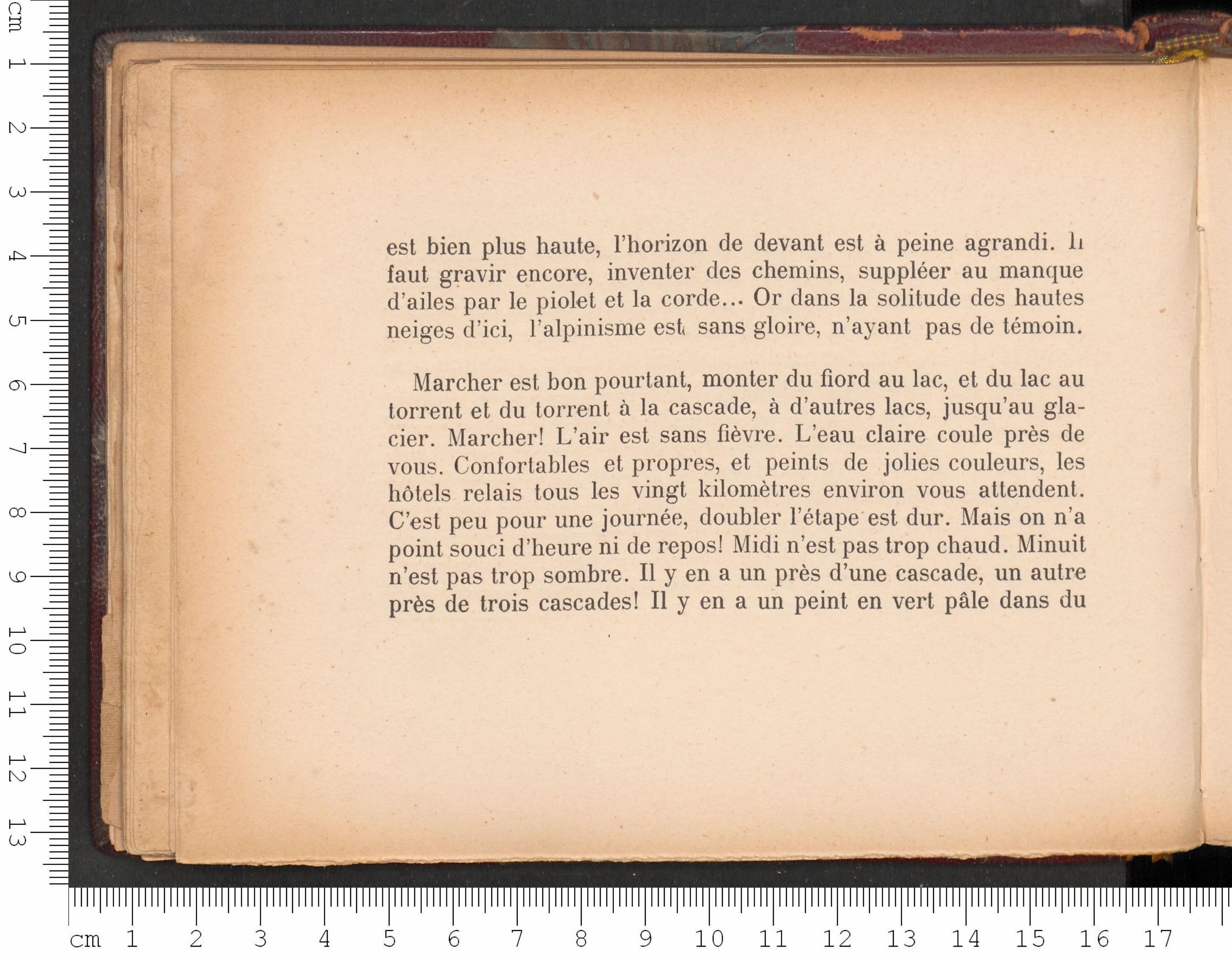
Ainsi, filant rapide dans les dernières karyoles où les jambes écartées derrière le cheval, on se sent un centaure qui serait homme en groupe — karyoles qui font place à d'ordinaires voitures — ou remorquant tant bien que mal des bicyclettes poudreuses qui vous rendront si elles sont honnêtes, l'effort de la montée aux aises de la descente, — on verra défiler devant ses yeux étonnés une variété invraisemblable de sites bizarres.

Spectacle shakspearien où la pensée halète devant des impressions qui saisissent brutalement et ne vous arrachent à d'autres que pour vous jeter à de plus vives... Kaleïdoscopie où s'arrangent en tous sens l'argent clair des cascades, le bleu intense des lacs, le vert des bois, le gris des roches, le blanc des neiges!

La marche est pénible sur les routes étroites que nul sentier

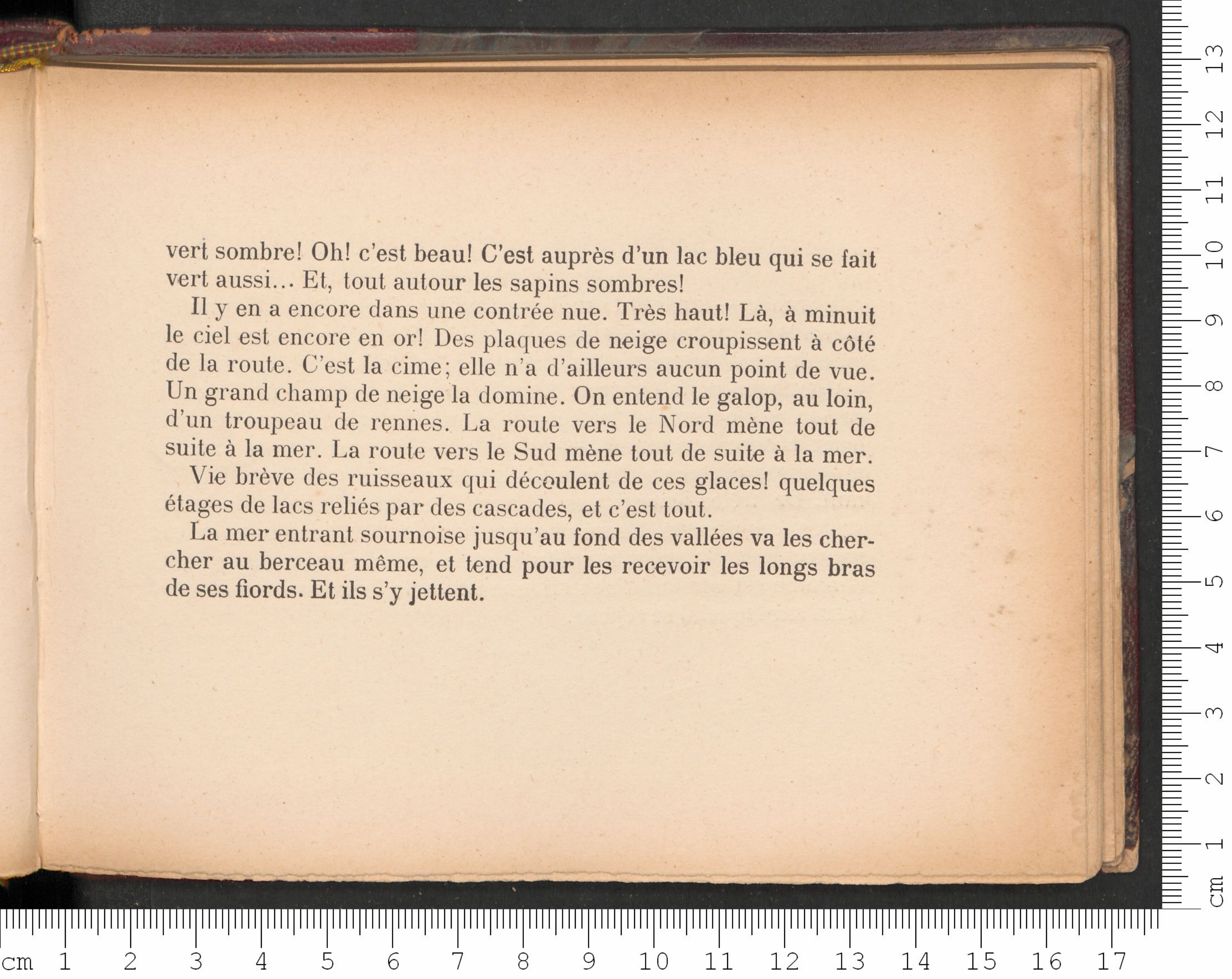


n'abrège. Le beau temps change de suite la boue habituelle en une poussière digne des zones méridionales. Oh! un sentier des bois, ou un sentier de roches, un chemin ou même un pas-de-chemin praticable! Non! c'est là, pas ailleurs, que chevaux et gens doivent passer. L'ancienne et noble faculté d'aller à pied ne confère pas de privilège ou de liberté spéciale. L'eau du lac est profonde à gauche du chemin. Le mont qui le borne à droite et sur lequel il est pris, est une muraille à pic et ne s'escalade pas. Si, bravant un amas de rochers et de pierres branlantes où les ronces s'enchevêtrent, on parvient à gravir une cime moins escarpée, à s'affranchir de ces visières des montagnes, à voir par-delà, voir au-dessus! — on n'atteindra que des prairies où un peu d'herbe nage dans les mares d'eau à peine dégelée... et si le lac est plus beau vu d'en haut, si la montagne vue de ce haut-là



est bien plus haute, l'horizon de devant est à peine agrandi. Il faut gravir encore, inventer des chemins, suppléer au manque d'ailes par le piolet et la corde... Or dans la solitude des hautes neiges d'ici, l'alpinisme est sans gloire, n'ayant pas de témoin.

Marcher est bon pourtant, monter du fiord au lac, et du lac au torrent et du torrent à la cascade, à d'autres lacs, jusqu'au glacier. Marcher! L'air est sans fièvre. L'eau claire coule près de vous. Confortables et propres, et peints de jolies couleurs, les hôtels relais tous les vingt kilomètres environ vous attendent. C'est peu pour une journée, doubler l'étape est dur. Mais on n'a point souci d'heure ni de repos! Midi n'est pas trop chaud. Minuit n'est pas trop sombre. Il y en a un près d'une cascade, un autre près de trois cascades! Il y en a un peint en vert pâle dans du

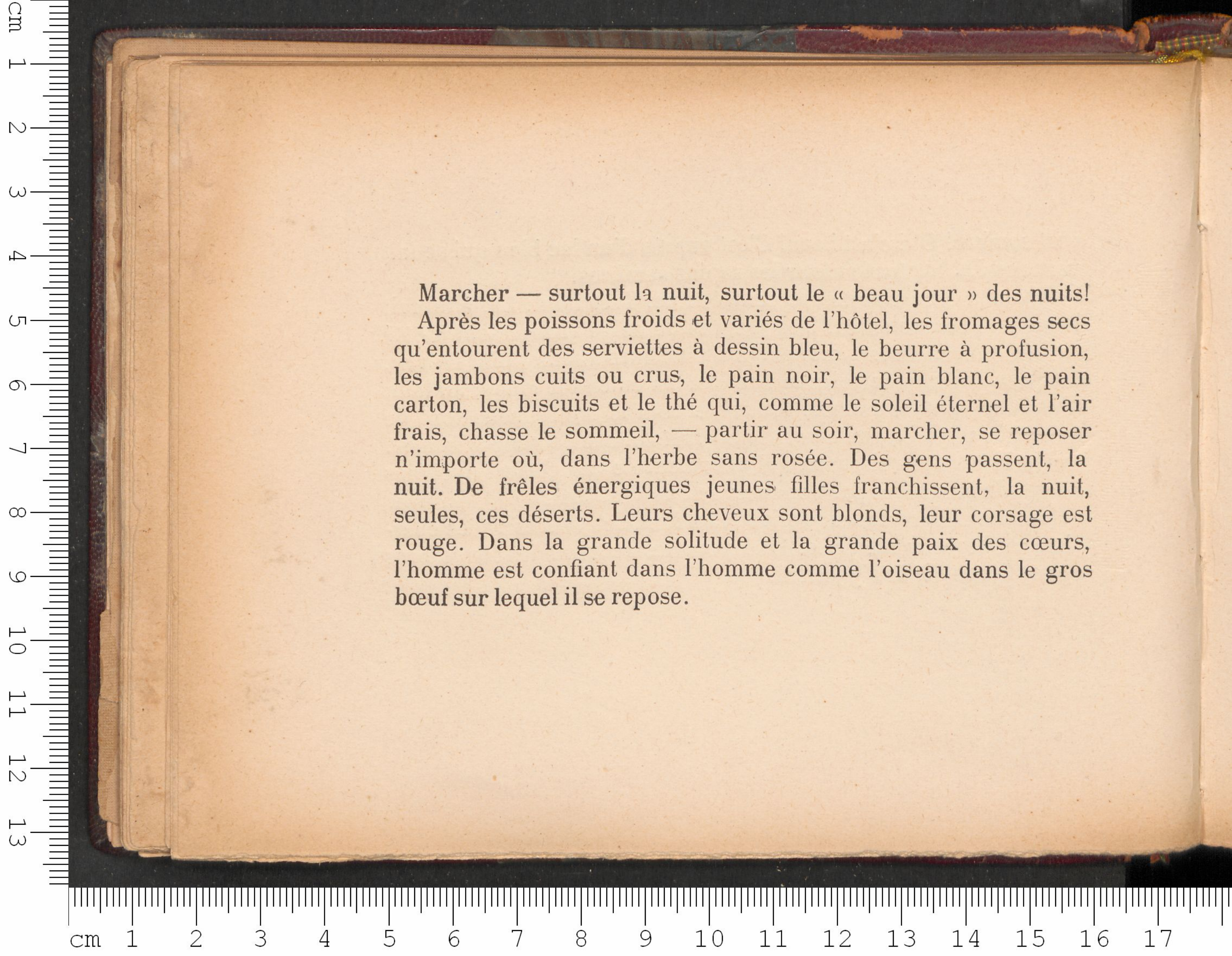


vert sombre! Oh! c'est beau! C'est auprès d'un lac bleu qui se fait vert aussi... Et, tout autour les sapins sombres!

Il y en a encore dans une contrée nue. Très haut! Là, à minuit le ciel est encore en or! Des plaques de neige croupissent à côté de la route. C'est la cime; elle n'a d'ailleurs aucun point de vue. Un grand champ de neige la domine. On entend le galop, au loin, d'un troupeau de rennes. La route vers le Nord mène tout de suite à la mer. La route vers le Sud mène tout de suite à la mer.

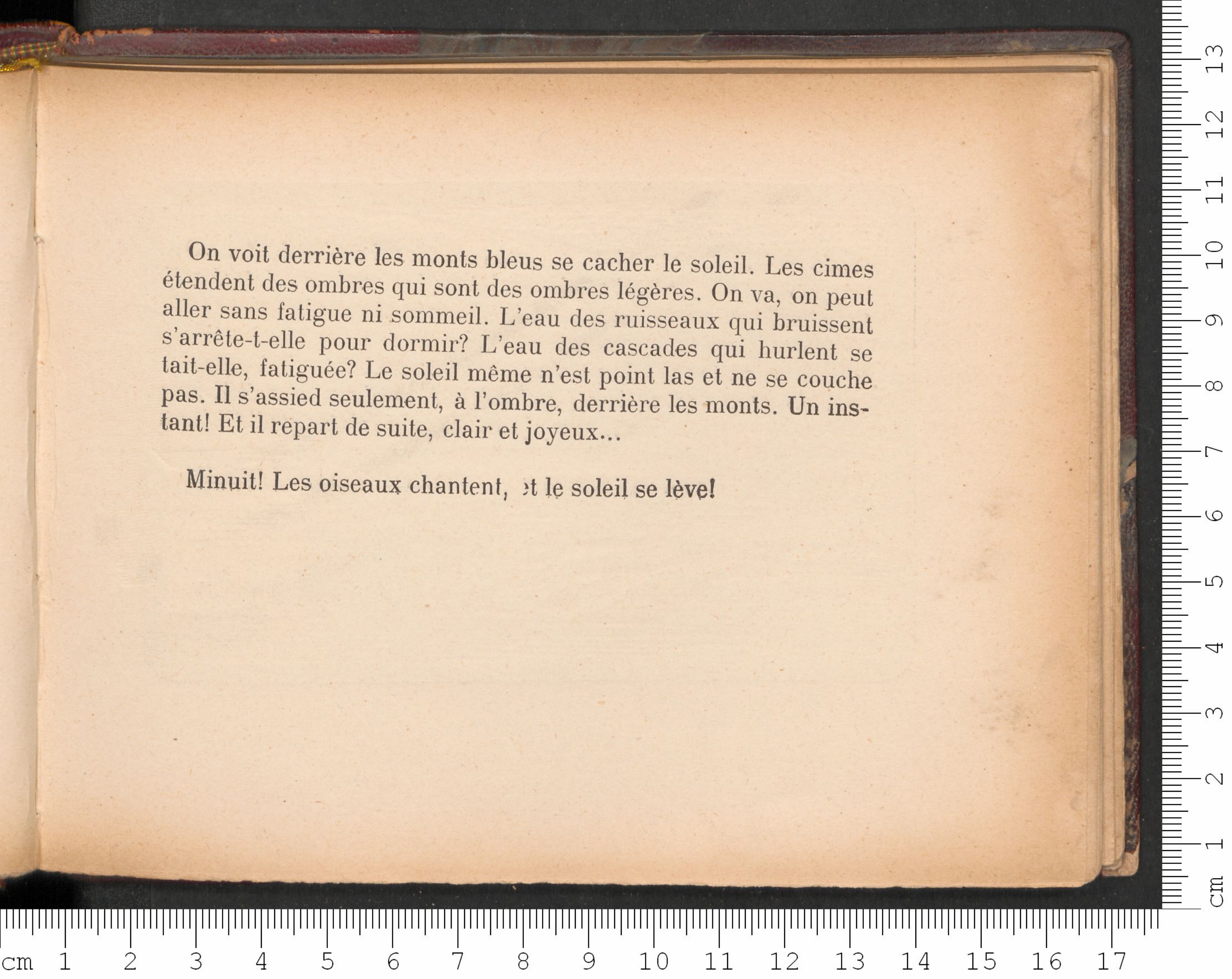
Vie brève des ruisseaux qui découlent de ces glaces! quelques étages de lacs reliés par des cascades, et c'est tout.

La mer entrant sournoise jusqu'au fond des vallées va les chercher au berceau même, et tend pour les recevoir les longs bras de ses fiords. Et ils s'y jettent.



Marcher — surtout la nuit, surtout le « beau jour » des nuits!

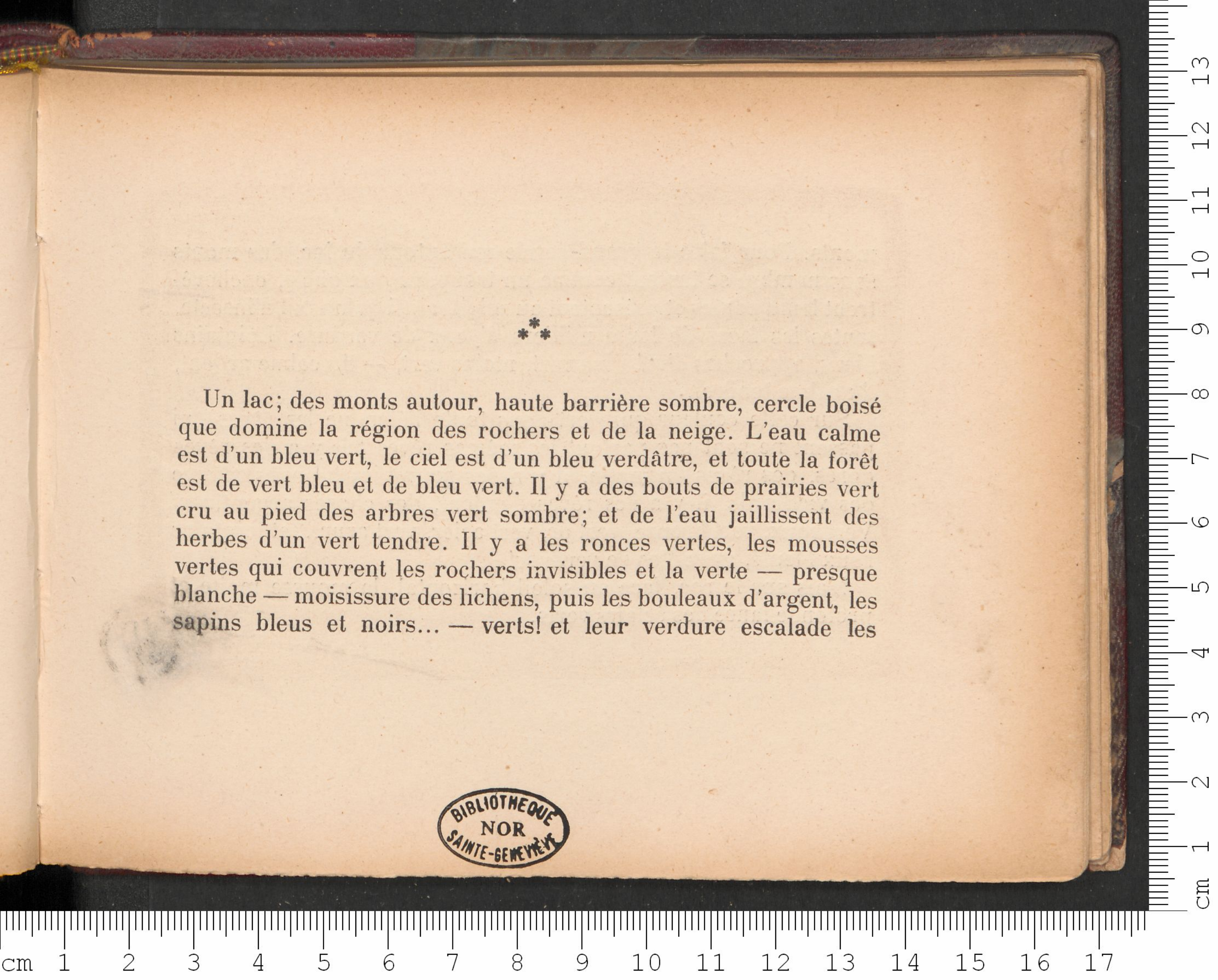
Après les poissons froids et variés de l'hôtel, les fromages secs qu'entourent des serviettes à dessin bleu, le beurre à profusion, les jambons cuits ou crus, le pain noir, le pain blanc, le pain carton, les biscuits et le thé qui, comme le soleil éternel et l'air frais, chasse le sommeil, — partir au soir, marcher, se reposer n'importe où, dans l'herbe sans rosée. Des gens passent, la nuit. De frêles énergiques jeunes filles franchissent, la nuit, seules, ces déserts. Leurs cheveux sont blonds, leur corsage est rouge. Dans la grande solitude et la grande paix des cœurs, l'homme est confiant dans l'homme comme l'oiseau dans le gros bœuf sur lequel il se repose.



On voit derrière les monts bleus se cacher le soleil. Les cimes étendent des ombres qui sont des ombres légères. On va, on peut aller sans fatigue ni sommeil. L'eau des ruisseaux qui bruissent s'arrête-t-elle pour dormir? L'eau des cascades qui hurlent se tait-elle, fatiguée? Le soleil même n'est point las et ne se couche pas. Il s'assied seulement, à l'ombre, derrière les monts. Un instant! Et il repart de suite, clair et joyeux...

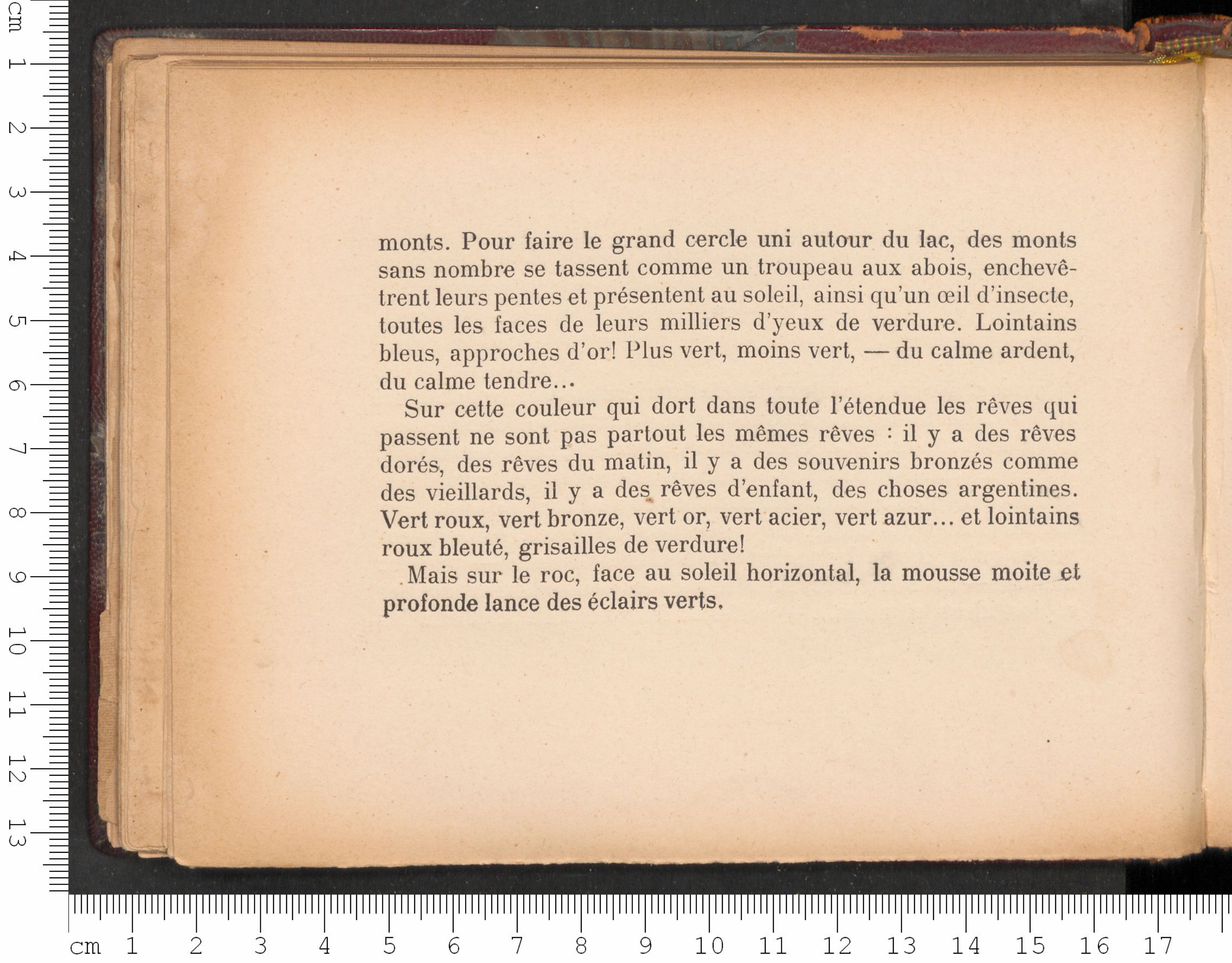
Minuit! Les oiseaux chantent, et le soleil se lève!





***

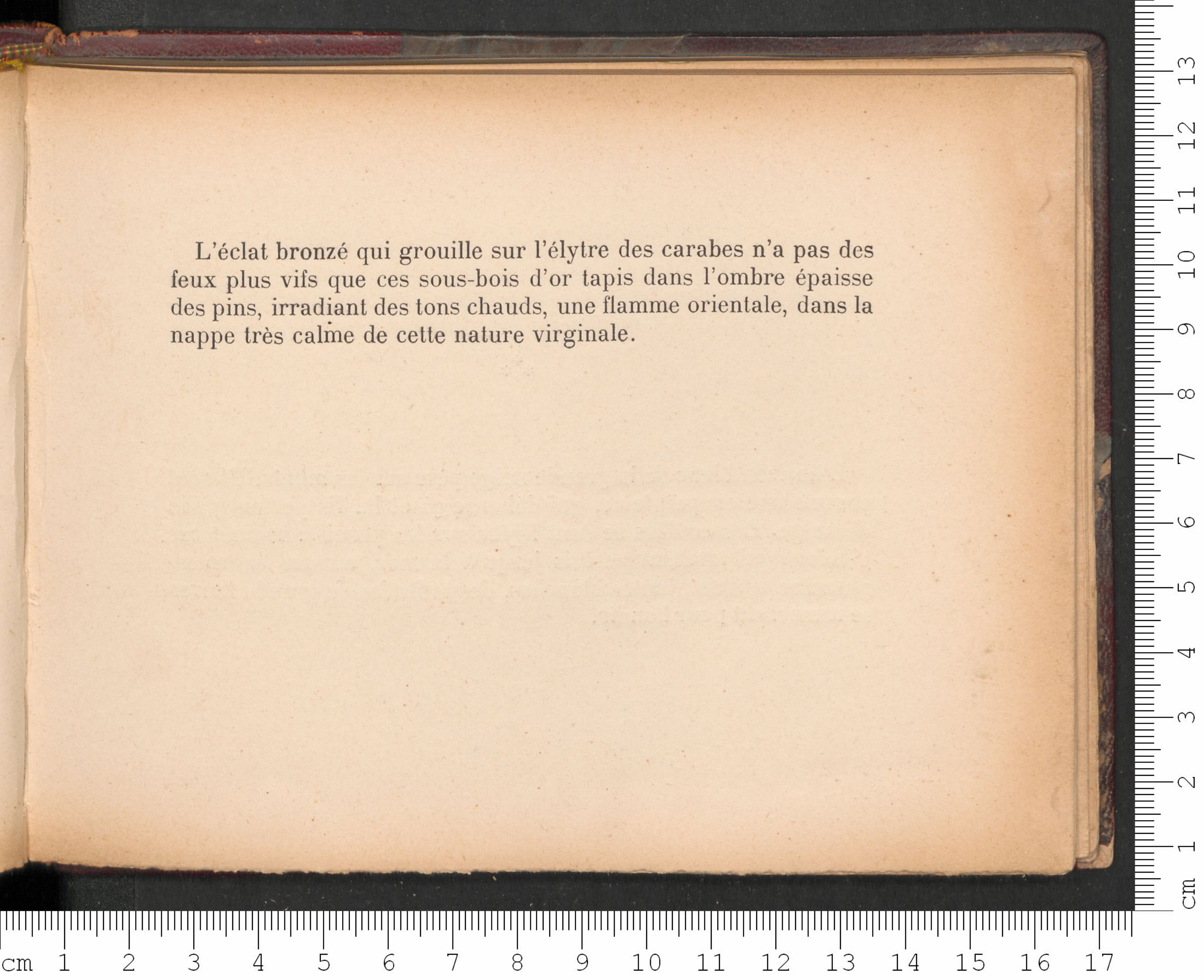
Un lac; des monts autour, haute barrière sombre, cercle boisé que domine la région des rochers et de la neige. L'eau calme est d'un bleu vert, le ciel est d'un bleu verdâtre, et toute la forêt est de vert bleu et de bleu vert. Il y a des bouts de prairies vert cru au pied des arbres vert sombre; et de l'eau jaillissent des herbes d'un vert tendre. Il y a les ronces vertes, les mousses vertes qui couvrent les rochers invisibles et la verte — presque blanche — moisissure des lichens, puis les bouleaux d'argent, les sapins bleus et noirs... — verts! et leur verdure escalade les



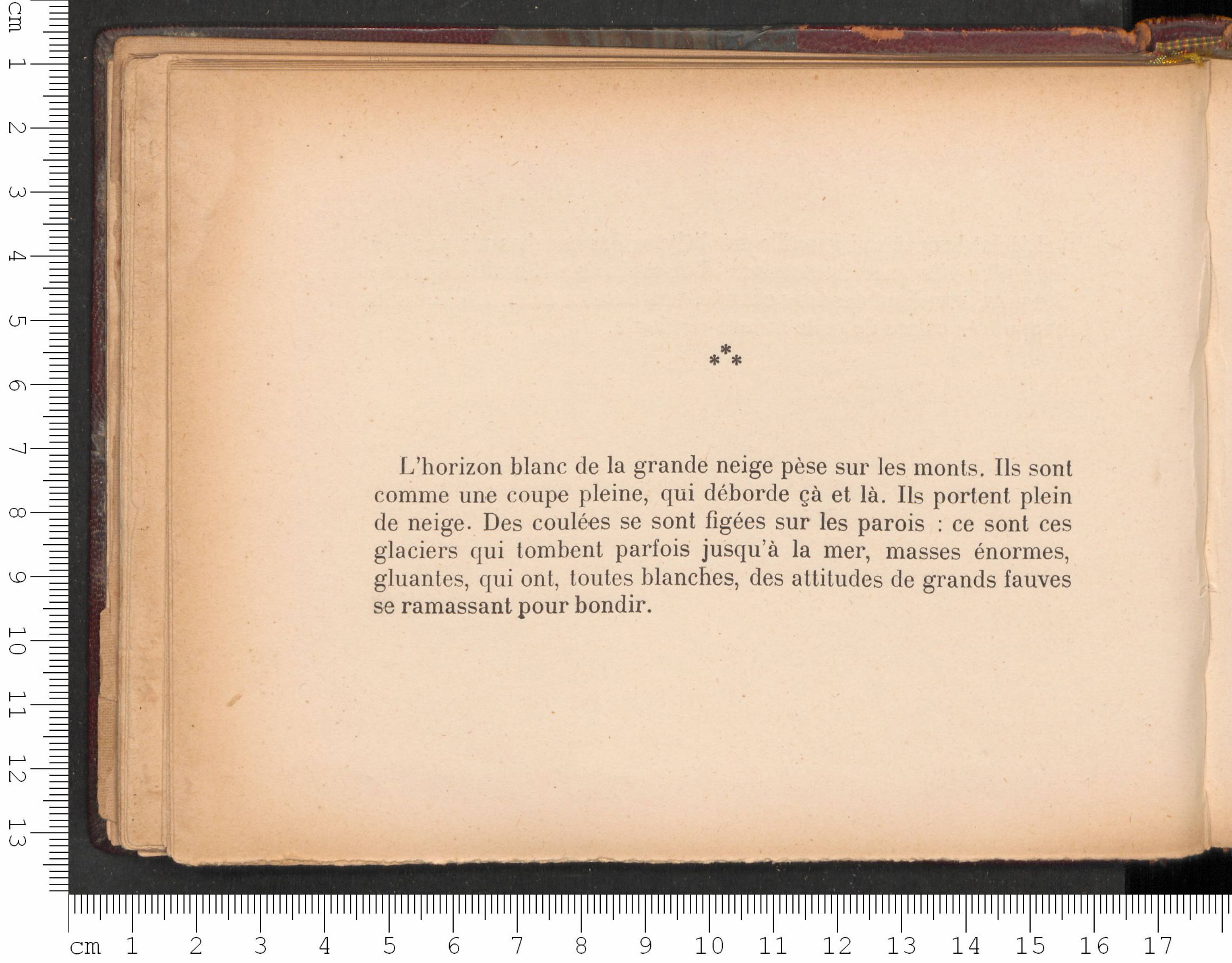
monts. Pour faire le grand cercle uni autour du lac, des monts sans nombre se tassent comme un troupeau aux abois, enchevêtrent leurs pentes et présentent au soleil, ainsi qu'un œil d'insecte, toutes les faces de leurs milliers d'yeux de verdure. Lointains bleus, approches d'or! Plus vert, moins vert, — du calme ardent, du calme tendre...

Sur cette couleur qui dort dans toute l'étendue les rêves qui passent ne sont pas partout les mêmes rêves : il y a des rêves dorés, des rêves du matin, il y a des souvenirs bronzés comme des vieillards, il y a des rêves d'enfant, des choses argentines. Vert roux, vert bronze, vert or, vert acier, vert azur... et lointains roux bleuté, grisailles de verdure!

Mais sur le roc, face au soleil horizontal, la mousse moite et profonde lance des éclairs verts.

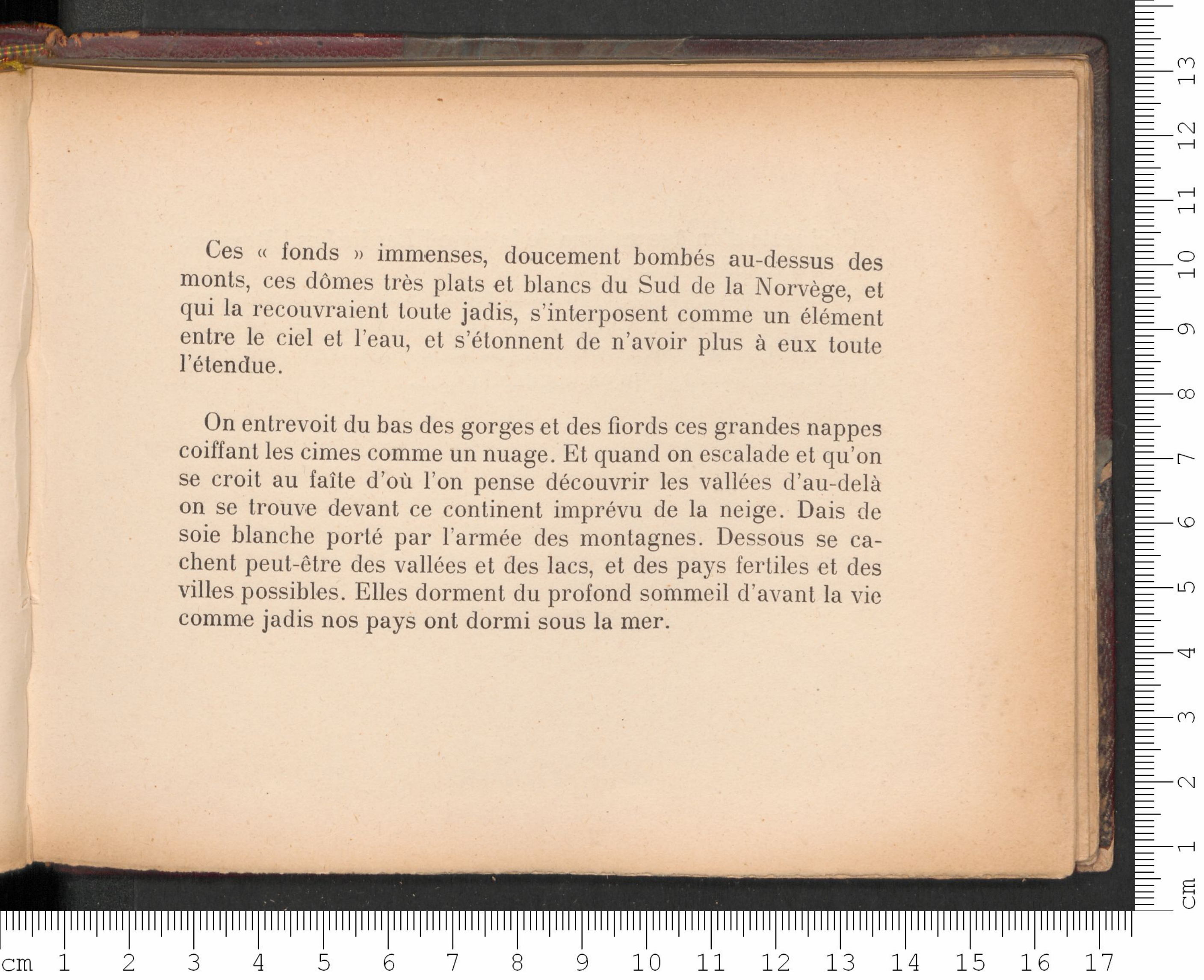


L'éclat bronzé qui grouille sur l'élytre des carabes n'a pas des feux plus vifs que ces sous-bois d'or tapis dans l'ombre épaisse des pins, irradiant des tons chauds, une flamme orientale, dans la nappe très calme de cette nature virginale.



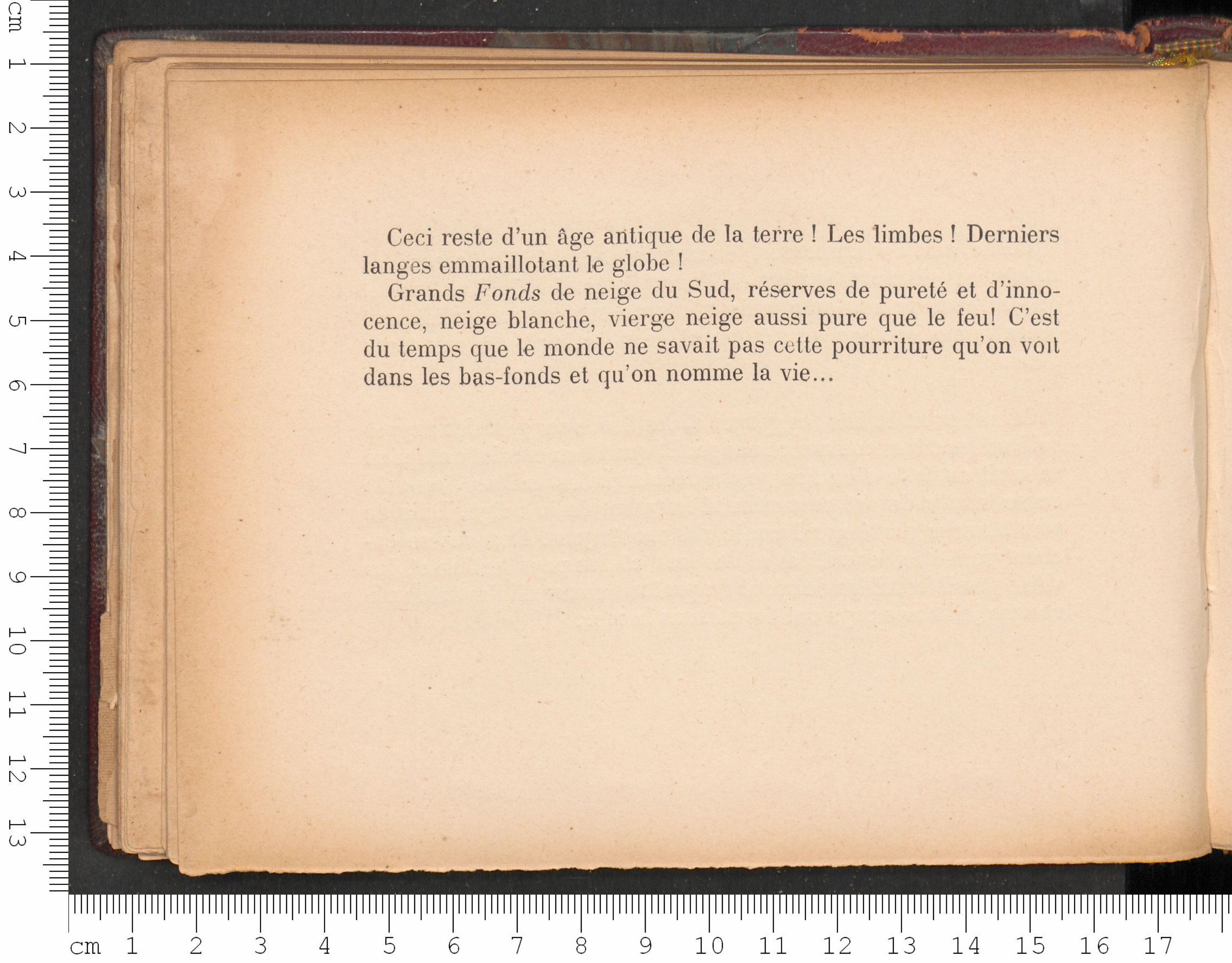
***

L'horizon blanc de la grande neige pèse sur les monts. Ils sont comme une coupe pleine, qui déborde çà et là. Ils portent plein de neige. Des coulées se sont figées sur les parois : ce sont ces glaciers qui tombent parfois jusqu'à la mer, masses énormes, gluantes, qui ont, toutes blanches, des attitudes de grands fauves se ramassant pour bondir.



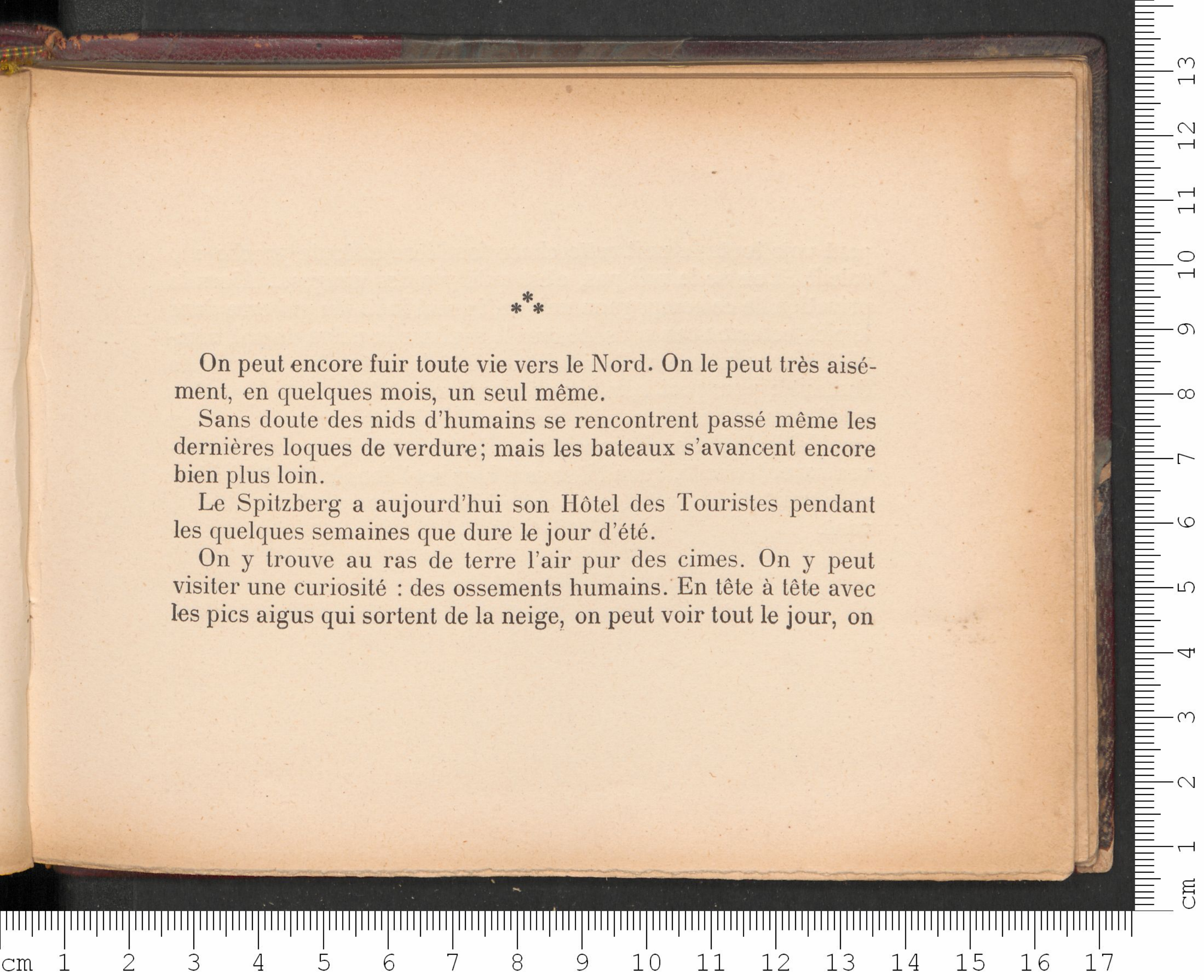
Ces « fonds » immenses, doucement bombés au-dessus des monts, ces dômes très plats et blancs du Sud de la Norvège, et qui la recouvraient toute jadis, s'interposent comme un élément entre le ciel et l'eau, et s'étonnent de n'avoir plus à eux toute l'étendue.

On entrevoit du bas des gorges et des fiords ces grandes nappes coiffant les cimes comme un nuage. Et quand on escalade et qu'on se croit au faîte d'où l'on pense découvrir les vallées d'au-delà on se trouve devant ce continent imprévu de la neige. Dais de soie blanche porté par l'armée des montagnes. Dessous se cachent peut-être des vallées et des lacs, et des pays fertiles et des villes possibles. Elles dorment du profond sommeil d'avant la vie comme jadis nos pays ont dormi sous la mer.



Ceci reste d'un âge antique de la terre ! Les limbes ! Derniers langes emmaillotant le globe !

Grands *Fonds* de neige du Sud, réserves de pureté et d'innocence, neige blanche, vierge neige aussi pure que le feu! C'est du temps que le monde ne savait pas cette pourriture qu'on voıt dans les bas-fonds et qu'on nomme la vie...



⁂

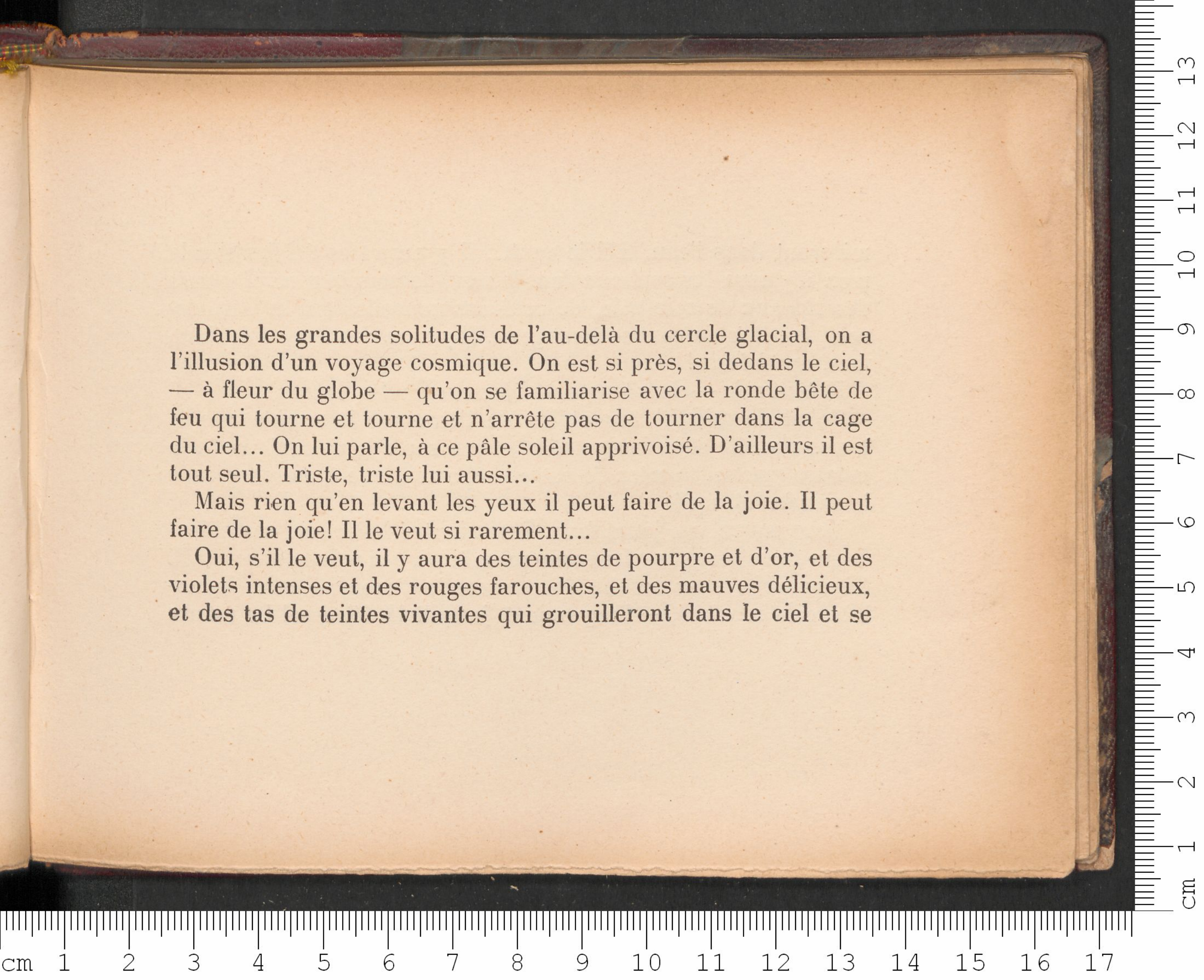
On peut encore fuir toute vie vers le Nord. On le peut très aisément, en quelques mois, un seul même.

Sans doute des nids d'humains se rencontrent passé même les dernières loques de verdure; mais les bateaux s'avancent encore bien plus loin.

Le Spitzberg a aujourd'hui son Hôtel des Touristes pendant les quelques semaines que dure le jour d'été.

On y trouve au ras de terre l'air pur des cimes. On y peut visiter une curiosité : des ossements humains. En tête à tête avec les pics aigus qui sortent de la neige, on peut voir tout le jour, on

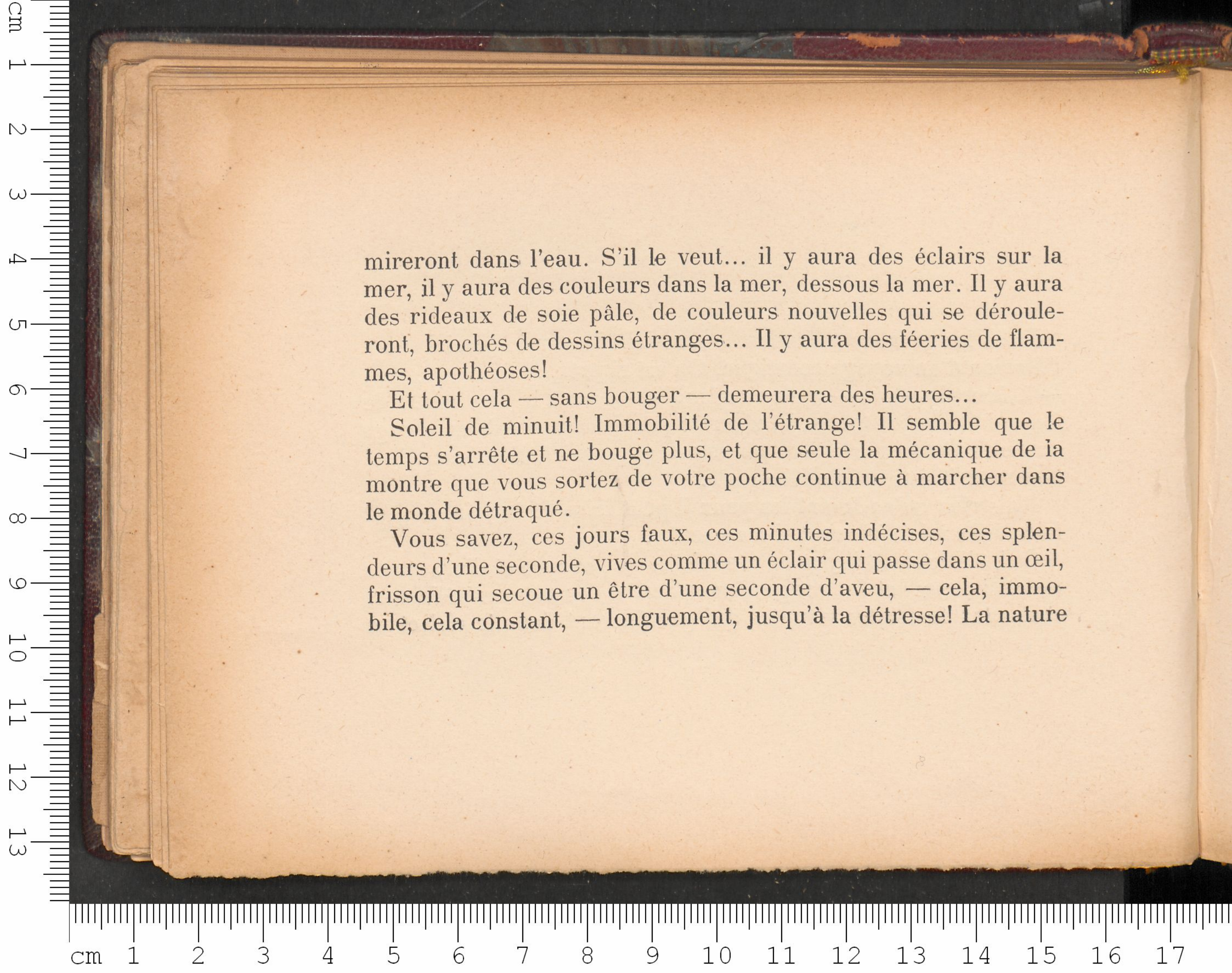
peut voir toute la nuit cette chose familière et toute proche : le soleil! Si on ne le voit pas, c'est qu'il y a des nuages... Alors la privation de ce compagnon unique, le seul individu qui erre dans le ciel, comme vous vous trouvez le seul sur la neige du sol, remplit l'espace brumeux d'une tristesse infinie... et cette demande de l'enfant : pourquoi sommes-nous au monde? — cette question que l'homme ne résout pas, mais qu'il oublie parce qu'il voit ses semblables qui ne s'étonnent pas d'y être, il se la pose de nouveau avec ténacité, quand il se sent bien seul dans la mort d'ici-bas et la mort de là-haut à avoir cette bizarrerie passagère : être vivant.



Dans les grandes solitudes de l'au-delà du cercle glacial, on a l'illusion d'un voyage cosmique. On est si près, si dedans le ciel, — à fleur du globe — qu'on se familiarise avec la ronde bête de feu qui tourne et tourne et n'arrête pas de tourner dans la cage du ciel... On lui parle, à ce pâle soleil apprivoisé. D'ailleurs il est tout seul. Triste, triste lui aussi...

Mais rien qu'en levant les yeux il peut faire de la joie. Il peut faire de la joie! Il le veut si rarement...

Oui, s'il le veut, il y aura des teintes de pourpre et d'or, et des violets intenses et des rouges farouches, et des mauves délicieux, et des tas de teintes vivantes qui grouilleront dans le ciel et se

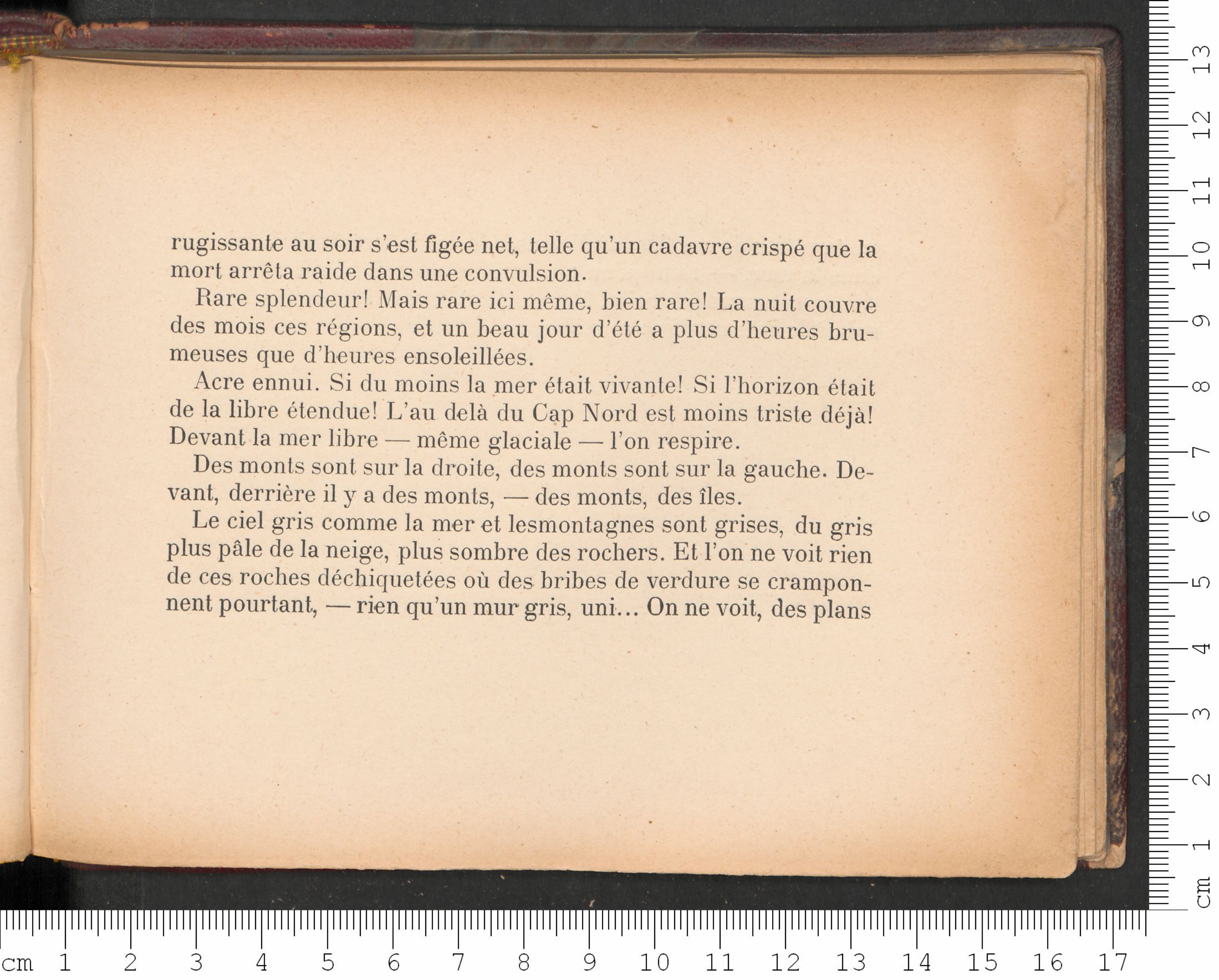


mireront dans l'eau. S'il le veut... il y aura des éclairs sur la mer, il y aura des couleurs dans la mer, dessous la mer. Il y aura des rideaux de soie pâle, de couleurs nouvelles qui se dérouleront, brochés de dessins étranges... Il y aura des féeries de flammes, apothéoses!

Et tout cela — sans bouger — demeurera des heures...

Soleil de minuit! Immobilité de l'étrange! Il semble que le temps s'arrête et ne bouge plus, et que seule la mécanique de la montre que vous sortez de votre poche continue à marcher dans le monde détraqué.

Vous savez, ces jours faux, ces minutes indécises, ces splendeurs d'une seconde, vives comme un éclair qui passe dans un œil, frisson qui secoue un être d'une seconde d'aveu, — cela, immobile, cela constant, — longuement, jusqu'à la détresse! La nature



rugissante au soir s'est figée net, telle qu'un cadavre crispé que la mort arrêta raide dans une convulsion.

Rare splendeur! Mais rare ici même, bien rare! La nuit couvre des mois ces régions, et un beau jour d'été a plus d'heures brumeuses que d'heures ensoleillées.

Acre ennui. Si du moins la mer était vivante! Si l'horizon était de la libre étendue! L'au delà du Cap Nord est moins triste déjà! Devant la mer libre — même glaciale — l'on respire.

Des monts sont sur la droite, des monts sont sur la gauche. Devant, derrière il y a des monts, — des monts, des îles.

Le ciel gris comme la mer et lesmontagnes sont grises, du gris plus pâle de la neige, plus sombre des rochers. Et l'on ne voit rien de ces roches déchiquetées où des bribes de verdure se cramponnent pourtant, — rien qu'un mur gris, uni... On ne voit, des plans

enchevêtrés de ces îles, où les cascades se jettent droit du glacier dans la mer, — rien qu'un mur gris, un long, très long mur de tristesse, serrant à droite, à gauche, et devant et derrière, le chenal où le bateau glisse vers l'horizon barré.

***

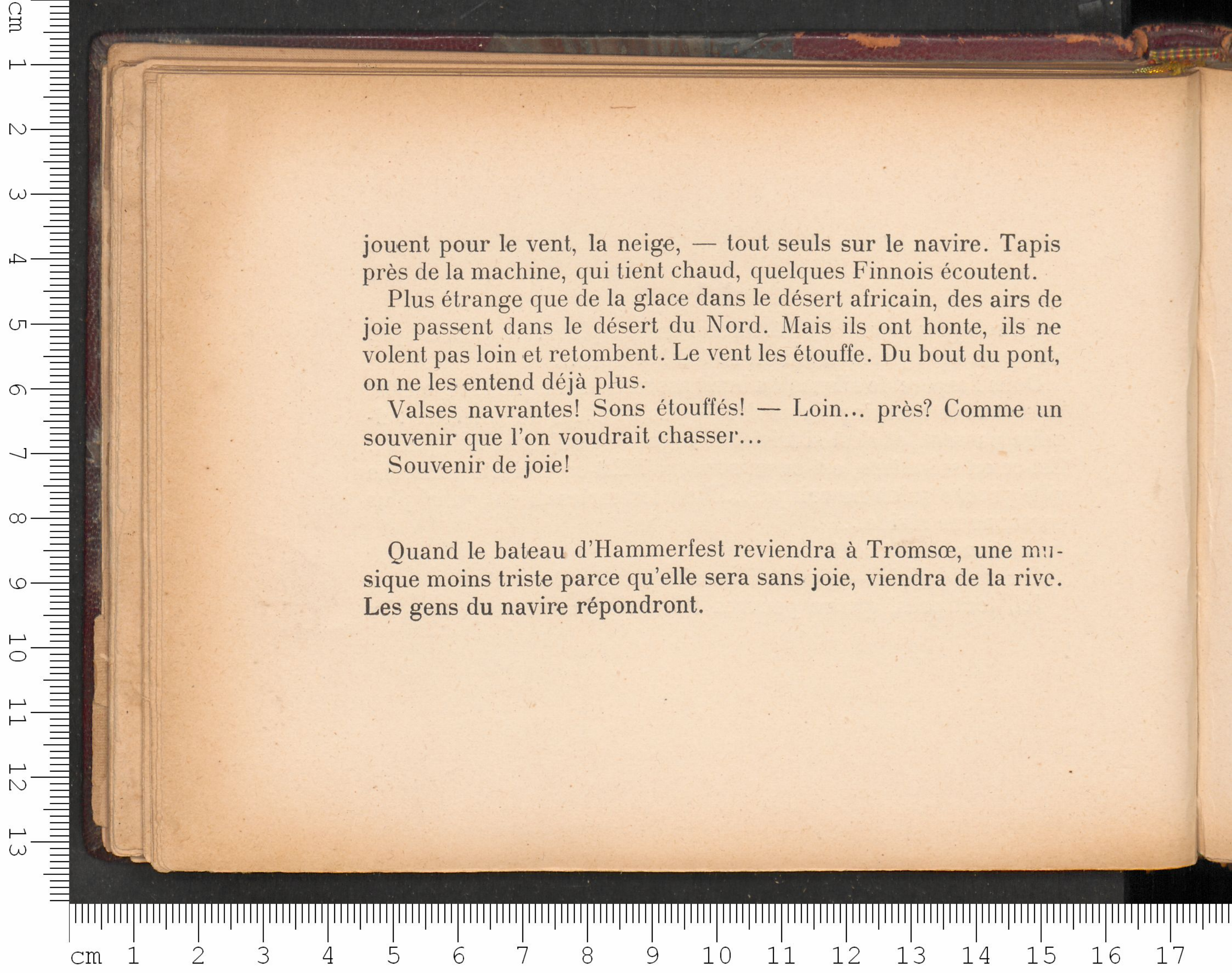
Un soir gris brouillassant. Un soir triste à pleurer... Ce n'est pas même un soir, puisque la nuit ne tombera pas...

Dans l'espèce de silence du bruit assourdissant que font, mêlés, le vent et la machine du navire — des bouffées de musique vulgaire passent, et c'est si triste, si vague, — qu'on ne sait plus... Est-ce en soi-même, est-ce un souvenir? Est-ce une fête dans une ville proche qu'on ne voit pas... Mais les cartes disent qu'ici plus personne ne réside...

Des mouettes crient.

O chant de joie — comme il serait doux de pleurer!

Ici, tout près, quatre pauvres Bavarois jouent du piston. Ils



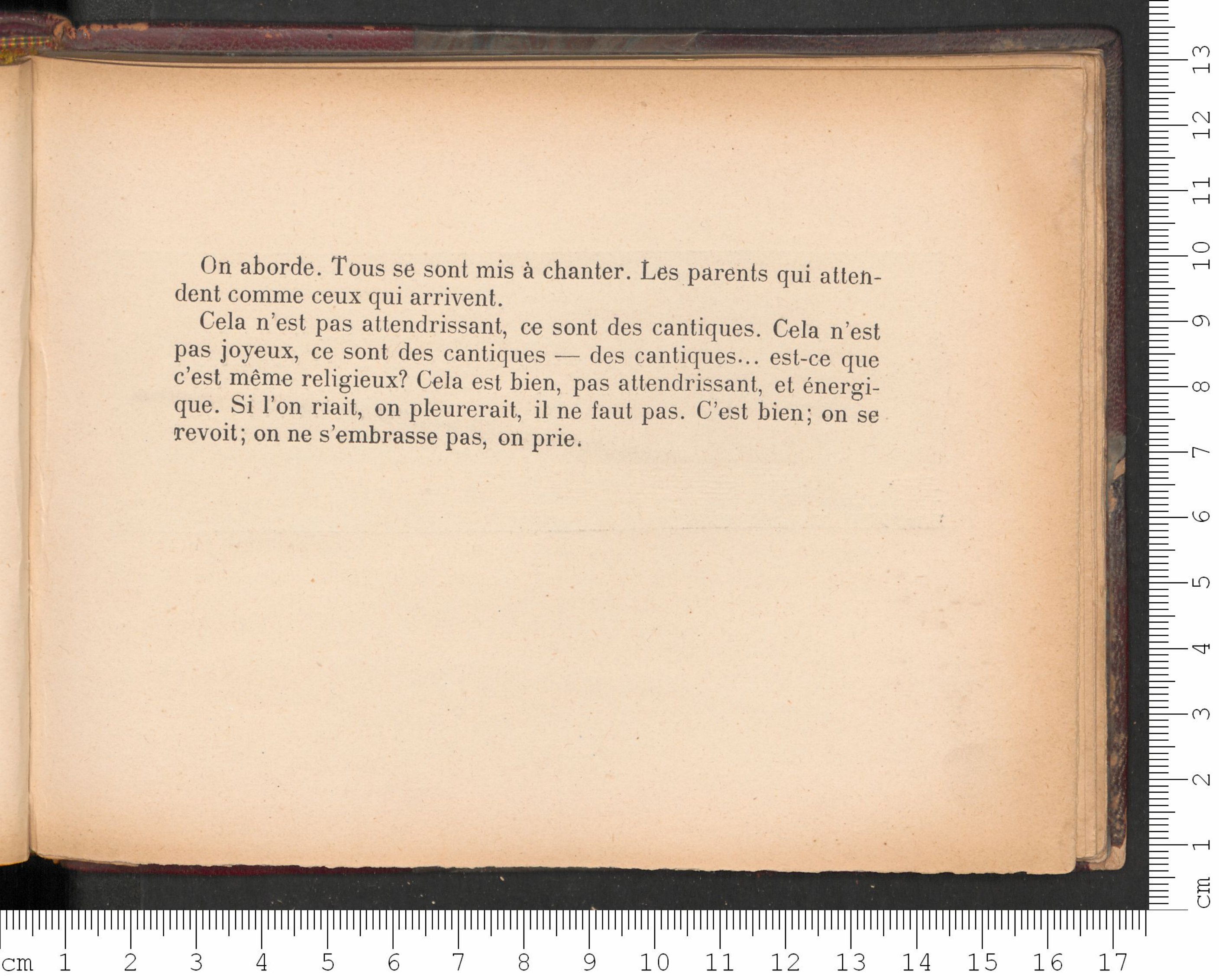
jouent pour le vent, la neige, — tout seuls sur le navire. Tapis près de la machine, qui tient chaud, quelques Finnois écoutent.

Plus étrange que de la glace dans le désert africain, des airs de joie passent dans le désert du Nord. Mais ils ont honte, ils ne volent pas loin et retombent. Le vent les étouffe. Du bout du pont, on ne les entend déjà plus.

Valses navrantes! Sons étouffés! — Loin... près? Comme un souvenir que l'on voudrait chasser...

Souvenir de joie!

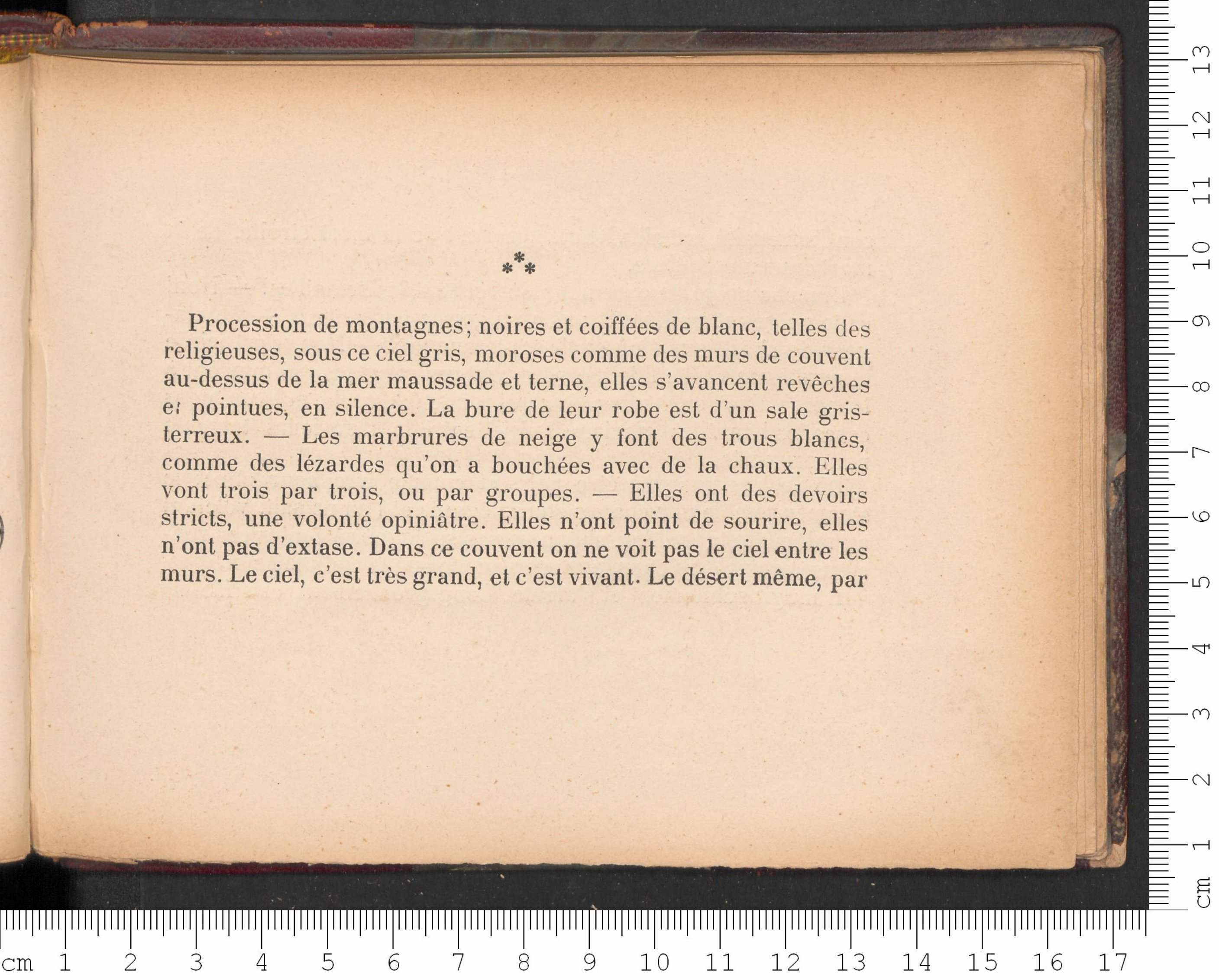
Quand le bateau d'Hammerfest reviendra à Tromsœ, une musique moins triste parce qu'elle sera sans joie, viendra de la rive. Les gens du navire répondront.



On aborde. Tous se sont mis à chanter. Les parents qui attendent comme ceux qui arrivent.

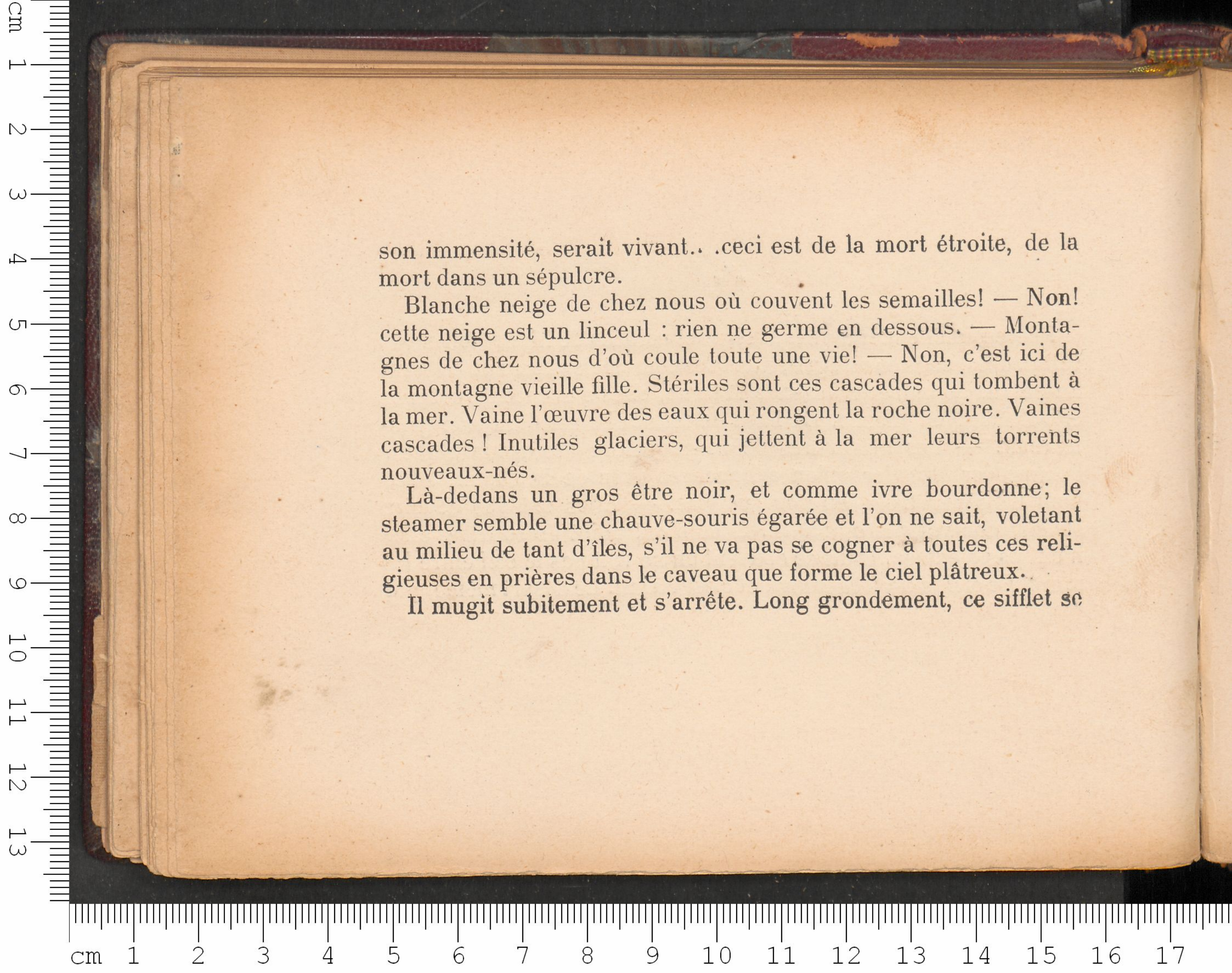
Cela n'est pas attendrissant, ce sont des cantiques. Cela n'est pas joyeux, ce sont des cantiques — des cantiques... est-ce que c'est même religieux? Cela est bien, pas attendrissant, et énergique. Si l'on riait, on pleurerait, il ne faut pas. C'est bien; on se revoit; on ne s'embrasse pas, on prie.





***

Procession de montagnes; noires et coiffées de blanc, telles des religieuses, sous ce ciel gris, moroses comme des murs de couvent au-dessus de la mer maussade et terne, elles s'avancent revêches et pointues, en silence. La bure de leur robe est d'un sale gris-terreux. — Les marbrures de neige y font des trous blancs, comme des lézardes qu'on a bouchées avec de la chaux. Elles vont trois par trois, ou par groupes. — Elles ont des devoirs stricts, une volonté opiniâtre. Elles n'ont point de sourire, elles n'ont pas d'extase. Dans ce couvent on ne voit pas le ciel entre les murs. Le ciel, c'est très grand, et c'est vivant. Le désert même, par

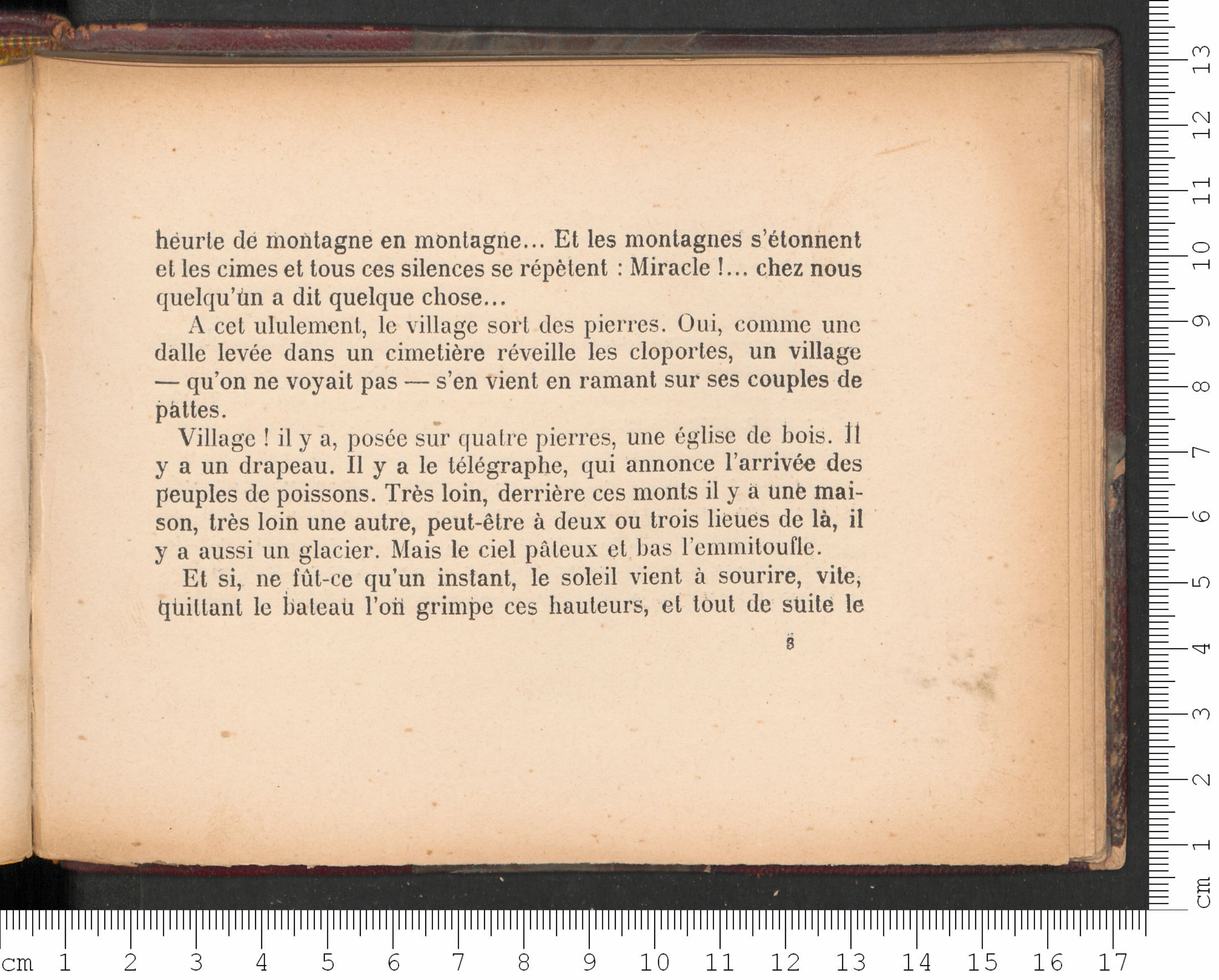


son immensité, serait vivant.. .ceci est de la mort étroite, de la mort dans un sépulcre.

Blanche neige de chez nous où couvent les semailles! — Non! cette neige est un linceul : rien ne germe en dessous. — Montagnes de chez nous d'où coule toute une vie! — Non, c'est ici de la montagne vieille fille. Stériles sont ces cascades qui tombent à la mer. Vaine l'œuvre des eaux qui rongent la roche noire. Vaines cascades ! Inutiles glaciers, qui jettent à la mer leurs torrents nouveaux-nés.

Là-dedans un gros être noir, et comme ivre bourdonne; le steamer semble une chauve-souris égarée et l'on ne sait, voletant au milieu de tant d'îles, s'il ne va pas se cogner à toutes ces religieuses en prières dans le caveau que forme le ciel plâtreux.

Il mugit subitement et s'arrête. Long grondement, ce sifflet se

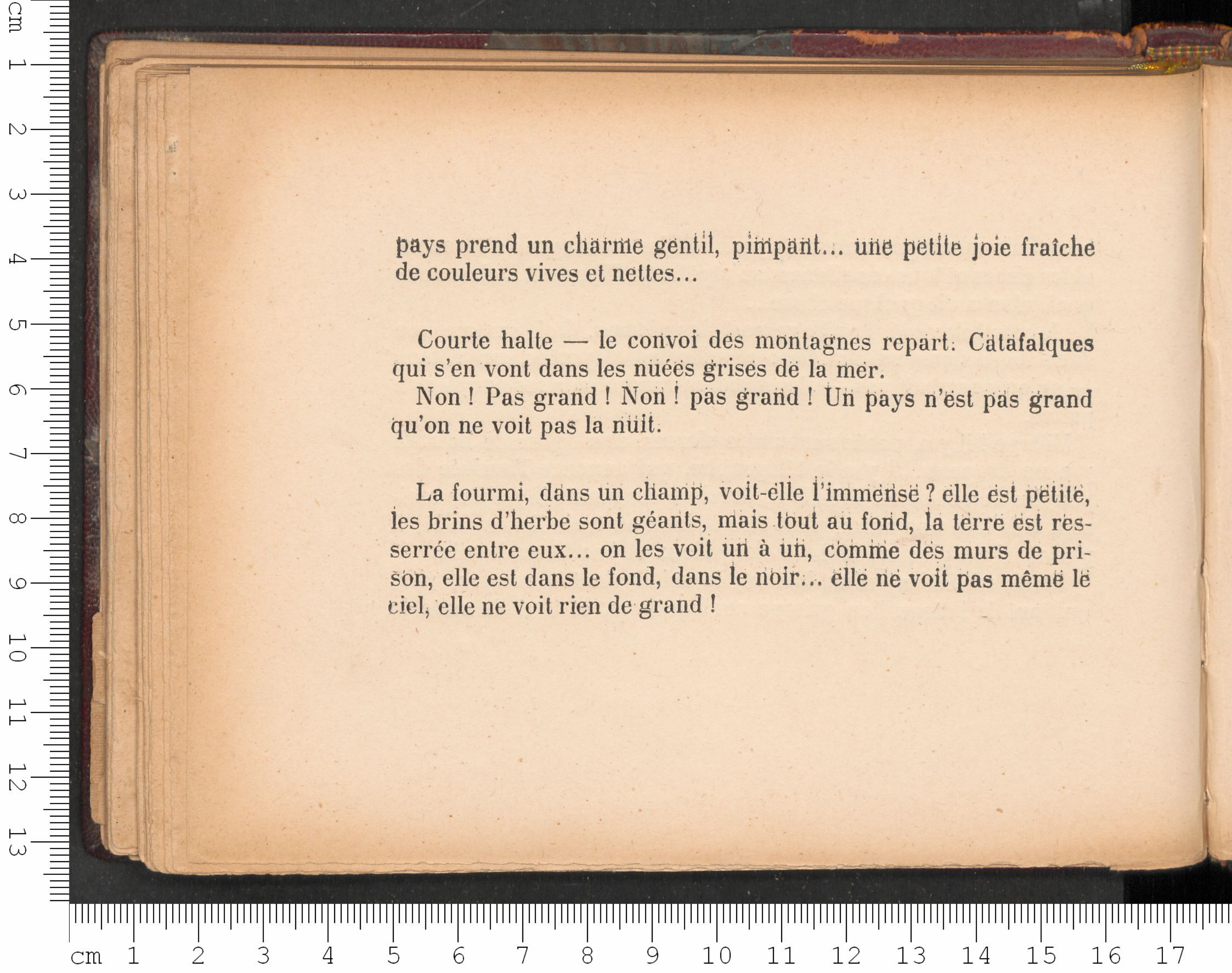


heurte de montagne en montagne... Et les montagnes s'étonnent et les cimes et tous ces silences se répètent : Miracle !... chez nous quelqu'un a dit quelque chose...

A cet ululement, le village sort des pierres. Oui, comme une dalle levée dans un cimetière réveille les cloportes, un village — qu'on ne voyait pas — s'en vient en ramant sur ses couples de pattes.

Village ! il y a, posée sur quatre pierres, une église de bois. Il y a un drapeau. Il y a le télégraphe, qui annonce l'arrivée des peuples de poissons. Très loin, derrière ces monts il y a une maison, très loin une autre, peut-être à deux ou trois lieues de là, il y a aussi un glacier. Mais le ciel pâteux et bas l'emmitoufle.

Et si, ne fût-ce qu'un instant, le soleil vient à sourire, vite, quittant le bateau l'on grimpe ces hauteurs, et tout de suite le

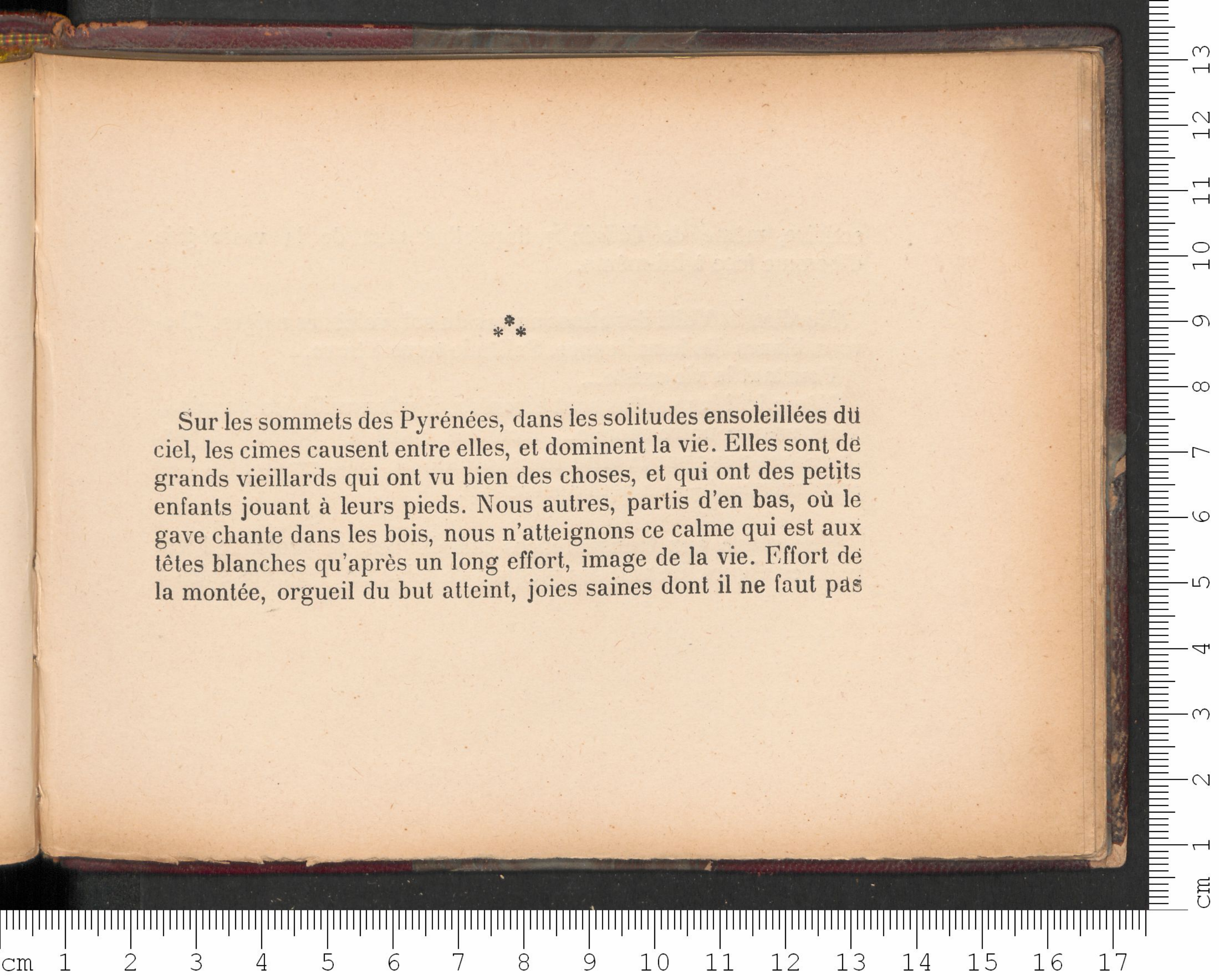


pays prend un charme gentil, pimpant... une petite joie fraîche de couleurs vives et nettes...

Courte halte — le convoi des montagnes repart. Catafalques qui s'en vont dans les nuées grises de la mer.

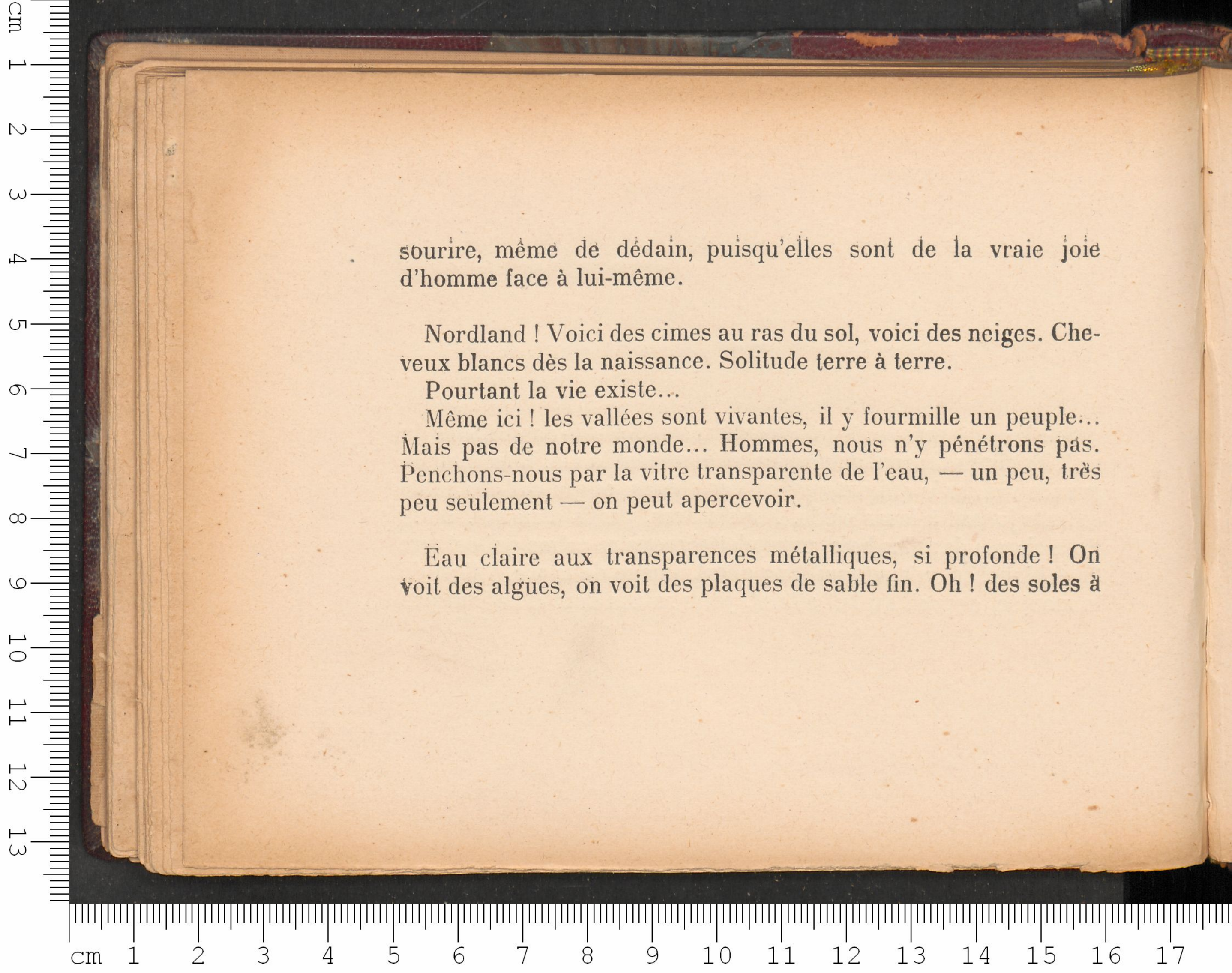
Non ! Pas grand ! Non ! pas grand ! Un pays n'est pas grand qu'on ne voit pas la nuit.

La fourmi, dans un champ, voit-elle l'immense ? elle est petite, les brins d'herbe sont géants, mais tout au fond, la terre est resserrée entre eux... on les voit un à un, comme des murs de prison, elle est dans le fond, dans le noir... elle ne voit pas même le ciel, elle ne voit rien de grand !



⁂

Sur les sommets des Pyrénées, dans les solitudes ensoleillées du ciel, les cimes causent entre elles, et dominent la vie. Elles sont de grands vieillards qui ont vu bien des choses, et qui ont des petits enfants jouant à leurs pieds. Nous autres, partis d'en bas, où le gave chante dans les bois, nous n'atteignons ce calme qui est aux têtes blanches qu'après un long effort, image de la vie. Effort de la montée, orgueil du but atteint, joies saines dont il ne faut pas



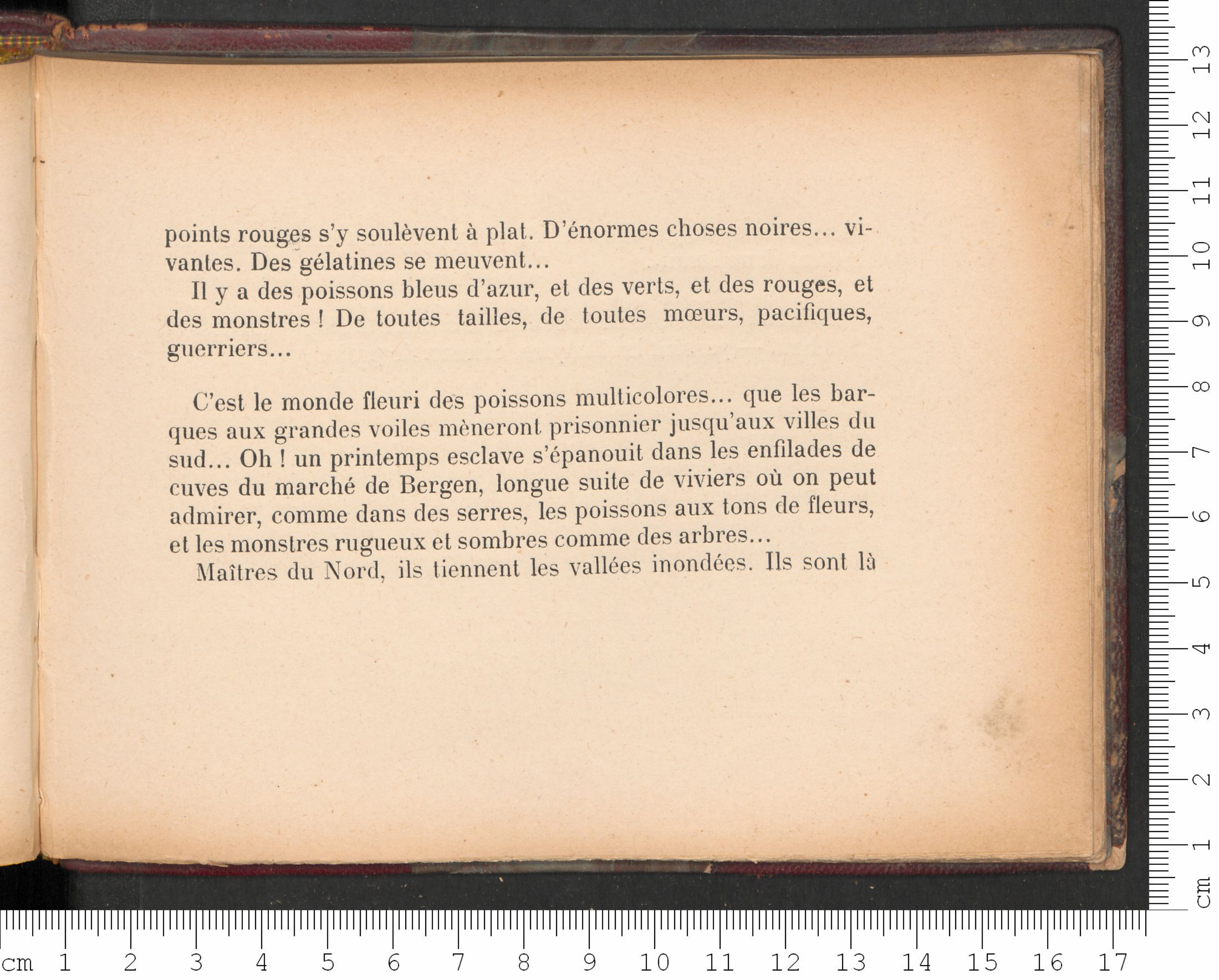
sourire, même de dédain, puisqu'elles sont de la vraie joie d'homme face à lui-même.

Nordland ! Voici des cimes au ras du sol, voici des neiges. Cheveux blancs dès la naissance. Solitude terre à terre.

Pourtant la vie existe...

Même ici ! les vallées sont vivantes, il y fourmille un peuple... Mais pas de notre monde... Hommes, nous n'y pénétrons pas. Penchons-nous par la vitre transparente de l'eau, — un peu, très peu seulement — on peut apercevoir.

Eau claire aux transparences métalliques, si profonde ! On voit des algues, on voit des plaques de sable fin. Oh ! des soles à

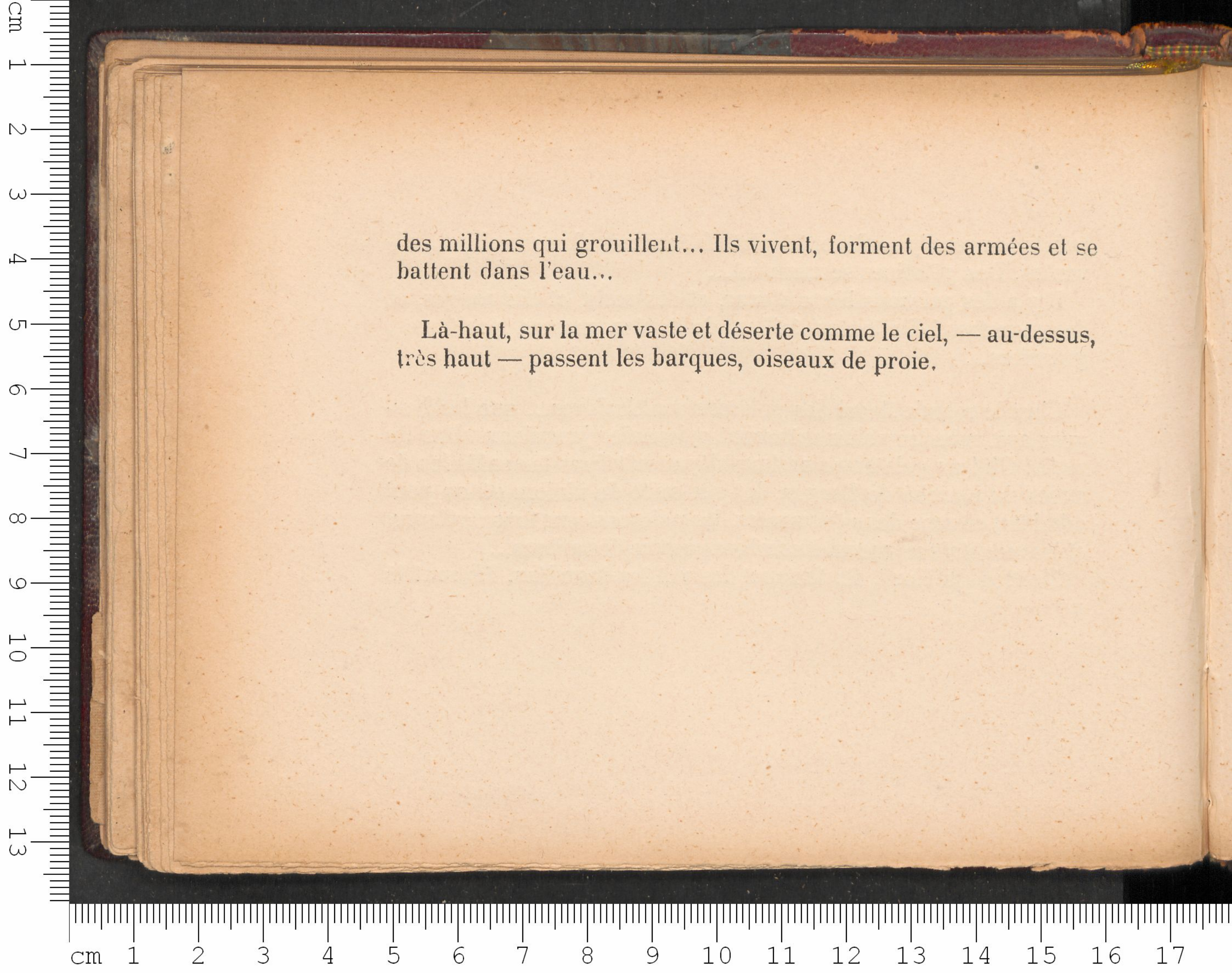


points rouges s'y soulèvent à plat. D'énormes choses noires... vivantes. Des gélatines se meuvent...

Il y a des poissons bleus d'azur, et des verts, et des rouges, et des monstres ! De toutes tailles, de toutes mœurs, pacifiques, guerriers...

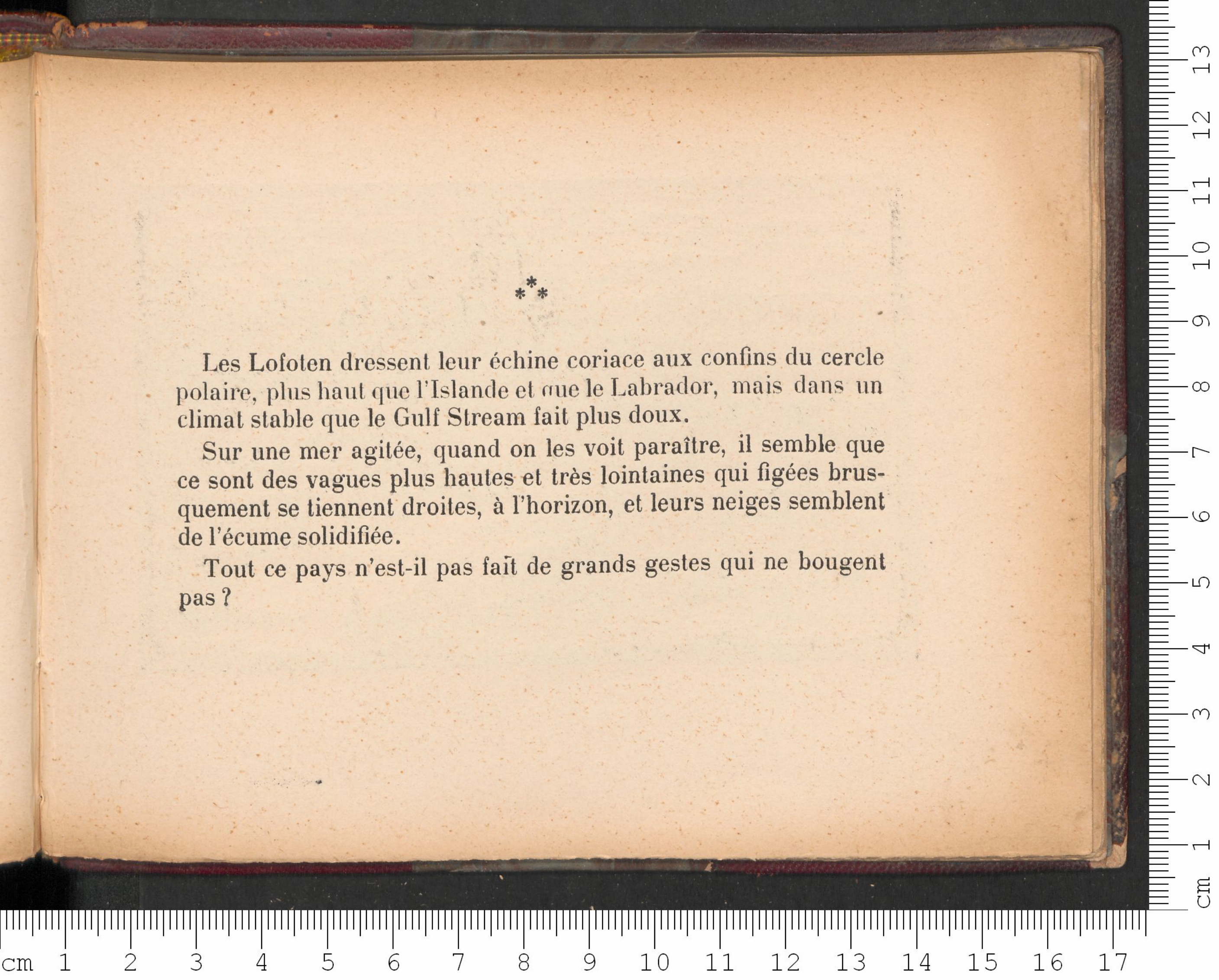
C'est le monde fleuri des poissons multicolores... que les barques aux grandes voiles mèneront prisonnier jusqu'aux villes du sud... Oh ! un printemps esclave s'épanouit dans les enfilades de cuves du marché de Bergen, longue suite de viviers où on peut admirer, comme dans des serres, les poissons aux tons de fleurs, et les monstres rugueux et sombres comme des arbres...

Maîtres du Nord, ils tiennent les vallées inondées. Ils sont là



des millions qui grouillent... Ils vivent, forment des armées et se battent dans l'eau...

Là-haut, sur la mer vaste et déserte comme le ciel, — au-dessus, très haut — passent les barques, oiseaux de proie.

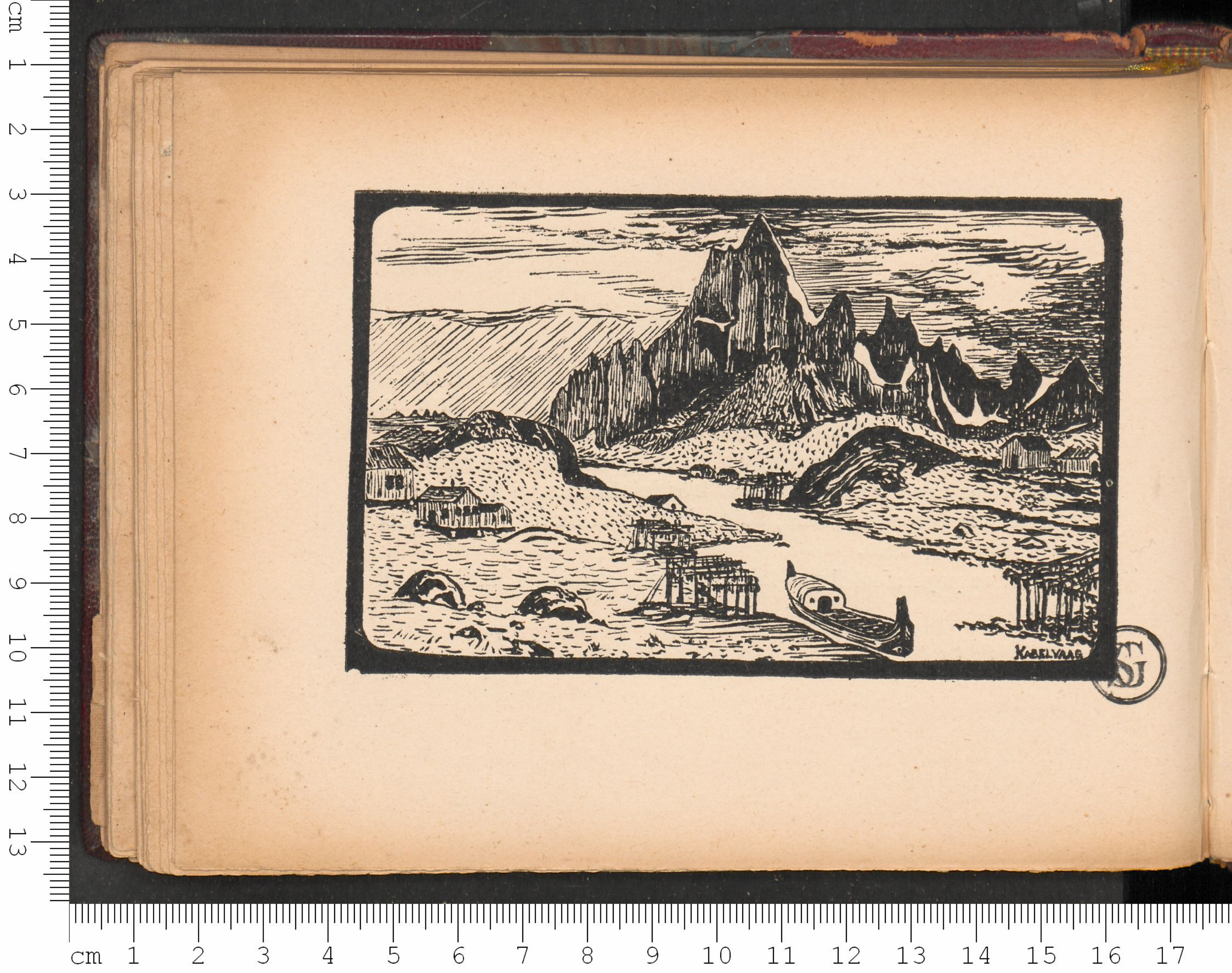


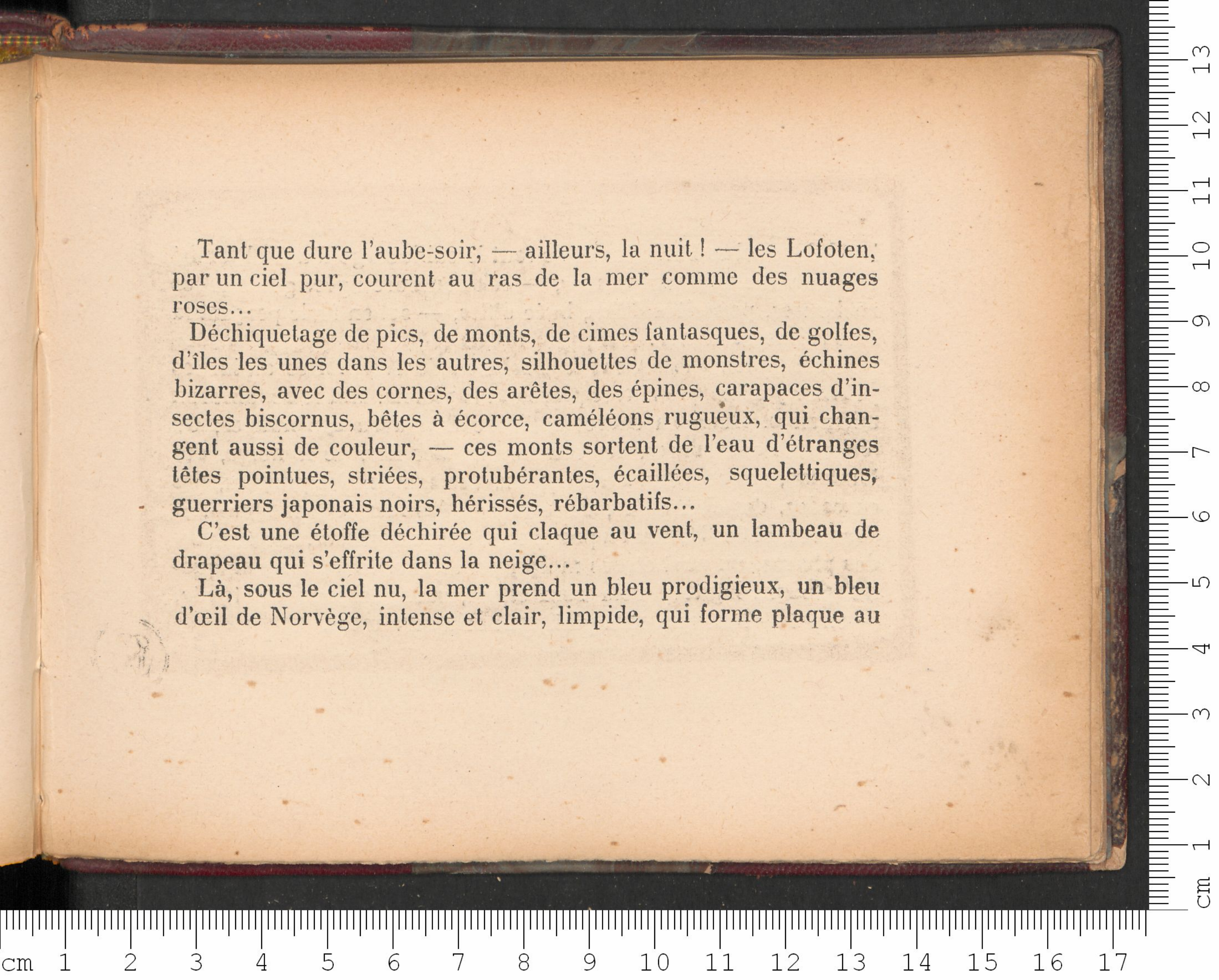
***

Les Lofoten dressent leur échine coriace aux confins du cercle polaire, plus haut que l'Islande et que le Labrador, mais dans un climat stable que le Gulf Stream fait plus doux.

Sur une mer agitée, quand on les voit paraître, il semble que ce sont des vagues plus hautes et très lointaines qui figées brusquement se tiennent droites, à l'horizon, et leurs neiges semblent de l'écume solidifiée.

Tout ce pays n'est-il pas fait de grands gestes qui ne bougent pas ?


KABELVAAG



Tant que dure l'aube-soir, — ailleurs, la nuit ! — les Lofoten, par un ciel pur, courent au ras de la mer comme des nuages roses...

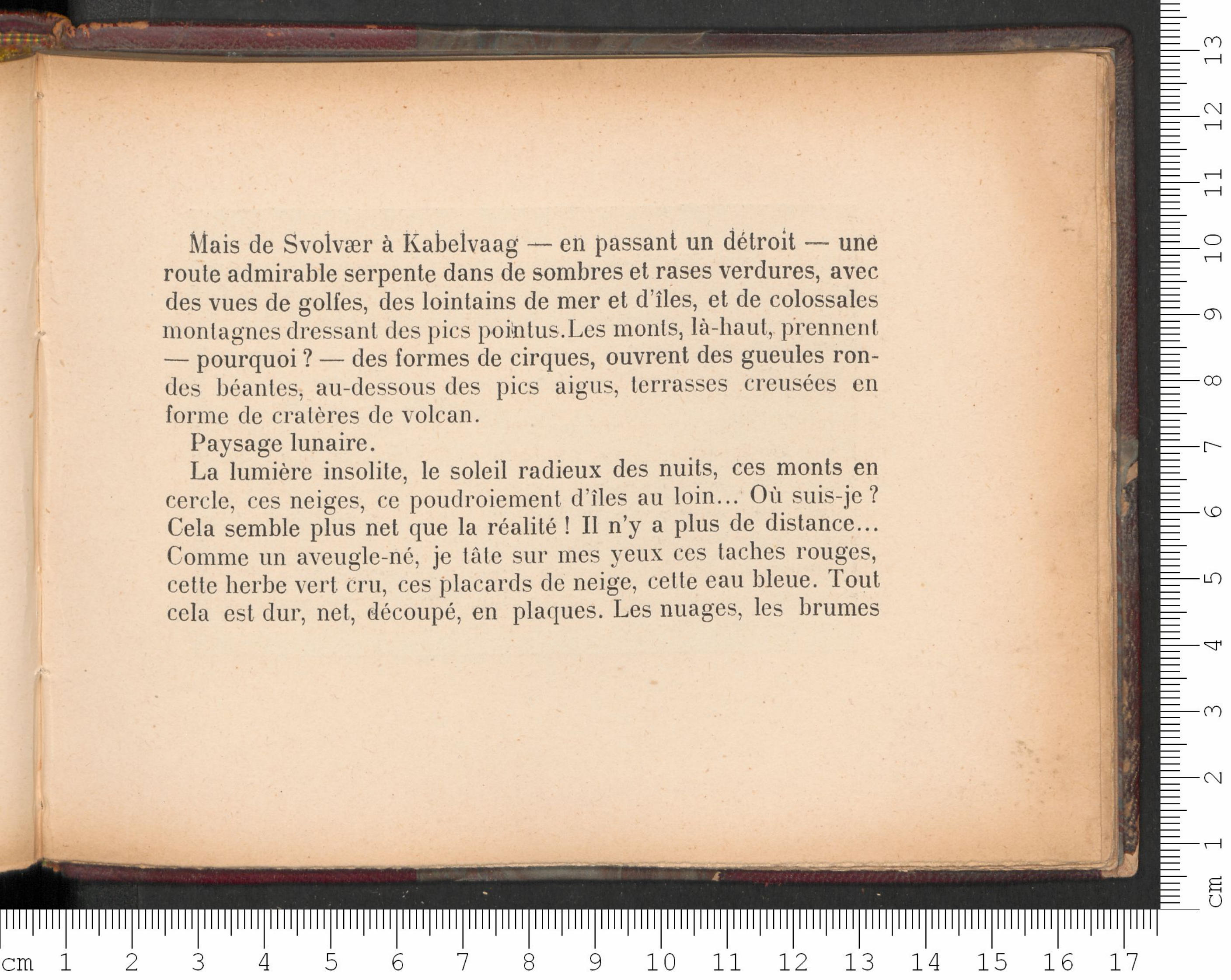
Déchiquetage de pics, de monts, de cimes fantasques, de golfes, d'îles les unes dans les autres, silhouettes de monstres, échines bizarres, avec des cornes, des arêtes, des épines, carapaces d'insectes biscornus, bêtes à écorce, caméléons rugueux, qui changent aussi de couleur, — ces monts sortent de l'eau d'étranges têtes pointues, striées, protubérantes, écaillées, squelettiques, guerriers japonais noirs, hérissés, rébarbatifs...

C'est une étoffe déchirée qui claque au vent, un lambeau de drapeau qui s'effrite dans la neige...

Là, sous le ciel nu, la mer prend un bleu prodigieux, un bleu d'œil de Norvège, intense et clair, limpide, qui forme plaque au

bord des roches bariolées et de tout le cailloutage d'un sol tombé en une pluie d'îles sur la mer, — éclaboussure figée, gouttelettes rocheuses, poussière d'îles, buée d'îles, — sol en furie perçant la face calme de la mer.

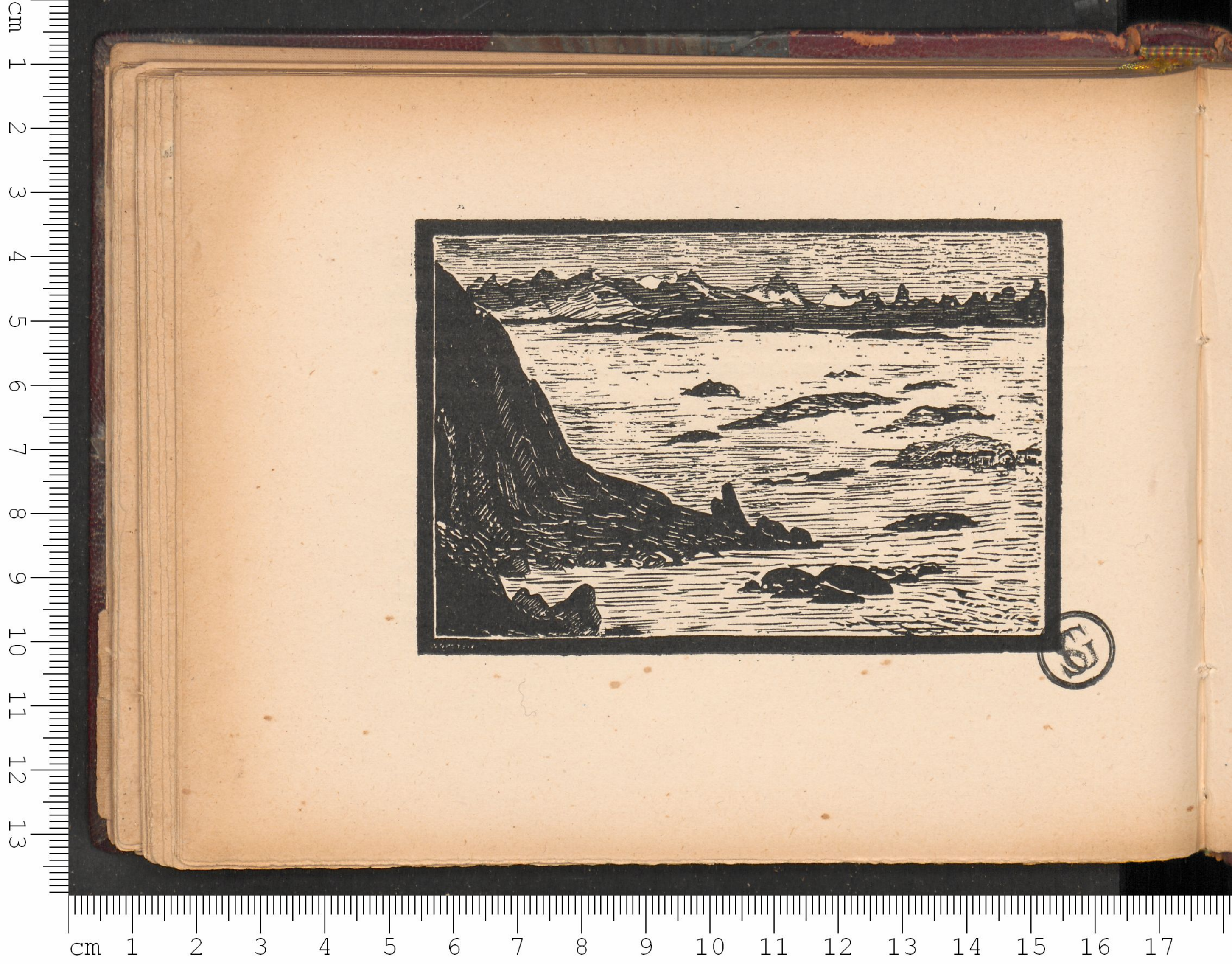
Les Lofoten deviennent le Barbizon du Nord. Des alpinistes peintres y débarquent avec pinceaux et piolets. Motifs de tableaux allemands. Dans un cadre médiocre il tiendra des nuages, du ciel pur, de la brume, des montagnes, des îles, de la neige, des lointains, des rochers, des cailloux, des arbres, des prairies, des cascades, des cheminées, de la mer et des lacs, et des bœufs, et des gens, et des bateaux à proue et poupe recourbées, des étables, des phares, un port et des maisonnettes rouges posées sur quatre pieds... Et tout cela sera calme, sans dessous de teinte, — exact — tout cela sera plat, tout cela sera mort.

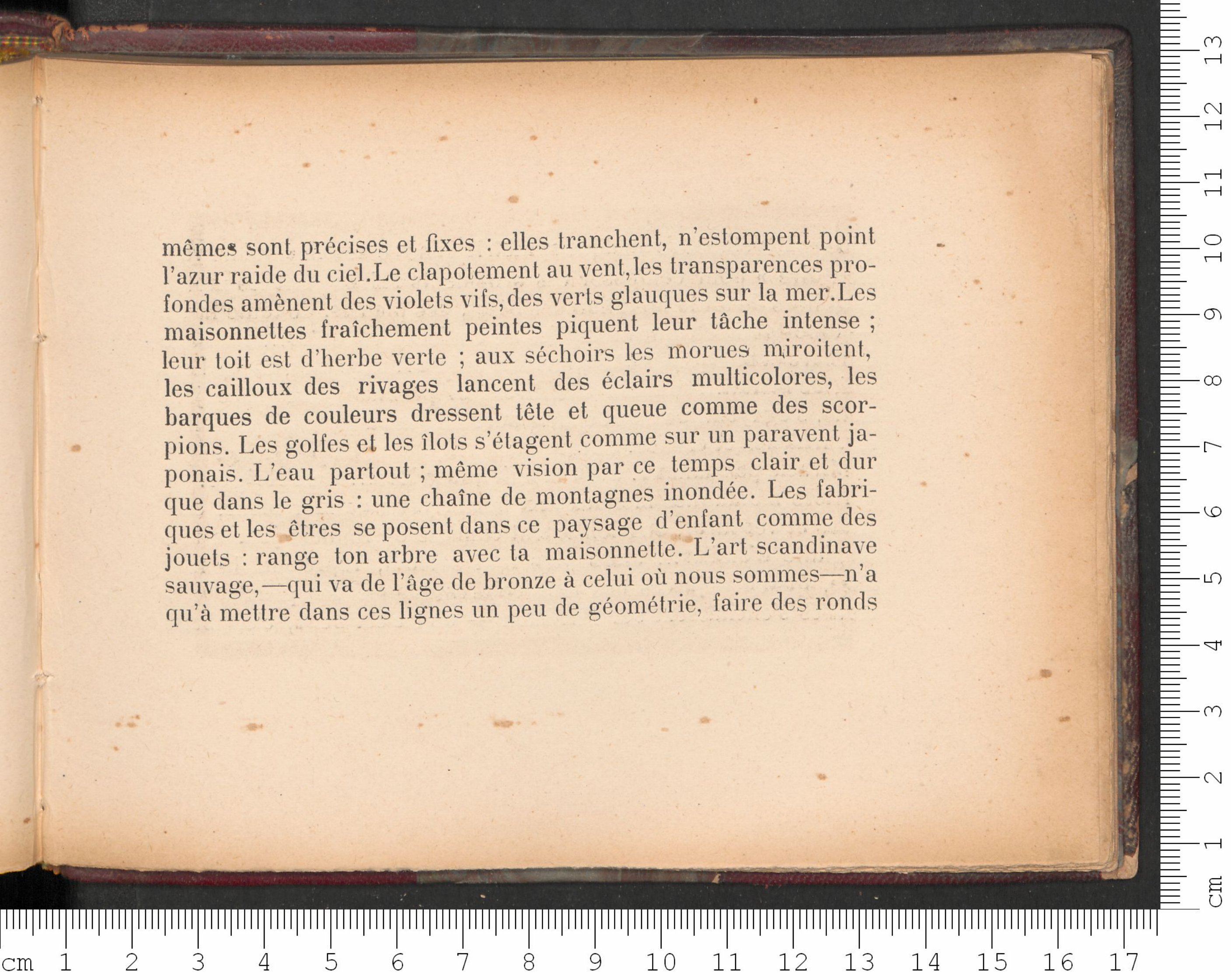


Mais de Svolvær à Kabelvaag — en passant un détroit — une route admirable serpente dans de sombres et rases verdures, avec des vues de golfes, des lointains de mer et d'îles, et de colossales montagnes dressant des pics pointus. Les monts, là-haut, prennent — pourquoi ? — des formes de cirques, ouvrent des gueules rondes béantes, au-dessous des pics aigus, terrasses creusées en forme de cratères de volcan.

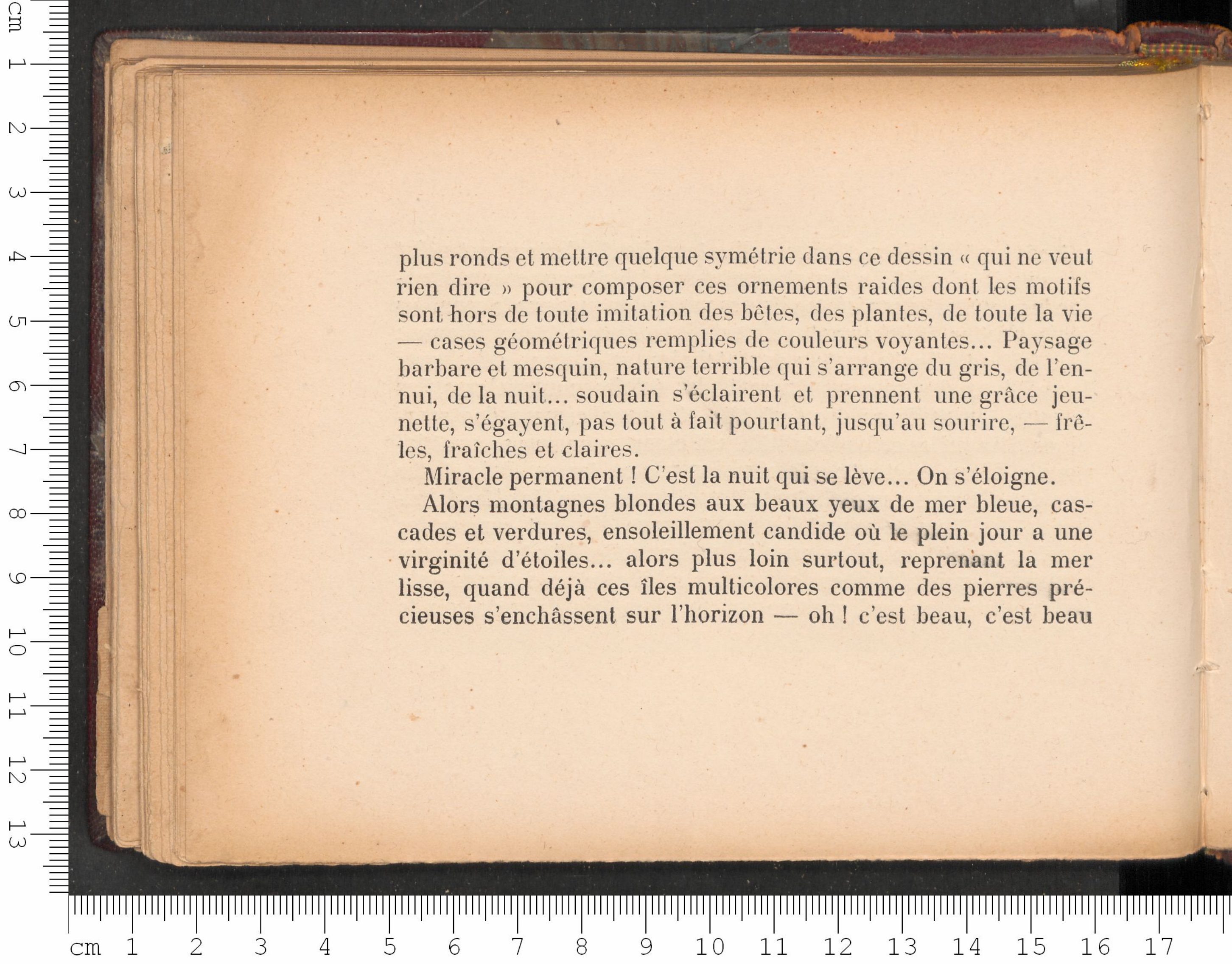
Paysage lunaire.

La lumière insolite, le soleil radieux des nuits, ces monts en cercle, ces neiges, ce poudroiement d'îles au loin... Où suis-je ? Cela semble plus net que la réalité ! Il n'y a plus de distance... Comme un aveugle-né, je tâte sur mes yeux ces taches rouges, cette herbe vert cru, ces placards de neige, cette eau bleue. Tout cela est dur, net, découpé, en plaques. Les nuages, les brumes





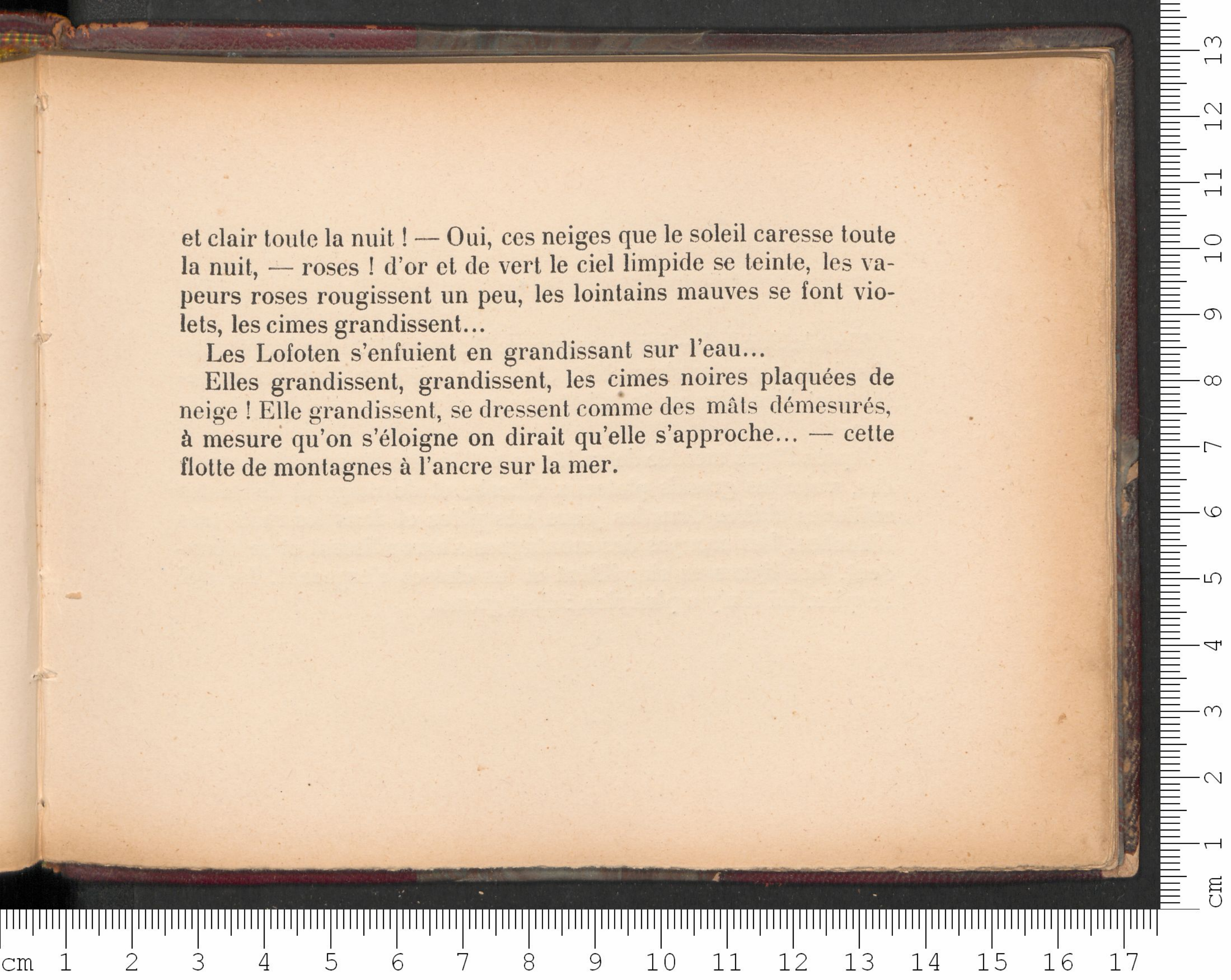
mêmes sont précises et fixes : elles tranchent, n'estompent point l'azur raide du ciel. Le clapotement au vent, les transparences profondes amènent des violets vifs, des verts glauques sur la mer. Les maisonnettes fraîchement peintes piquent leur tâche intense ; leur toit est d'herbe verte ; aux séchoirs les morues miroitent, les cailloux des rivages lancent des éclairs multicolores, les barques de couleurs dressent tête et queue comme des scorpions. Les golfes et les îlots s'étagent comme sur un paravent japonais. L'eau partout ; même vision par ce temps clair et dur que dans le gris : une chaîne de montagnes inondée. Les fabriques et les êtres se posent dans ce paysage d'enfant comme des jouets : range ton arbre avec ta maisonnette. L'art scandinave sauvage,—qui va de l'âge de bronze à celui où nous sommes—n'a qu'à mettre dans ces lignes un peu de géométrie, faire des ronds



plus ronds et mettre quelque symétrie dans ce dessin « qui ne veut rien dire » pour composer ces ornements raides dont les motifs sont hors de toute imitation des bêtes, des plantes, de toute la vie — cases géométriques remplies de couleurs voyantes... Paysage barbare et mesquin, nature terrible qui s'arrange du gris, de l'ennui, de la nuit... soudain s'éclairent et prennent une grâce jeunette, s'égayent, pas tout à fait pourtant, jusqu'au sourire, — frêles, fraîches et claires.

Miracle permanent ! C'est la nuit qui se lève... On s'éloigne.

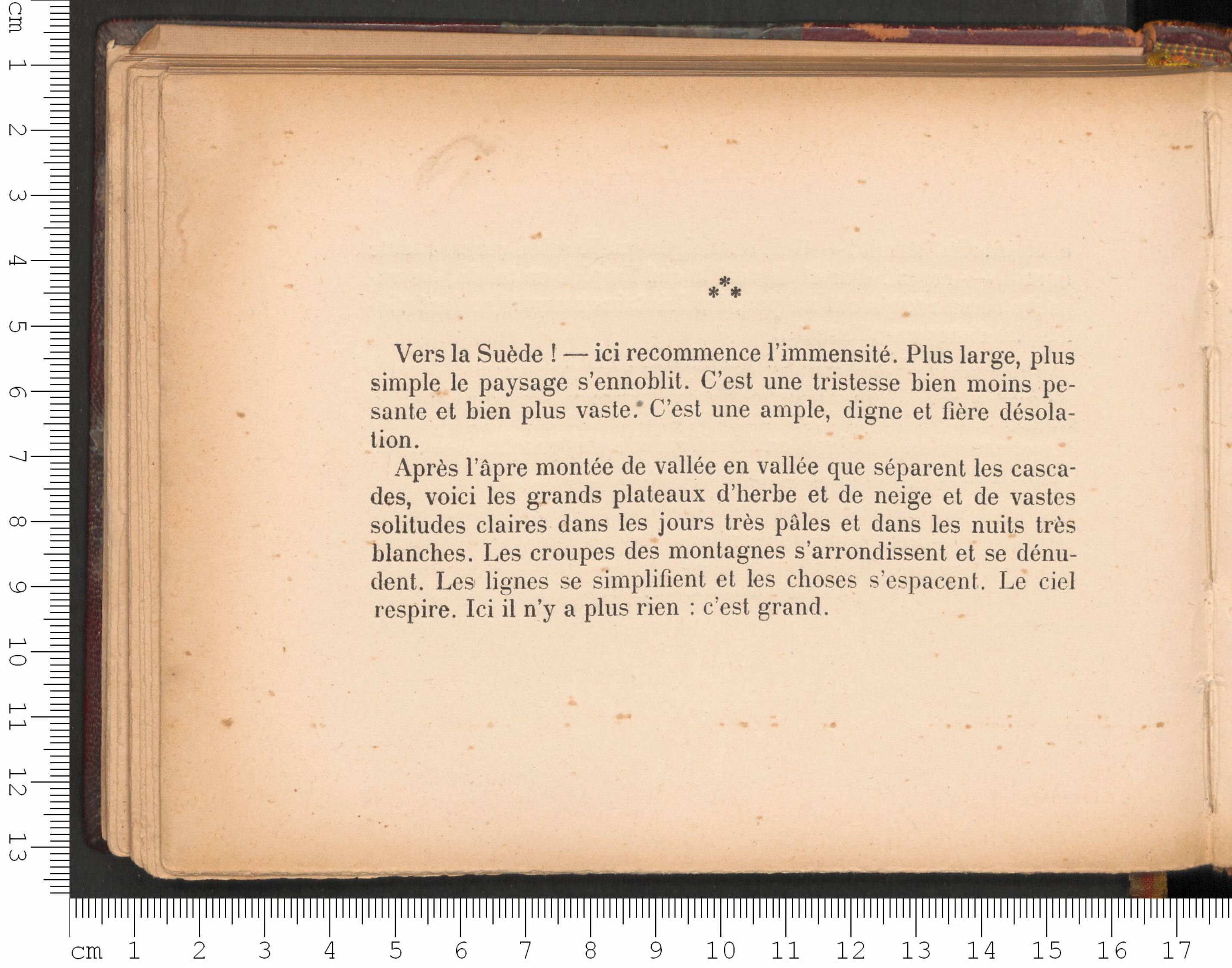
Alors montagnes blondes aux beaux yeux de mer bleue, cascades et verdures, ensoleillement candide où le plein jour a une virginité d'étoiles... alors plus loin surtout, reprenant la mer lisse, quand déjà ces îles multicolores comme des pierres précieuses s'enchâssent sur l'horizon — oh ! c'est beau, c'est beau



et clair toute la nuit ! — Oui, ces neiges que le soleil caresse toute la nuit, — roses ! d'or et de vert le ciel limpide se teinte, les vapeurs roses rougissent un peu, les lointains mauves se font violets, les cimes grandissent...

Les Lofoten s'enfuient en grandissant sur l'eau...

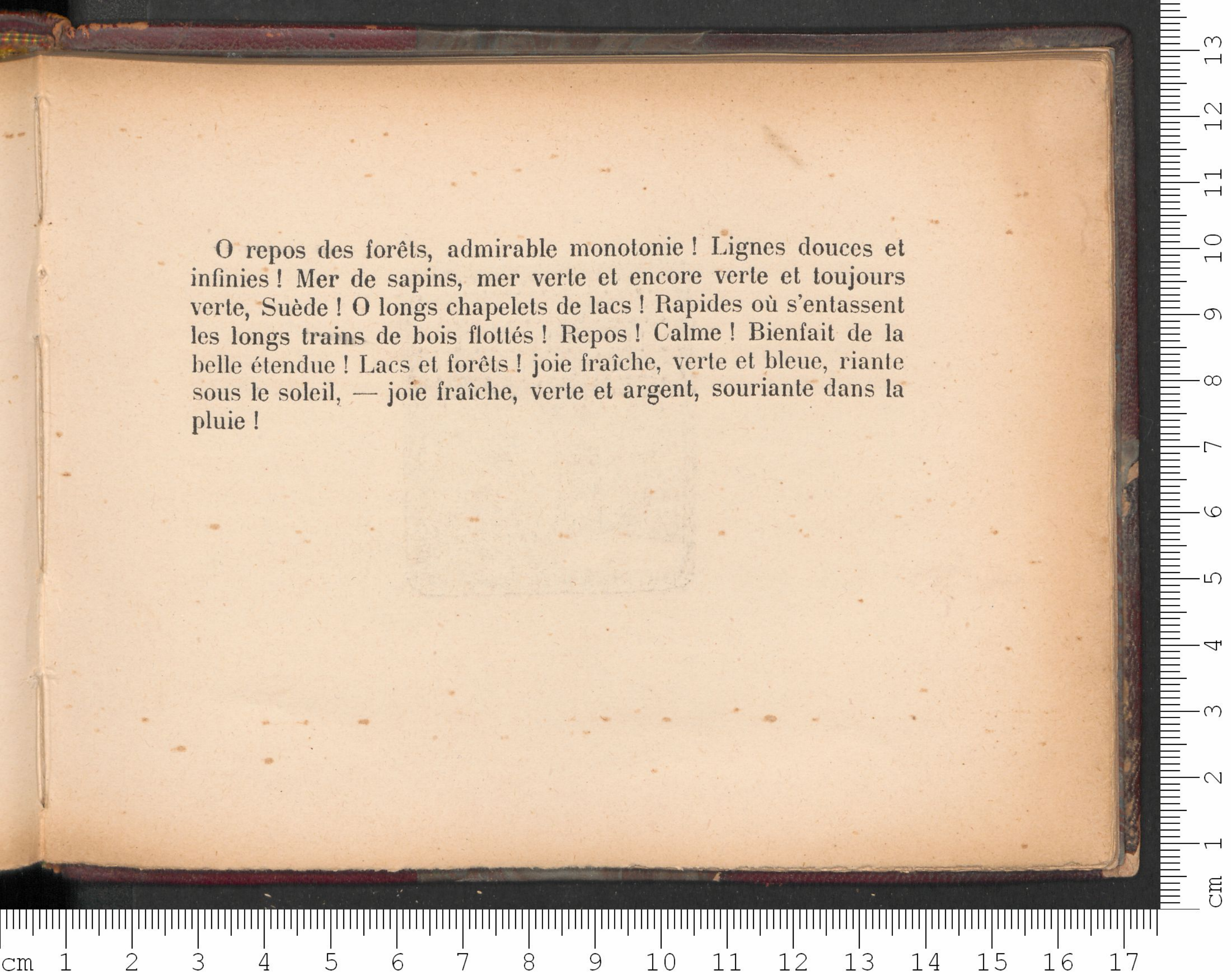
Elles grandissent, grandissent, les cimes noires plaquées de neige ! Elle grandissent, se dressent comme des mâts démesurés, à mesure qu'on s'éloigne on dirait qu'elle s'approche... — cette flotte de montagnes à l'ancre sur la mer.



***

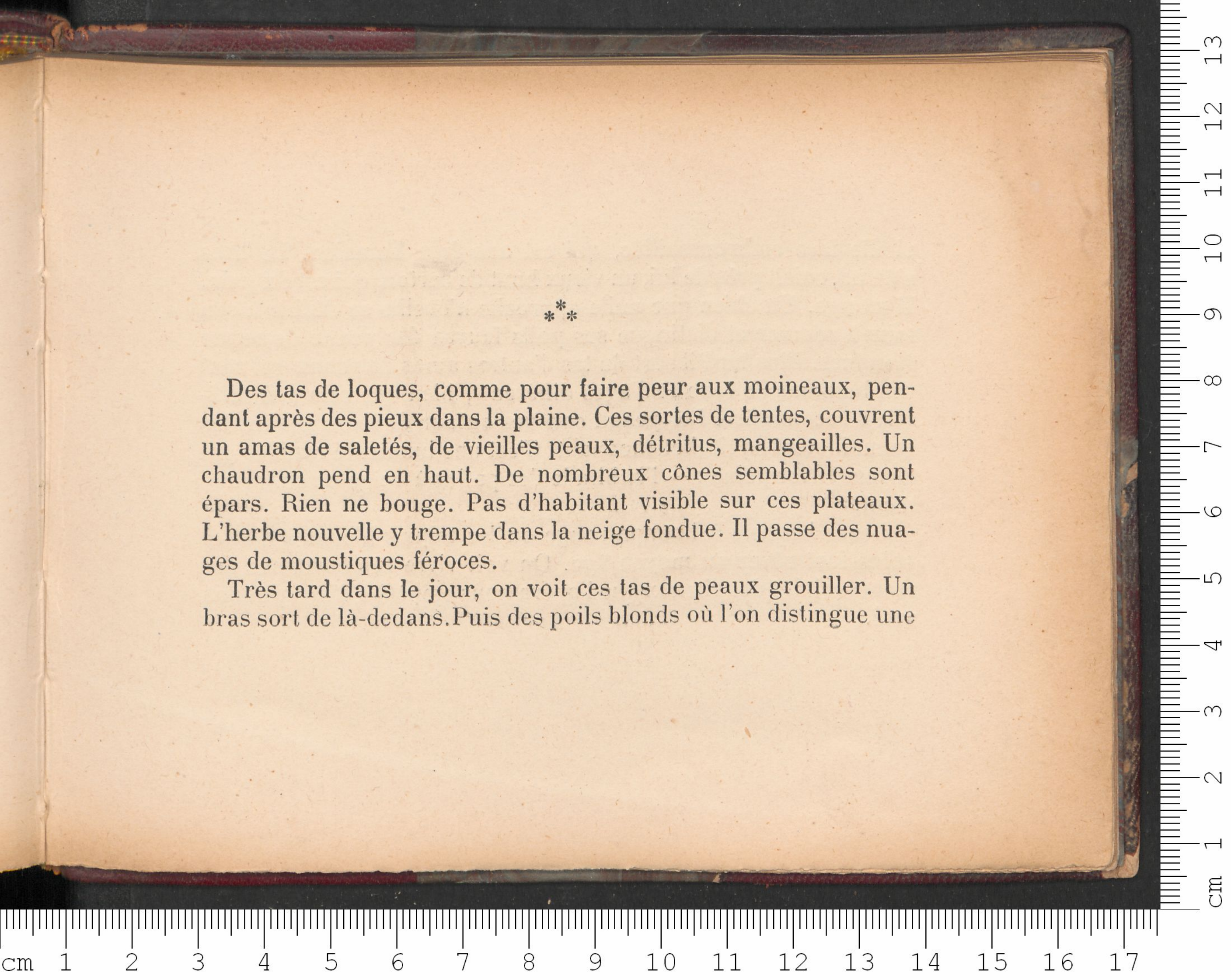
Vers la Suède ! — ici recommence l'immensité. Plus large, plus simple le paysage s'ennoblit. C'est une tristesse bien moins pesante et bien plus vaste. C'est une ample, digne et fière désolation.

Après l'âpre montée de vallée en vallée que séparent les cascades, voici les grands plateaux d'herbe et de neige et de vastes solitudes claires dans les jours très pâles et dans les nuits très blanches. Les croupes des montagnes s'arrondissent et se dénudent. Les lignes se simplifient et les choses s'espacent. Le ciel respire. Ici il n'y a plus rien : c'est grand.



O repos des forêts, admirable monotonie ! Lignes douces et infinies ! Mer de sapins, mer verte et encore verte et toujours verte, Suède ! O longs chapelets de lacs ! Rapides où s'entassent les longs trains de bois flottés ! Repos ! Calme ! Bienfait de la belle étendue ! Lacs et forêts ! joie fraîche, verte et bleue, riante sous le soleil, — joie fraîche, verte et argent, souriante dans la pluie !

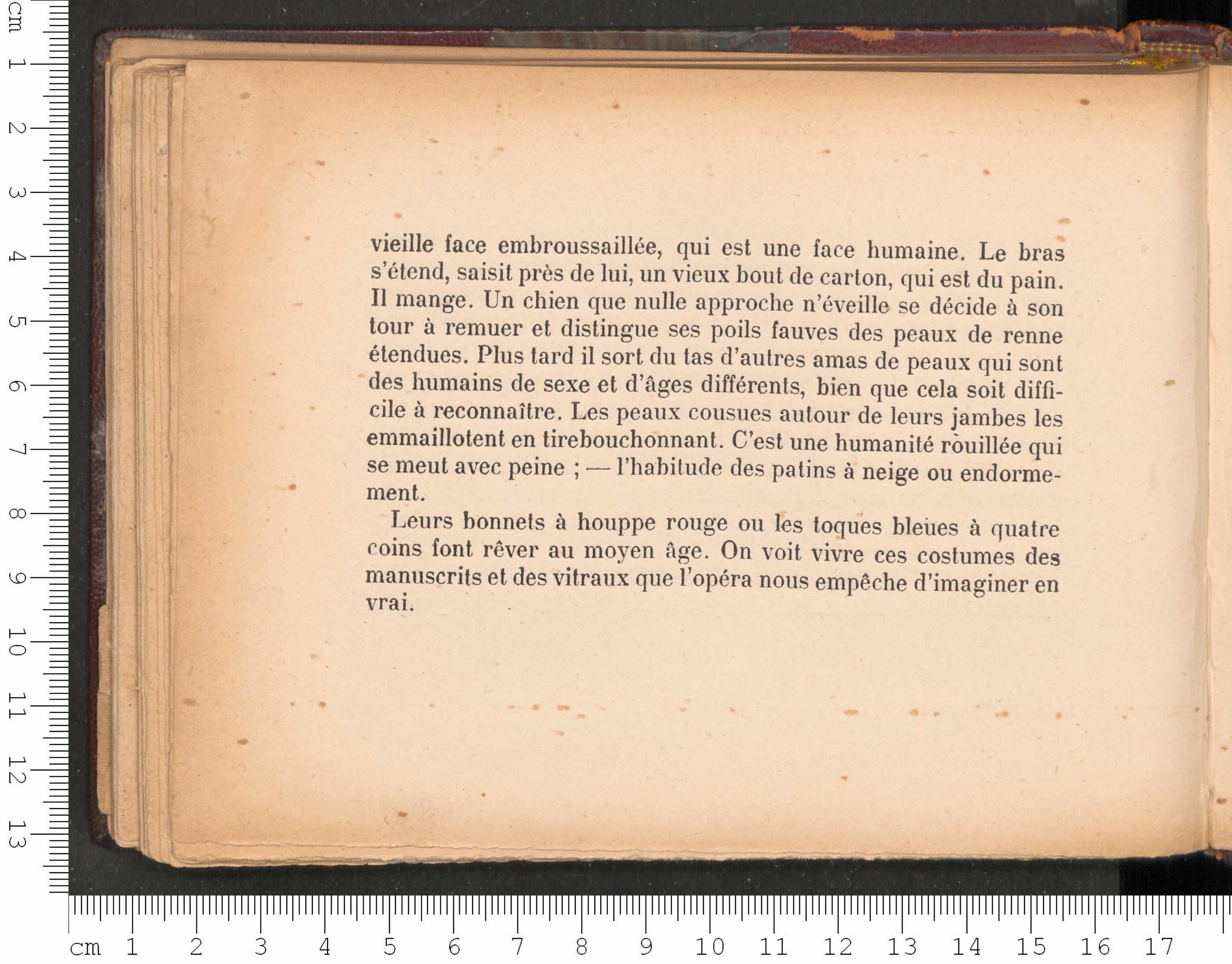




***

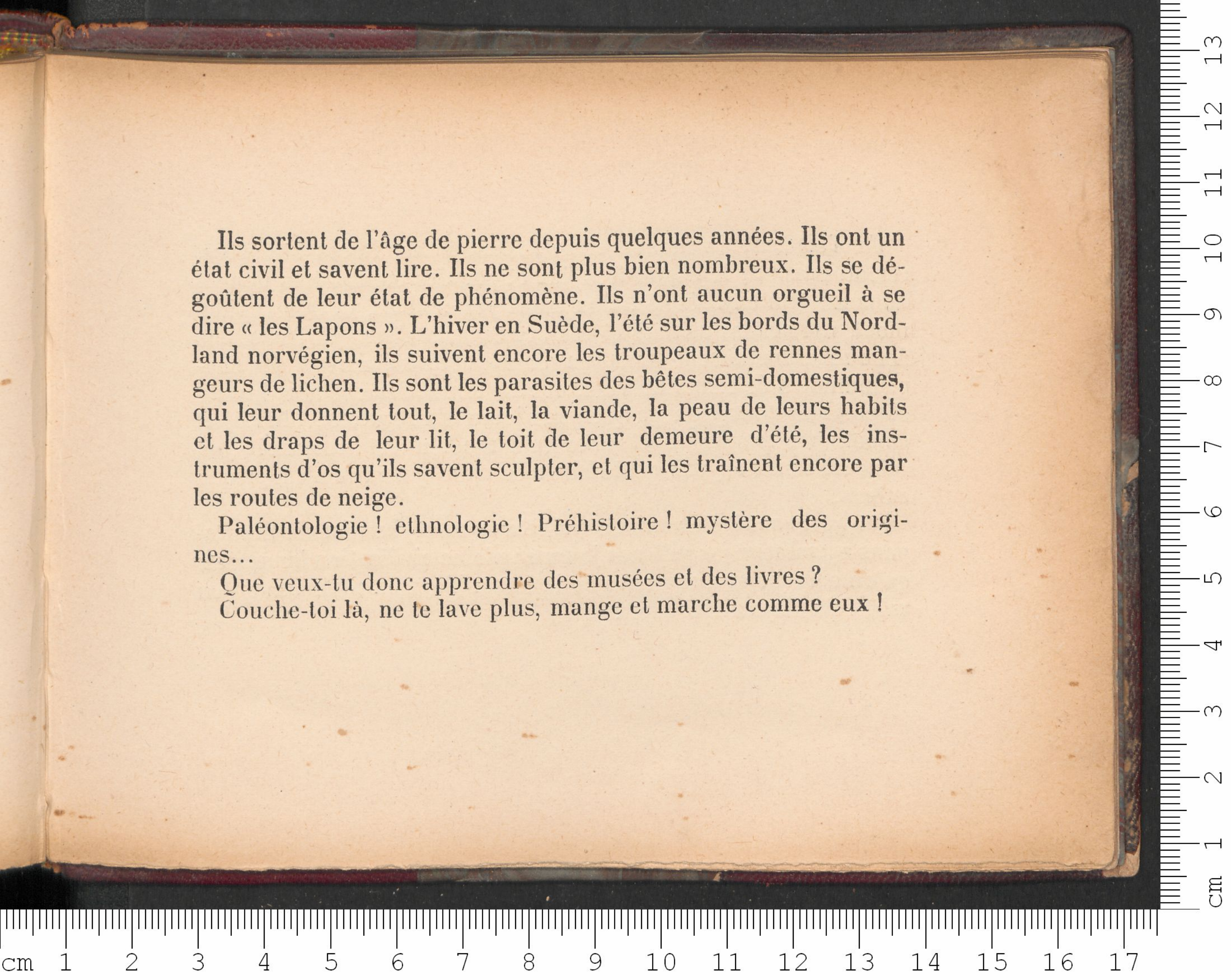
Des tas de loques, comme pour faire peur aux moineaux, pendant après des pieux dans la plaine. Ces sortes de tentes, couvrent un amas de saletés, de vieilles peaux, détritus, mangeailles. Un chaudron pend en haut. De nombreux cônes semblables sont épars. Rien ne bouge. Pas d'habitant visible sur ces plateaux. L'herbe nouvelle y trempe dans la neige fondue. Il passe des nuages de moustiques féroces.

Très tard dans le jour, on voit ces tas de peaux grouiller. Un bras sort de là-dedans. Puis des poils blonds où l'on distingue une



vieille face embroussaillée, qui est une face humaine. Le bras s'étend, saisit près de lui, un vieux bout de carton, qui est du pain. Il mange. Un chien que nulle approche n'éveille se décide à son tour à remuer et distingue ses poils fauves des peaux de renne étendues. Plus tard il sort du tas d'autres amas de peaux qui sont des humains de sexe et d'âges différents, bien que cela soit difficile à reconnaître. Les peaux cousues autour de leurs jambes les emmaillotent en tirebouchonnant. C'est une humanité rouillée qui se meut avec peine ; — l'habitude des patins à neige ou endormement.

Leurs bonnets à houppe rouge ou les toques bleues à quatre coins font rêver au moyen âge. On voit vivre ces costumes des manuscrits et des vitraux que l'opéra nous empêche d'imaginer en vrai.

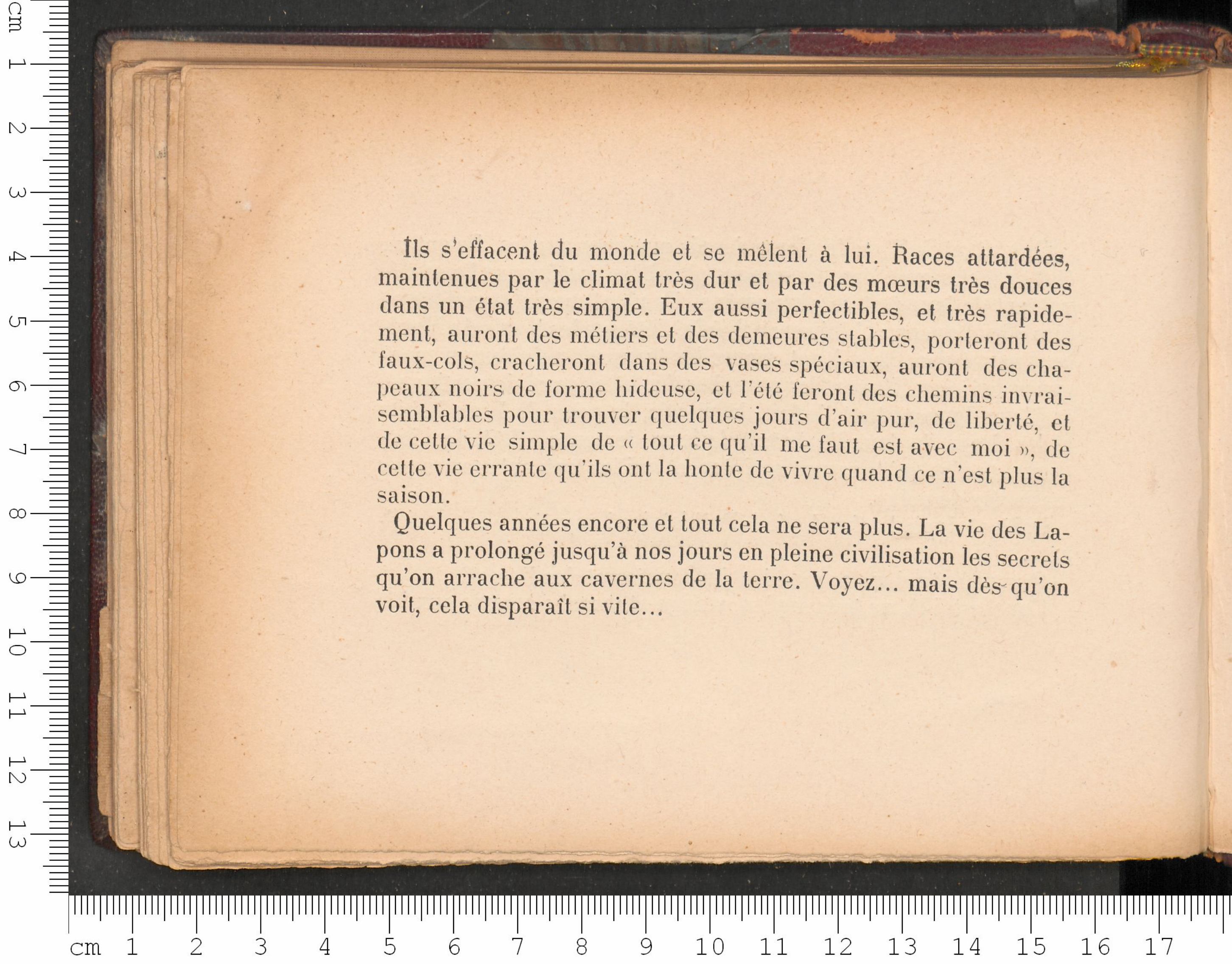


Ils sortent de l'âge de pierre depuis quelques années. Ils ont un état civil et savent lire. Ils ne sont plus bien nombreux. Ils se dégoûtent de leur état de phénomène. Ils n'ont aucun orgueil à se dire « les Lapons ». L'hiver en Suède, l'été sur les bords du Nordland norvégien, ils suivent encore les troupeaux de rennes mangeurs de lichen. Ils sont les parasites des bêtes semi-domestiques, qui leur donnent tout, le lait, la viande, la peau de leurs habits et les draps de leur lit, le toit de leur demeure d'été, les instruments d'os qu'ils savent sculpter, et qui les traînent encore par les routes de neige.

Paléontologie ! ethnologie ! Préhistoire ! mystère des origines…

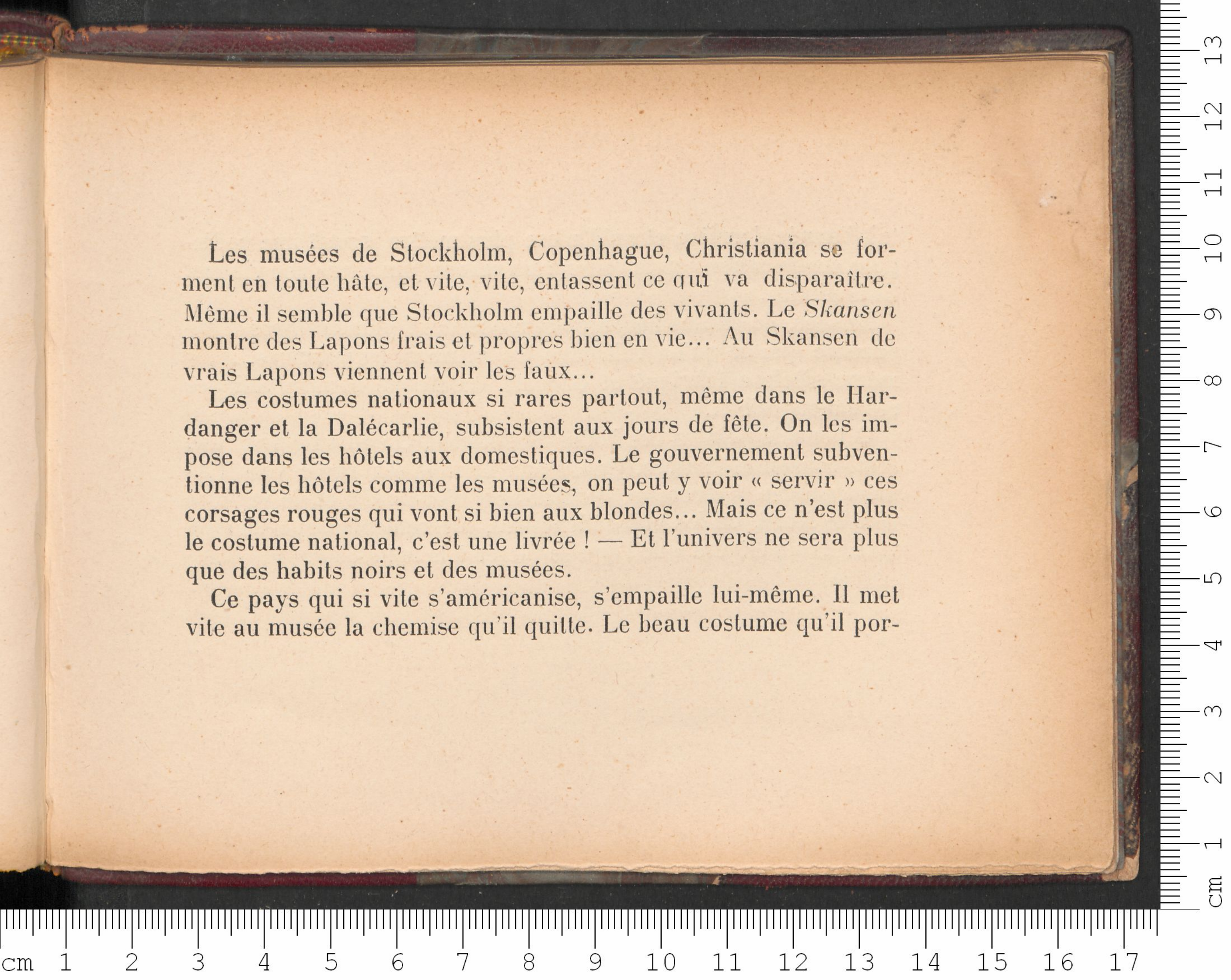
Que veux-tu donc apprendre des musées et des livres ?

Couche-toi là, ne te lave plus, mange et marche comme eux !



Ils s'effacent du monde et se mêlent à lui. Races attardées, maintenues par le climat très dur et par des mœurs très douces dans un état très simple. Eux aussi perfectibles, et très rapidement, auront des métiers et des demeures stables, porteront des faux-cols, cracheront dans des vases spéciaux, auront des chapeaux noirs de forme hideuse, et l'été feront des chemins invraisemblables pour trouver quelques jours d'air pur, de liberté, et de cette vie simple de « tout ce qu'il me faut est avec moi », de cette vie errante qu'ils ont la honte de vivre quand ce n'est plus la saison.

Quelques années encore et tout cela ne sera plus. La vie des Lapons a prolongé jusqu'à nos jours en pleine civilisation les secrets qu'on arrache aux cavernes de la terre. Voyez... mais dès qu'on voit, cela disparaît si vite...



Les musées de Stockholm, Copenhague, Christiania se forment en toute hâte, et vite, vite, entassent ce qui va disparaître. Même il semble que Stockholm empaille des vivants. Le *Skansen* montre des Lapons frais et propres bien en vie... Au Skansen de vrais Lapons viennent voir les faux...

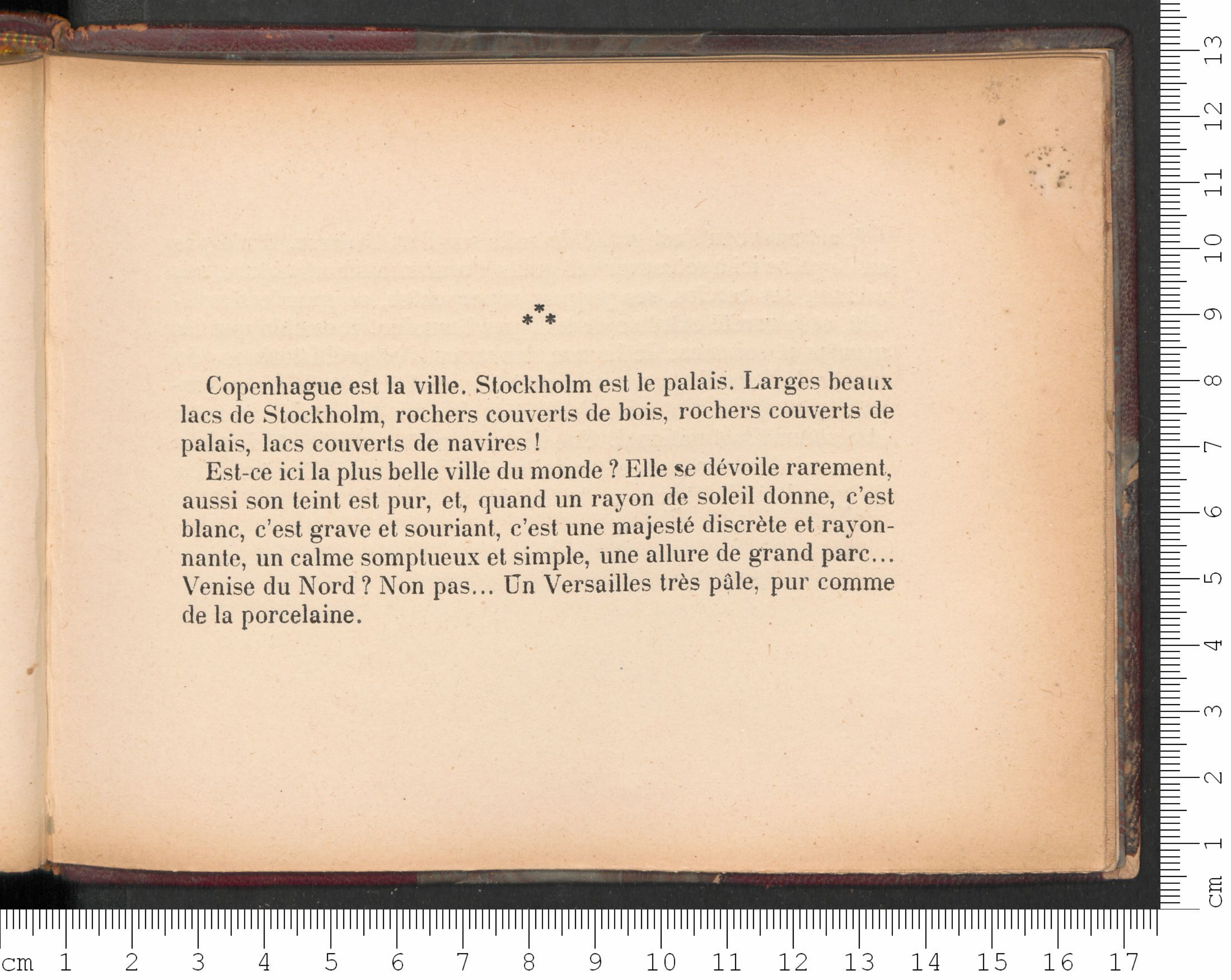
Les costumes nationaux si rares partout, même dans le Hardanger et la Dalécarlie, subsistent aux jours de fête. On les impose dans les hôtels aux domestiques. Le gouvernement subventionne les hôtels comme les musées, on peut y voir « servir » ces corsages rouges qui vont si bien aux blondes... Mais ce n'est plus le costume national, c'est une livrée ! — Et l'univers ne sera plus que des habits noirs et des musées.

Ce pays qui si vite s'américanise, s'empaille lui-même. Il met vite au musée la chemise qu'il quitte. Le beau costume qu'il por-

tait l'année dernière et qu'il n'ose plus mettre, ayant une redingote, le dimanche il va le voir sur un mannequin, dans une vitrine. Et il admire.

Musées, de choses barbares et modernes ! plus antiques d'apparence que ce qu'on voit dans les vitrines égyptiennes... Le même siècle a fabriqué et étiqueté, catalogué comme reliques ces sauvageries...

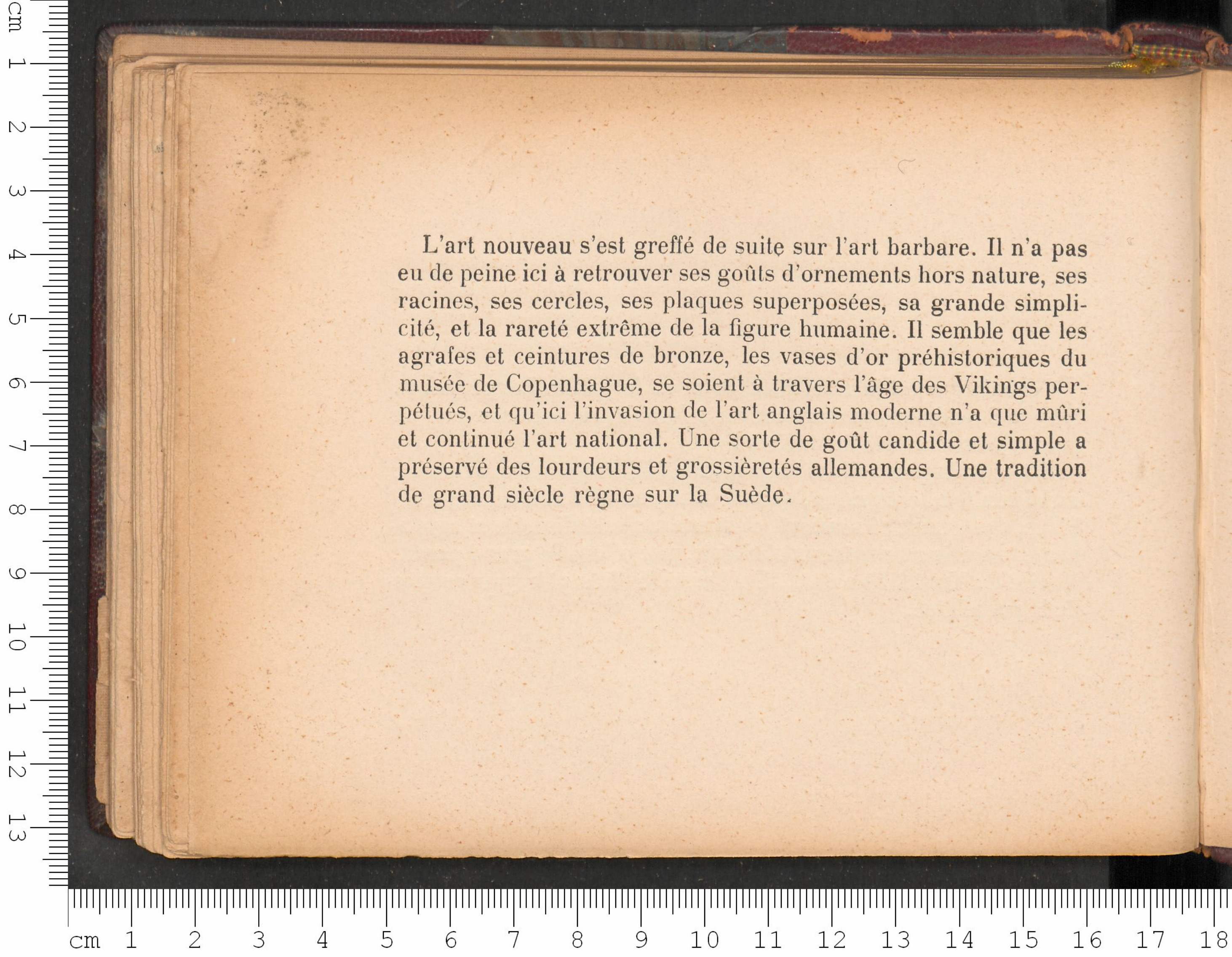
O bonnets pointus des belles Suédoises ! On en voit pour une demi-couronne d'entrée. Quant aux Lapons, en route vers l'Américanisme, à Tromsœ, dernier abri d'humanité et de verdure vers le Nord, on les voit sédentaires, n'errant plus que dans la ville. Ils « s'élèvent » de l'âge de pierre à la mendicité.



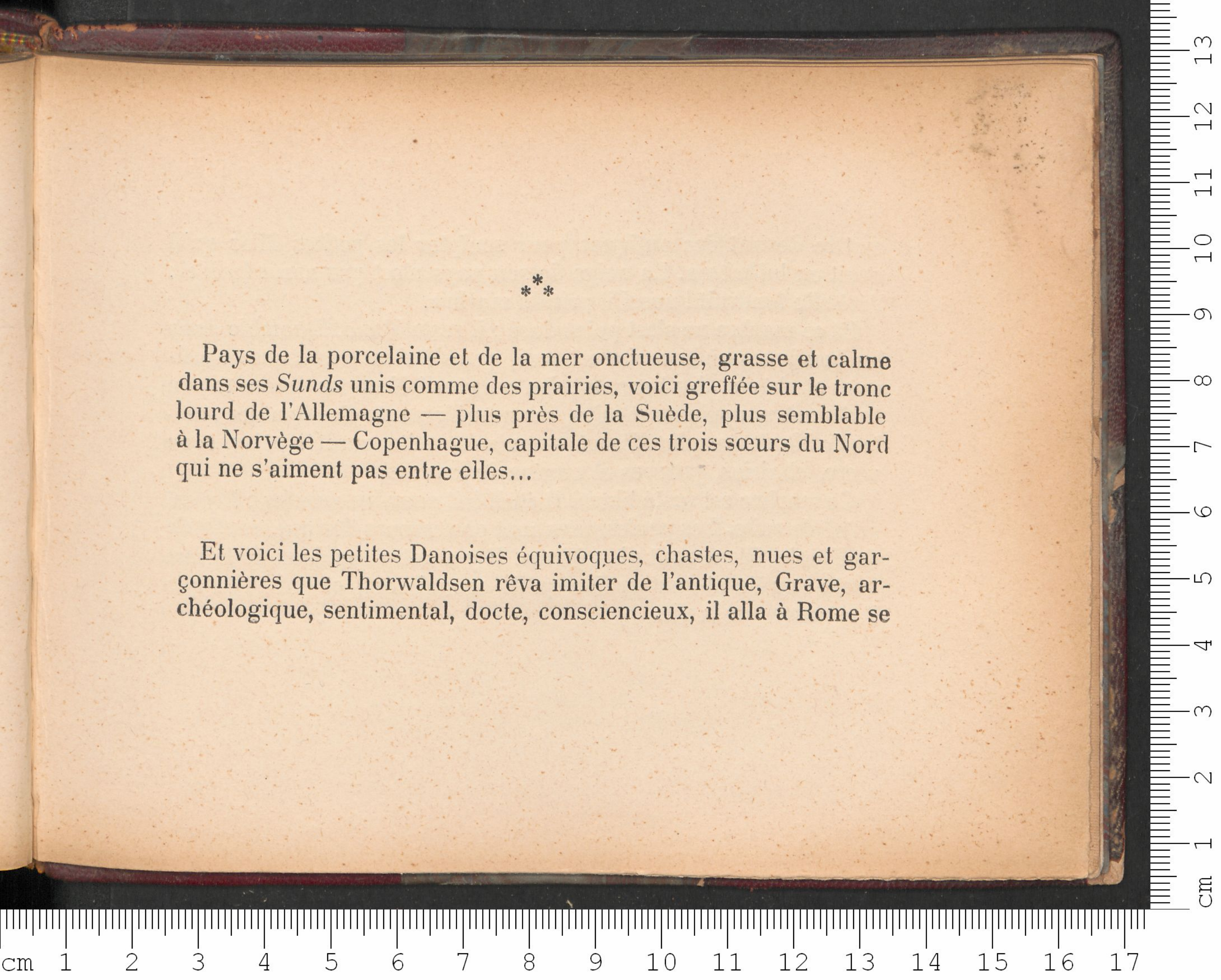
***

Copenhague est la ville. Stockholm est le palais. Larges beaux lacs de Stockholm, rochers couverts de bois, rochers couverts de palais, lacs couverts de navires !

Est-ce ici la plus belle ville du monde ? Elle se dévoile rarement, aussi son teint est pur, et, quand un rayon de soleil donne, c'est blanc, c'est grave et souriant, c'est une majesté discrète et rayonnante, un calme somptueux et simple, une allure de grand parc... Venise du Nord ? Non pas... Un Versailles très pâle, pur comme de la porcelaine.



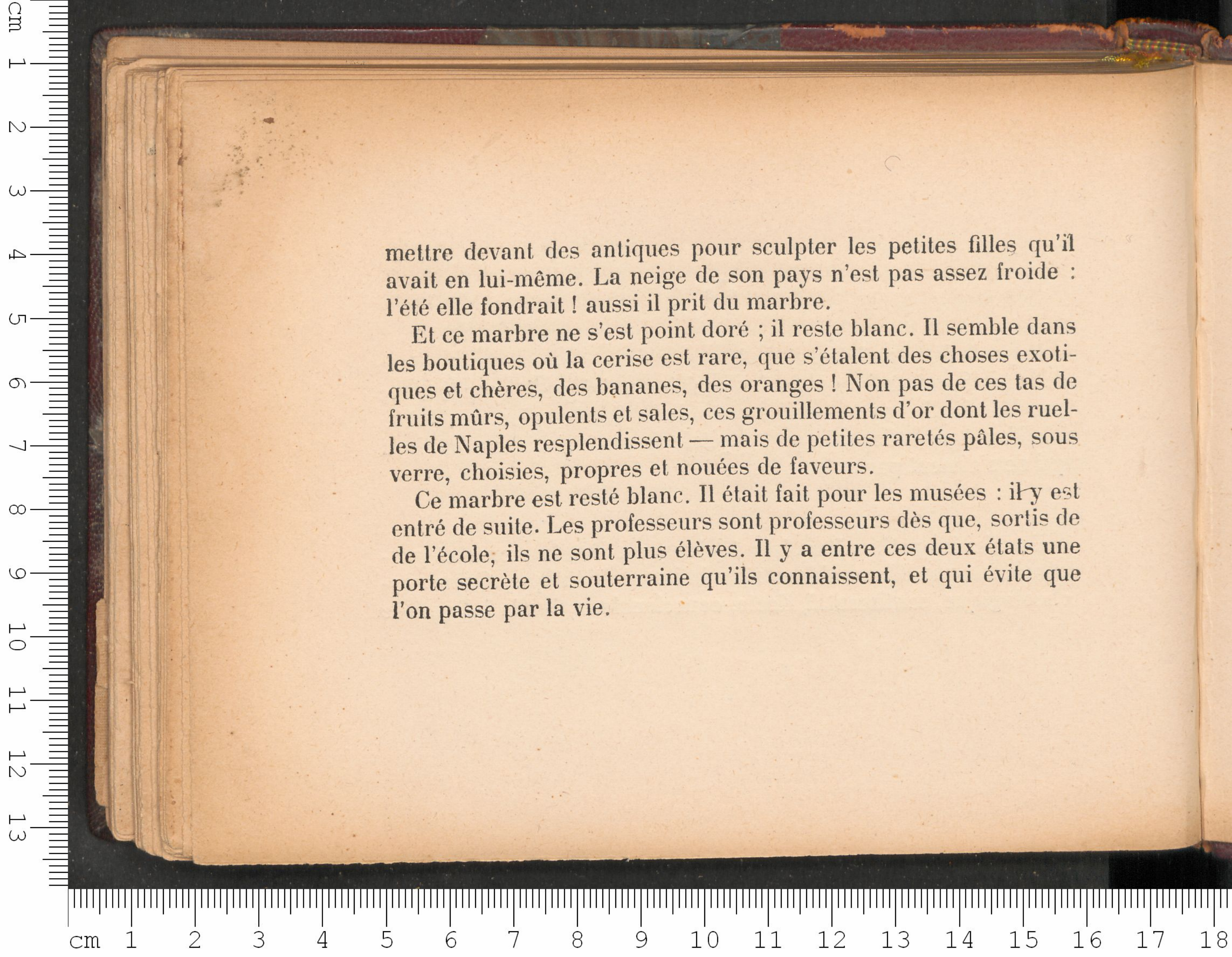
L'art nouveau s'est greffé de suite sur l'art barbare. Il n'a pas eu de peine ici à retrouver ses goûts d'ornements hors nature, ses racines, ses cercles, ses plaques superposées, sa grande simplicité, et la rareté extrême de la figure humaine. Il semble que les agrafes et ceintures de bronze, les vases d'or préhistoriques du musée de Copenhague, se soient à travers l'âge des Vikings perpétués, et qu'ici l'invasion de l'art anglais moderne n'a que mûri et continué l'art national. Une sorte de goût candide et simple a préservé des lourdeurs et grossièretés allemandes. Une tradition de grand siècle règne sur la Suède.



***

Pays de la porcelaine et de la mer onctueuse, grasse et calme dans ses *Sunds* unis comme des prairies, voici greffée sur le tronc lourd de l'Allemagne — plus près de la Suède, plus semblable à la Norvège — Copenhague, capitale de ces trois sœurs du Nord qui ne s'aiment pas entre elles...

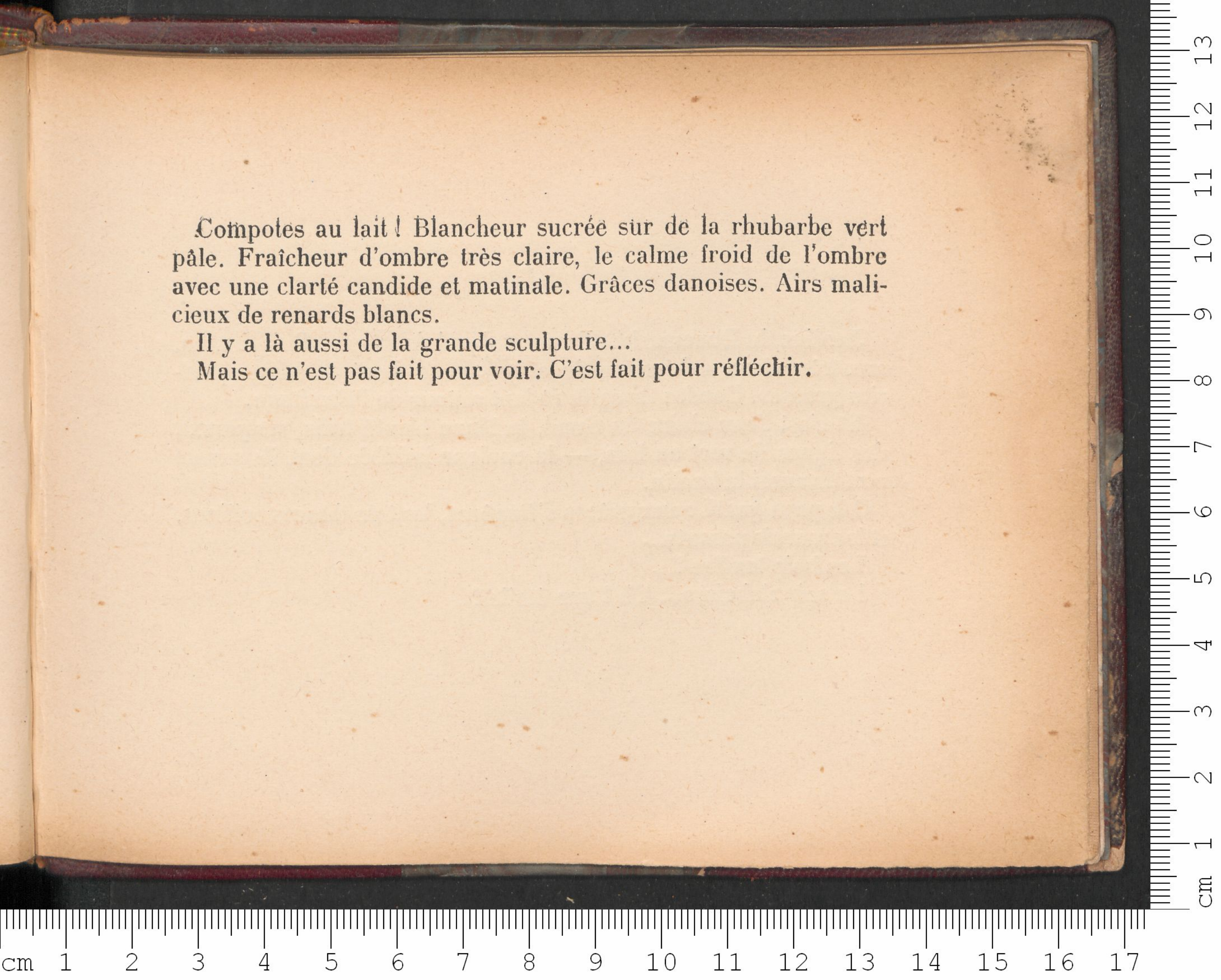
Et voici les petites Danoises équivoques, chastes, nues et garçonnières que Thorwaldsen rêva imiter de l'antique, Grave, archéologique, sentimental, docte, consciencieux, il alla à Rome se



mettre devant des antiques pour sculpter les petites filles qu'il avait en lui-même. La neige de son pays n'est pas assez froide : l'été elle fondrait ! aussi il prit du marbre.

Et ce marbre ne s'est point doré ; il reste blanc. Il semble dans les boutiques où la cerise est rare, que s'étalent des choses exotiques et chères, des bananes, des oranges ! Non pas de ces tas de fruits mûrs, opulents et sales, ces grouillements d'or dont les ruelles de Naples resplendissent — mais de petites raretés pâles, sous verre, choisies, propres et nouées de faveurs.

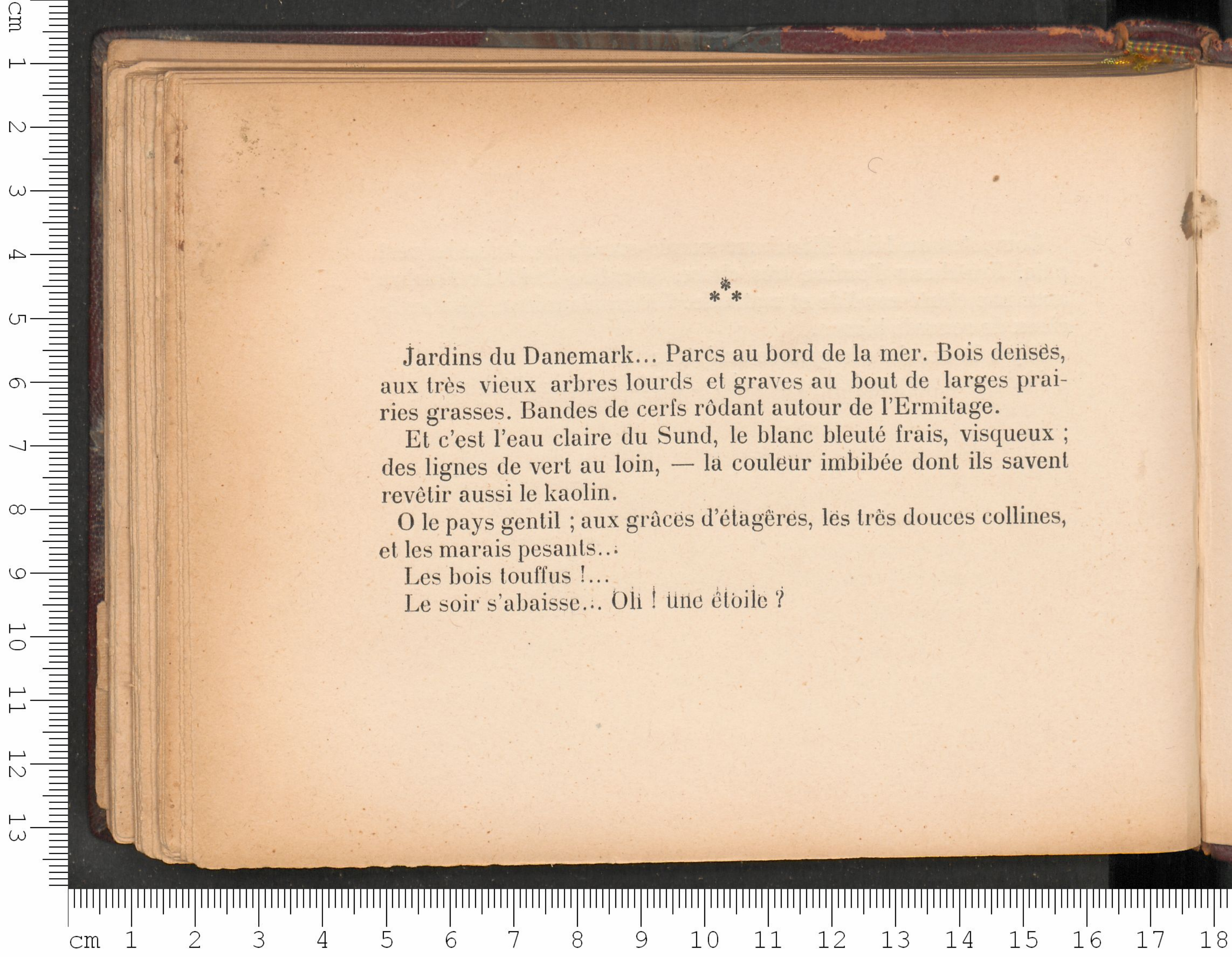
Ce marbre est resté blanc. Il était fait pour les musées : il y est entré de suite. Les professeurs sont professeurs dès que, sortis de de l'école, ils ne sont plus élèves. Il y a entre ces deux états une porte secrète et souterraine qu'ils connaissent, et qui évite que l'on passe par la vie.



Compotes au lait ! Blancheur sucrée sur de la rhubarbe vert pâle. Fraîcheur d'ombre très claire, le calme froid de l'ombre avec une clarté candide et matinale. Grâces danoises. Airs malicieux de renards blancs.

Il y a là aussi de la grande sculpture...

Mais ce n'est pas fait pour voir. C'est fait pour réfléchir.



***

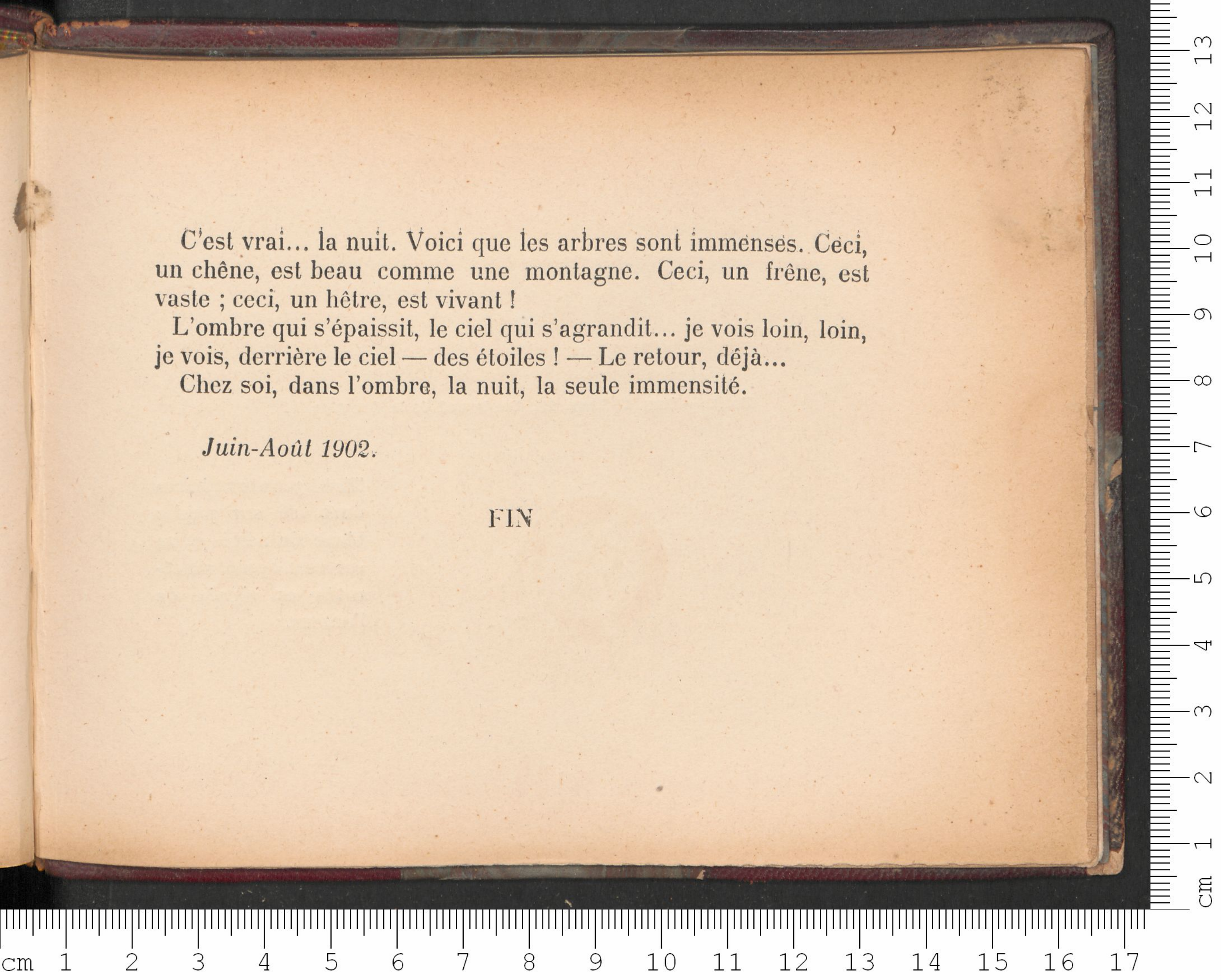
Jardins du Danemark… Parcs au bord de la mer. Bois denses, aux très vieux arbres lourds et graves au bout de larges prairies grasses. Bandes de cerfs rôdant autour de l'Ermitage.

Et c'est l'eau claire du Sund, le blanc bleuté frais, visqueux ; des lignes de vert au loin, — la couleur imbibée dont ils savent revêtir aussi le kaolin.

O le pays gentil ; aux grâces d'étagères, les très douces collines, et les marais pesants…

Les bois touffus !…

Le soir s'abaisse… Oh ! une étoile ?



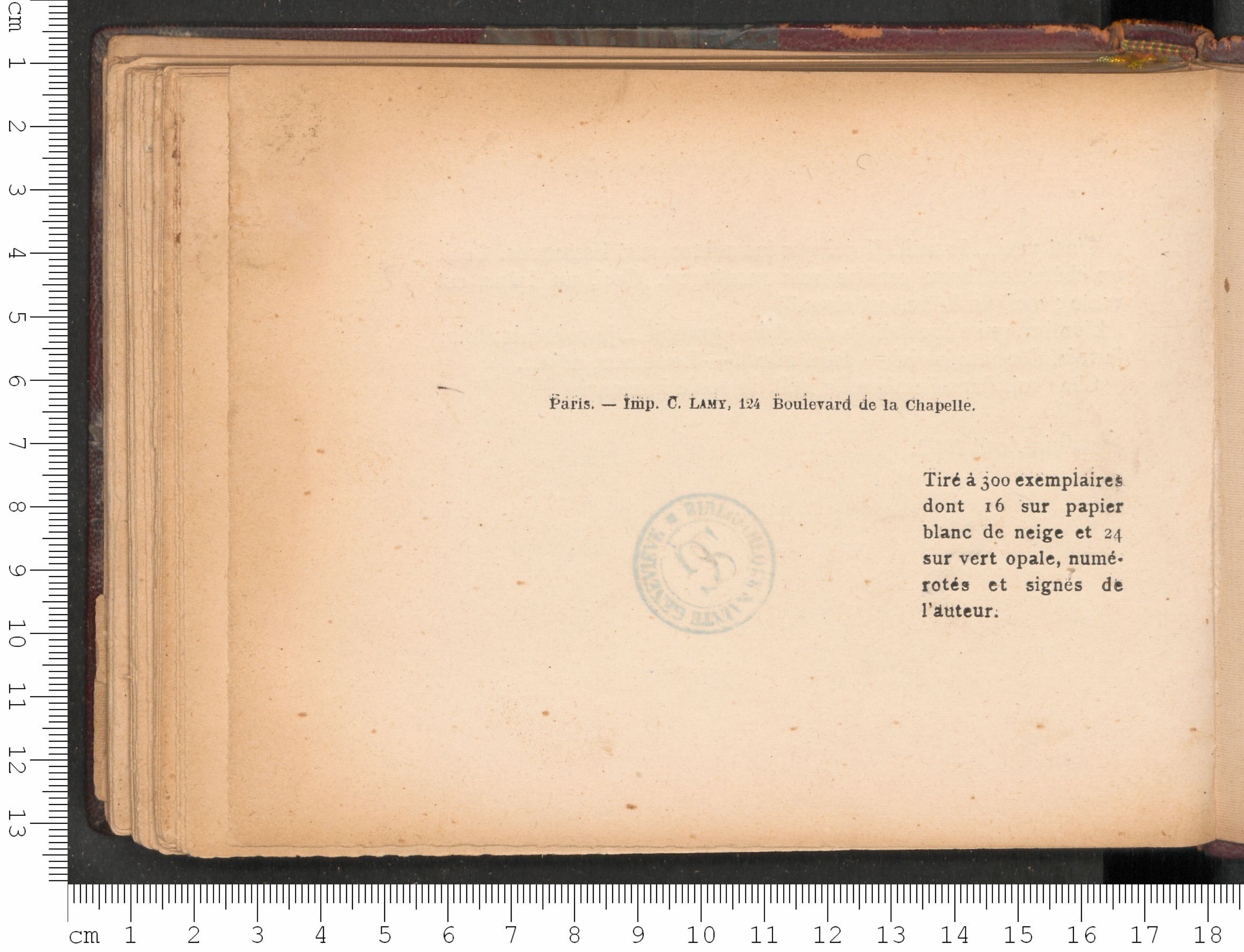
C'est vrai… la nuit. Voici que les arbres sont immenses. Ceci, un chêne, est beau comme une montagne. Ceci, un frêne, est vaste ; ceci, un hêtre, est vivant !

L'ombre qui s'épaissit, le ciel qui s'agrandit… je vois loin, loin, je vois, derrière le ciel — des étoiles ! — Le retour, déjà…

Chez soi, dans l'ombre, la nuit, la seule immensité.

Juin-Août 1902.

FIN



Paris. — Imp. C. Lamy, 124 Boulevard de la Chapelle.

Tiré à 300 exemplaires dont 16 sur papier blanc de neige et 24 sur vert opale, numérotés et signés de l'auteur.



